APRES L'ECHEC D'EVIAN

L'EXPRESS

1,25 NF

15 JUIN 1961. — N° 522

Document :

LE PROGRAMME DE L'O. A. S.

(J.-R. Roustan.)

M. PIERRE SABBAGH, FONDATEUR DU JOURNAL TÉLÉVISÉ

« On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau. »

(Saint Luc, VIII, 16.)

B 1- ★★★★★

Courrier

DESASTRE NATIONAL

Je crois que l'armée, dans ce qu'elle a de meilleur, a été abusée et que son déchirement va avoir des conséquences imprévisibles.

N'ayant jamais été de ceux qui ont accusé Mendès France d'être un bradeur, je ne ferai certes pas un reproche identique au général de Gaulle.

Je crois qu'avec l'Algérie hostile qui est en train de naître, toutes nos petites querelles n'ont plus grande importance. La menace devient immédiate. L'armée cassée moralement, repliée dans son désarroi, me paraît un problème autrement grave que celui de savoir si les Français ont encore du goût pour la démocratie formelle qui a votre préférence.

J'avoue bien simplement mon anxiété.

Que des hommes de la qualité de ceux qui viennent de passer en jugement n'aient eu d'autre choix que l'illégalité pour s'exprimer, m'apparaît comme un désastre national qui nous concerne tous.

Pierre Emmanuelli
Paris.

CHOSE FUTILE

La chose paraît peut-être futile au milieu des graves problèmes de l'heure ; je suis, quant à moi, persuadé du contraire. Vous devriez alerter l'opinion sur le caractère insolite des relations entre de Gaulle et le comte de Paris, « ambassadeur » extraordinaire du général au Moyen-Orient. Que diable ! nous avons des hauts fonctionnaires qui sont payés pour ça !

La presse de gauche devrait éclairer l'opinion sur les démarches suspectes d'une monarchie qui n'ose pas dire son nom.

R. M.
Paris.

PROGRES

Le dernier numéro est le meilleur. En effet, grâce à « L'Express-Concours », des louanges et des critiques seront formulées en nombre considérable ; par ce « sondage d'opinion », « L'Express » connaîtra mieux la répartition de sa clientèle et marquera un progrès.

H. Seeliger
Paris.

CHAPEAU !

On peut tirer son chapeau aux trois soldats du contingent assez courageux pour apporter au ministre des Armées leur dossier C.C.I.-O.A.S.

Le meilleur « Express » depuis huit ans ? D'accord. On dirait qu'un air plus vif, du bon air pour nos cellules grises circule dans vos colonnes. Je vous souhaite d'avoir les meilleurs lecteurs depuis huit ans.

Yves Margotat
Paris.

L'EAU FROIDE

Pas du tout d'accord avec votre publicité, qui affirme que votre dernier numéro est le meilleur de ceux parus depuis huit ans.

En voici les raisons :

La plus grande qualité de « L'Express » est, à mon avis, de demeurer constamment égal à lui-même. Il a pour apaiser notre soif d'information les vertus de l'eau fraîche, et l'on ne saurait attribuer de distinction à l'un plus qu'à l'autre, non plus que prétendre apprécier différemment deux verres de la même eau...

Cela dit, votre dialogue de sourds sur la mathématique est une idée neuve qui mérite le coup de chapeau du profane...

Jacques d'Ovidio
Issy.

LE PLUS EXASPERANT

Ce numéro est le plus exaspérant que vous ayez jamais commis, mais, comme les autres, on le lit presque de bout en bout. Pour conclure, il est le parfait exemple, vivant, mais gangrené, de ce qu'est la gauche occidentale, à laquelle vous et moi désirons appartenir : brillamment conduite, une déroute heureusement sans gravité.

Albert Demazière
Bourg-la-Reine.

LE PROCHAIN

Non, pour moi, le meilleur numéro de « L'Express » est toujours le prochain.

Arlette Aymonier
Paris

AH ! SI...

Non, je ne vois pas... Pourtant, j'aimerais gagner une 3 CV.

Si, une excellente nouvelle : le retour de Françoise Giroud, qu'on avait craint de voir remplacée par Françoise Sagan.

Mme G. Robert
Lyon.

RESTE A FAIRE

Le meilleur numéro ? Il se peut.

Exceptionnel arrêt sur Lumumba cette fois, équivalant en humanité aux documents sur le « Jour le plus long ».

Deux enfants prodigues rentrent.

Freud est invité le jour où Jung meurt, comme pour illustrer les hasards de l'actualité.

Et pourtant, le meilleur reste à faire.

Roger Chabaud
Nîmes.

DRAMATIQUE DENSITE

Ce qui fait aujourd'hui surtout la qualité singulière du journal, c'est la gravité même de ce qui, pour les Français, est en jeu. C'est du moment de l'Histoire que nous vivons que « L'Express » tire sa dramatique densité : je vois là la marque d'une perspicacité et d'une sincérité remarquables.

Rarement « L'Express » m'avait donné une telle sensation d'humanité.

Claire Hoffmann
Strasbourg.

LE SENTIMENT

Le rôle d'un hebdomadaire n'est pas tellement de passer en revue l'actualité, mais plutôt de fournir des réponses aux questions que nous nous posons durant la semaine, en marge de l'actualité.

Reste le sentiment, et pour nous le sentiment c'est Françoise Giroud qui nous revient très en forme, et Jean Cau, le meilleur journaliste contemporain, qui s'en est allé en Espagne préparer le futur Goncourt — entre deux corridas.

Pierre Feille
Saint-Gayrand
(L.-et-G.).

PEUR

Non ! Ce numéro n'est pas le meilleur depuis huit ans. Il est bien, mais en lisant certains articles j'ai l'impression que vous avez peur de la saisie...

Jacques Deville
Grenay (P.-de-C.).

NE LACHEZ PAS

Le meilleur numéro, parce que le courage qu'il faut avoir pour informer, je l'ai trouvé encore dans votre enquête sur l'O.A.S. Surtout, ne les lâchez pas, ces jeunes appelés. Le soutien que vous leur apportez est la plus noble publicité que vous puissiez vous faire.

Pierre Gibert
Paris.

La semaine dernière, une question-concours a été posée à nos lecteurs : « Le numéro de « L'Express » du 8 juin était-il le meilleur, à ce jour, oui ou non ? » Nous avons reçu des milliers de réponses dont le dépouillement commence seulement. Nous en publions cette semaine quelques-unes, nous continuerons la publication de ce courrier dans nos prochains numéros. Le 6 juillet, nous publierons les résultats définitifs du concours : les noms des cinq gagnants, auteurs des cinq réponses les meilleures et les plus courtes, qui recevront, chacun, la nouvelle 3 CV Citroën.

POUR LE CHEF

Amoindri, désorienté, je le suis par l'article « Le rapport secret du contingent ». Je n'en conteste pas l'authenticité, mais il m'est pénible de voir des jeunes du contingent accuser leurs chefs.

J'estime cet article mauvais, car il détruit une valeur essentielle : celle du chef. Peut-être n'y a-t-il plus de chef véritable, mais c'est autre chose. Après les épreuves que nous venons de connaître, il ne s'agit plus de diviser, mais de renouer la confiance.

Hubert Dauphin
Grenoble.

INDEPENDANCE

Le meilleur à cause de la présentation publique de son compte d'exploitation qui prouve son indépendance et la confiance de ses lecteurs.

Georges Barthe
Jurançon (B.-P.)

AIMEZ-VOUS BACH ?

S'il me fallait choisir la meilleure fugue de Bach, je ne serais pas moins embarrassé !

R. Blum
Saverne (B.-R.).

MEILLEUR SAISI

Mon avis : les numéros saisis ont été meilleurs. Ils ont atteint et servi au mieux le but recherché : l'intérêt du pays...

F. Mortin
Strasbourg.

RISQUES

C'est aux risques qu'un journal sait prendre avec les « autorités » que se mesurent la noblesse et l'utilité de son entreprise.

Cet axiome — d'une banalité désespérante dont je m'excuse — vaut aujourd'hui, à ma connaissance, pour une équipe : la vôtre.

Michel Robineau
Paris.

CADEAU DE MARIAGE

Pour mon mariage on m'a fait cadeau d'un tableau de Francis Montanier. Je n'avais plus jamais entendu parler de ce peintre. Et puis voilà que vous en dites beaucoup de bien. Ça m'a fait plaisir. C'est pourquoi — excusez-moi auprès de vos autres collaborateurs — ce numéro du 8 juin est pour moi le meilleur.

Mme Andrée Thomas,
Mézières
(Ardennes).

QUI A RAISON ?

Et si, pour une fois, « L'Express » ne voulait plus avoir raison ? Si, pour une fois, du communisme au fascisme, de la sculpture à la tauromachie, de l'A.L.N. à l'O.A.S., de Castro à Trujillo, de Freud à Chéri-Bibi, de Krim à Joxe, de Lumumba à Challe, « L'Express » se demandait enfin : qui a raison ?

Guy Gennesseaux
Paris.

SANS P.M.F.

Il lui manque, au dernier numéro de « L'Express », le commentaire politique de Mendès France.

Jorge Moreno
Fontenay-aux-Roses.

LE SOUFFLE

Ce numéro est parfait ; pas le meilleur. D'autres étaient moins bien composés, mais il y passait un souffle de passion que l'actualité seule peut procurer. Ce sont les événements qui ont fait, et font, les meilleurs numéros de « L'Express ».

Guy Seniak
Clichy.

CROISSANCE

Le dernier numéro de « L'Express » est bien le meilleur depuis huit ans à cause de la lecture du bilan publié, qui fait apparaître une augmentation sans cesse croissante du nombre de lecteurs, qui laisse entendre que l'esprit démocratique n'est pas mort en France et sous-entendre une saine gestion de l'affaire.

N'est-ce pas notre meilleur espoir de savoir que, malgré les attaques dont il est l'objet, « L'Express » ne sombrera pas ?

L. Coda
Beauvais (Oise).

COMME GIACOMETTI

Françoise Giroud, Jean Cau, J.-J. S.-S., trois visages, trois styles, un principe : écrire comme on serre la main d'un ami. Bref, « L'Express » sans secrets (ouvrant son livre de comptes) et m'apostrophant de toutes ses rubriques.

De la vie quotidienne aux mathématiques, 52 pages pour faire surgir la vérité souvent cruelle, fragile, comme naît des mains de Giacometti une silhouette, digne, obstinée, nue.

Max Gallo
Nice.

C'EST DEJA BIEN

Ni par le fond, ni par la forme, ce numéro ne mérite qu'on le qualifie de meilleur que les 520 précédents. Mais je crois que ce numéro a un titre de gloire à faire valoir : c'est celui d'être de la même veine que les 520 autres. Et ce n'est pas peu dire, quand on sait l'extrême difficulté qu'il y a aujourd'hui pour un organe de grande information à conserver le bon ton.

Mme Técla Myunai
Antony.

LIBRE

Libre non sans fric, mais riche sans froc...

Gaston Lapierre
Château-Thierry.

ILLUSIONS

D'accord parce que, finalement, c'est vous qui combattez le plus efficacement le monde moderne, l'Occident et le patriotisme.

Pas d'accord parce qu'à ce monde moderne et ce patriotisme, vous croyez encore. Toutes les illusions sont emmerdantes.

Alain Rouart
Saint-Michel-sur-Orge.

AU COMPLET

L'équipe de « L'Express » se retrouve cette semaine au complet et apporte à ses lecteurs une vue d'ensemble, sinon objective, du moins foncièrement honnête.

Du grand reportage au plus petit détail de la mode, « L'Express », fidèle à ses idées démocratiques, se classe aujourd'hui premier des hebdomadaires français.

Viviane Facquet
Paris.

REAGIR

Le retour de Françoise Giroud à « L'Express » est heureux pour le journal. Une phrase pourtant me semble gratuite. *« Les libertés de l'homme, certes, le président des Etats-Unis est fondé à s'en proclamer l'hôte... »*

Un pays où l'argent et la technique sont devenus des buts et non plus des moyens est momentanément perdu.

Je me demande, en fait, pourquoi les lecteurs écrivent et en quoi ces quelques lignes pourraient vous intéresser. Veuillez, je vous prie, m'en excuser. Il est vrai que « L'Express » fait réagir et que cette réaction doit s'exprimer.

Eliane Roques
Puteaux.

AVERTISSEMENT

Le meilleur numéro de « L'Express », ce sera le dernier.

Signé : O.A.S.

● M. Georges Guilbaud précise qu'il n'est pas directeur de l'Institut des Sciences humaines appliquées, mais directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (groupe des mathématiques sociales), professeur associé à la Faculté de Droit et Sciences économiques de Paris et directeur du Bureau universitaire de Recherche opérationnelle.

L'EXPRESS
S. A. Presse Union
Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.
ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.
Tirage des I.P.R.
Raymond Seguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
Composition de Typo-Elysées
91, avenue des Champs-Elysées.

Mots croisés n° 296

296	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3							■	
4		■						
5				■				
6						■		
7			■					
8					■			
9								
10								

Horizontalement. — 1. Est-ce la prudence de ses habitants dans leurs réponses qui valut à la Normandie ce titre flatteur ? — 2. Ancien défenseur, plus ou moins efficace, de la vertu. — 3. Français ou Espagnol. — 4. Ne mettez pas vos louis dans cette eau. — 5. Eût convenu à Sacha Guitry, 20 siècles plus tôt. — Passa d'Asie en Afrique, dans des conditions dramatiques. — 6. Ne risque pas de se faire rappeler à l'ordre. Dans Nîmes, mais pas dans Perpignan. — 7. Commun à Franco et à Hassan II. Etoffe pour les sœurs. — 8. Bien connu pour ses frères, si liés. Sort du Jura ou du Djurdjura. — 9. Enseigne le bon chemin. — 10. Capable d'engrener.

Verticalement : I. Peut être reprochée au cœur ou au ciel. — II. Prononcé avec respect par des hommes à courte espérance de vie. On lui attribue classiquement une réponse négative. — III. Sorte d'escalier, sans cage. Suffixe plutôt péjoratif. — IV. A perdu beaucoup de monde, en s'affranchissant. Opportunément pourvu de pierres. — V. Pas sur le même plan. Vague sujet. — VI. Ne fait pas faire la grimace. Pudeur excessive. — VII. Avant la douloureuse. Cardinal connu dans le Ve. — VIII. Se dit à la naissance de la fille (trois mots).

295	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	D	E	B	A	R	R	A	S
2	E	C	O	L	I	E	R	E
3	S	A	L	I	T	■	E	D
4	I	L	■	B	E	A	T	E
5	D	A	R	E	■	L	I	N
6	E	■	A	R	D	E	N	T
7	R	E	N	T	E	R	■	A
8	A	L	I	■	R	I	R	I
9	T	A	M	A	N	O	I	R
10	A	M	A	R	A	N	T	E

Solution du n° 295

RESEAU FOURNIER

● *Région parisienne.* — Le Groupe C (13e, 14e, 15e, 5e, 6e, 7e,) organise le jeudi 15 juin à 20 h 30, une conférence-débat avec J.-L. Bory qui parlera des « Nouveaux visages de la littérature ». Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

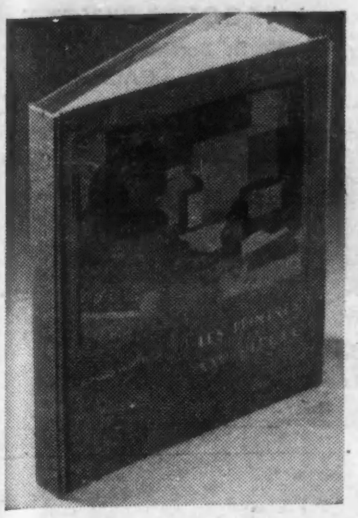
● *Région parisienne.* — Les groupes B et E (3e, 4e, 11e, 12e, 19e, 20e et banlieue Est) discuteront, le mercredi 21 juin, à 20 h. 45, sur le thème : « L'action politique peut-elle réveiller l'opinion publique ? ». Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

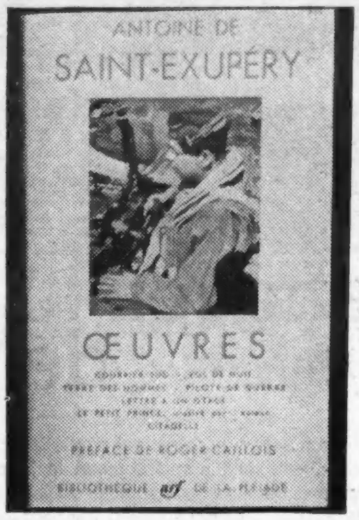
FORUMS REGIONAUX

● *Allier.* — Le Forum de Moulins organise, le vendredi 16 juin à 21 h, salle de l'Université Populaire, une conférence-débat avec le général Billotte sur : « Les grands problèmes français ».

● *Corrèze.* — Le vendredi 16 juin, à 21 heures, à la salle des fêtes de Brive, réunion avec le concours d'Edouard Depreux.

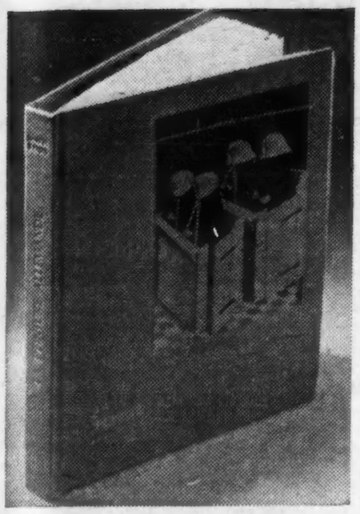
« L'EXPRESS » VOUS OFFRE





En témoignage de reconnaissance à ceux de nos lecteurs qui, non abonnés jusqu'à présent, prendront un abonnement à « L'Express », ou, abonnés, prendront un nouvel abonnement d'un an pour un ami, nous sommes en mesure d'offrir — pendant le mois de juin — soit un volume dans la fameuse collection « Bibliothèque de la Pléiade », soit un volume dans la collection « Pictura » des livres d'Arts Pierre Tisné.

A chaque nouvel abonné de choisir celui qui l'intéresse le plus.



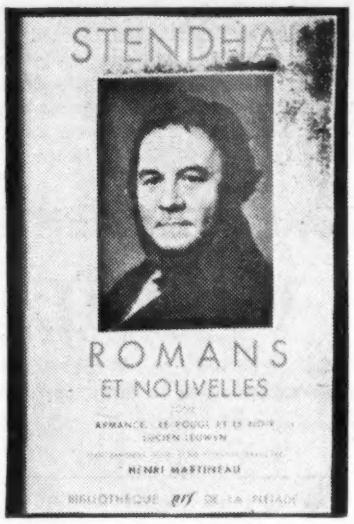
ÉDITIONS PIERRE TISNÉ

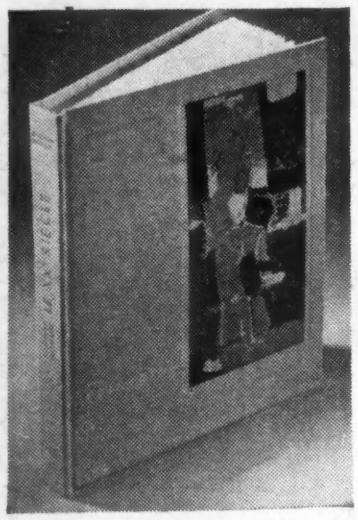
« De Van Eyck à Brueghel », « La peinture hollandaise », « La peinture en Belgique », « L'école anglaise », « La peinture italienne », etc.

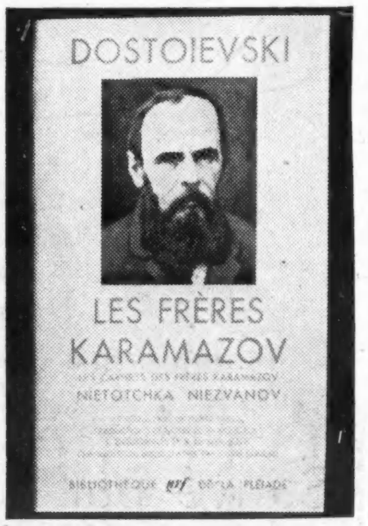
Textes des plus grands spécialistes d'art. 60 planches en couleurs. Reliure pleine toile.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Un volume à choisir dans le catalogue (envoyé sur demande) de la célèbre «Bibliothèque de la Pléiade». Tous les chefs-d'œuvre de la littérature universelle dans une présentation luxueuse et agréable à consulter.







bulletin d'abonnement

(à renvoyer à « L'EXPRESS », 29, RUE DE MARIGNAN, PARIS)

M. ....

Adresse ....

désire souscrire un abonnement nouveau à « L'Express » au prix de :

— 5.000 francs (50 NF) un an (Tarif France)
— 6.000 francs (60 NF) un an (Tarif Etranger)
(Règlement par chèque bancaire, mandat, ou C.C.P. 73-78-19 Paris.)

Je désire d'autre part recevoir l'ouvrage suivant* :

☐ un volume de la Pléiade (indiquer le volume choisi) ....
....
....

☐ un volume de la Collection Pictura (indiquer le volume choisi)
....
....

Adresse de mon marchand de journaux habituel ....

(*) Marquer d'une croix la case du volume choisi.

ATTENTION : Nous vous demandons de bien vouloir nous indiquer le nom et l'adresse du marchand de journaux où, si vous n'êtes pas abonné, vous achetez habituellement « L'Express ».

effacez 10 mois de surmenage

Le surmenage moderne qui guette la plupart des "responsables" est d'autant plus redoutable qu'il prend souvent la forme d'une suractivité trompeuse. Ayant sur l'organisme des conséquences graves, le surmenage attaque également les facultés de jugement et de décision qui sont la raison d'être d'un chef. C'est pourquoi le surmenage ne menace pas seulement les individus mais, à travers eux, les groupes humains tels que les entreprises. Un vrai chef doit donc se garder en pleine forme parmi ses multiples activités. C'est là le but de la Cure de Détente de Vittel, véritable remise en forme à l'usage des personnes surmenées. Les plus récentes découvertes de la psychosomatique sont appliquées à Vittel parmi lesquelles la fameuse méthode de relaxation active du Professeur Schultz : le training autogène. En consacrant 10 jours seulement à la Cure de Détente de Vittel, vous effacez les effets d'une année de surmenage, et vous abordez une nouvelle année avec plus d'efficience.

CURE DE DÉTENTE DE VITTEL

Saison du 10 juin au 15 septembre
Conditions spéciales en juin et septembre.

Pour tous renseignements complémentaires, adressez-vous, en rappelant cette annonce à la Sté des Eaux Minérales de Vittel, Service Cure de Détente, à Vittel, Vosges (Tél. 3) ou 44 Av. George V, Paris 8e. (Tél. ÉLY. 95-33)

Sauvé par sa **médaille**

RHÉSOR !

Les statistiques d'accidents prouvent que, dans 9 cas sur 10, les victimes dont on connaît le

"GROUPE SANGUIN"

sont sauvées par transfusion de sang.

Faites porter à ceux qui vous sont chers... et donc aussi à vous-même,

la médaille RHÉSOR

qui, en cas d'accident, permet d'agir sans délai.

Argent et plaqué or, à partir de 19 NF - Or contrôlé, à partir de 128 NF
En vente chez tous les bijoutiers. Création MAS à Valence.

La seule décapotable 4/5 places

C.E.D.

SINGER Gazelle

1500 racée et nerveuse
4 vitesses

Disponible également avec Boîte automatique

Importateur exclusif :
JACQUES SAVOYE
237 Bd Pereire - PARIS 17e
GALvani 98-42

le goût brésilien...

CRÉATION PUBLICIS SPEDIC 5178

c'est le café dont les grains magnifiques ont mûri sous le soleil tropical, ardent et généreux.

NESCAFÉ GOÛT BRÉSILIEN, c'est l'élite sévèrement sélectionnée des cafés les plus riches et les plus aromatiques.
Bien mieux ; chacun de ces grands crus de café, fraîchement torréfié par NESTLÉ, révèle et exalte son arôme pour créer ce mélange inimitable.
Cet arôme ensoleillé, c'est vous qui le jugerez, car il ne se décrit pas, il se savoure.

NESCAFÉ
goût brésilien
c'est tout café... c'est pur café !

15 JUIN 1961

L'EXPRESS

9e ANNÉE. — N° 522

Cette semaine :

LA GUERRE

Après Melun, Evian. La rupture des pourparlers avec les Algériens est-elle un risque calculé pris par le gouvernement français ? Où va-t-elle nous mener? (pp. 6 et 7).

LE DÉPART DE M. JOXE.

DOCUMENT

L'O.A.S. a maintenant mis au point un programme politique visant à la prise, puis à l'exercice du pouvoir en métropole. C'est au cours de perquisitions en Algérie que ce programme a été saisi. Nous le publions (pp. 8 et 9).

SUR LES MURS DE PARIS.

PAYSANS

La « révolte des pommes de terre » de Morlaix illustre un phénomène politique inquiétant : désormais, quand des Français sont mécontents, ils font un « putsch » ! Michel Bosquet est allé discuter la situation sur place avec les paysans (pp. 11, 12, 13).

MICHEL BOSQUET (A DR.) EN BRETAGNE.

UNE « CHEF D'ENTREPRISE » A BORDEAUX.

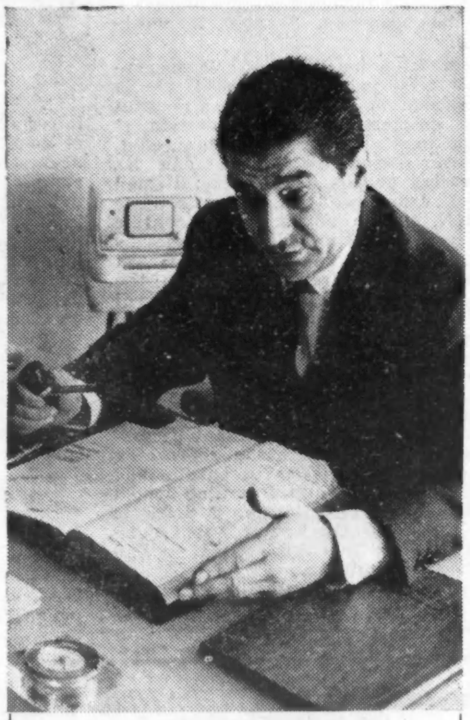
FEMMES

A Bordeaux, en assistant à leur congrès, Mme Express a découvert le secret des femmes chefs d'entreprise (pp. 24, 25) et à Grenoble elle a assisté à l'ouverture du premier « centre de planning familial » (pp. 32, 33).

JOSÉE, L'HÉROÏNE DE SAGAN.

BELLES-LETTRES

Siné a inventé une nouvelle forme de critique littéraire : la critique dessinée. Il l'inaugure cette semaine avec le nouveau roman de Françoise Sagan : « Les merveilleux nuages » (pp. 36, 37).



JACQUES ANJUBAULT.

T.V.

Réussir tous les jours à sortir dans les délais le Journal Télévisé est un exploit. (Sans compter qu'il y a les consignes...) Michèle Manceaux a passé une journée entière dans les services de Jacques Anjubault et elle raconte comment s'accomplit quotidiennement le tour de force (p. 46).

LA GUERRE

Après Evian

● *En juin 1960, le lendemain de l'échec de la conférence de Melun, on parlait d'une très prochaine reprise des négociations. Un an plus tard...*

Si la délégation française avait accepté de siéger à nouveau mercredi dernier à Evian comme le lui proposait le F.L.N., que se serait-il passé ? C'est tout simplement parce qu'il sera désormais impossible de répondre à une telle question que la décision française d'interrompre les pourparlers sans fixer de date pour la reprise apparaît au monde risquée, déconcertante et à vrai dire suspecte.

Entre la réunion d'Evian mardi matin et celle de l'après-midi, une décision a été prise dont on voudrait espérer que la France n'aura pas trop à la regretter. C'est pendant l'interruption du déjeuner que M. Louis Joxe se vit confirmer le refus français de prolonger les débats ou même de fixer la date de la reprise. L'Elysée, que M. Joxe avertit de la nouvelle proposition du F.L.N., fit connaître que « *si vraiment le F.L.N. avait des propositions concrètes à faire — ce qu'il laissait entendre — il les aurait déjà faites* ».

Un résumé caricatural

Mardi, il ne s'est agi que d'une confirmation. La décision avait été préparée pendant tout le week-end. La conférence de presse du F.L.N., samedi soir, avait été jugée « à la limite de l'incorrection » ; le général de Gaulle avait été, assure-t-on, exaspéré par un résumé caricatural des thèses françaises. Les échos de cette exaspération étaient parvenus au commentateur officiel de la Radio et aux éditorialistes de « L'Aurore », du « Parisien Libéré » qui, dès lundi, commencèrent à employer le ton « le pays ne tolérera pas que... ». Mardi, le bilan impressionnant des attentats F.L.N. était spectaculairement souligné en même temps que des études sur « l'Algérie sans le F.L.N. » étaient publiées. Le constat de l'impuissance des délégués d'Evian avait donc bien, et de beaucoup, précédé le week-end.

On dit aujourd'hui que la suspension n'est pas la rupture et que la continuation des pourparlers n'aurait fait qu'accentuer cette irritation et cette amertume dont on peut, en effet, trouver d'inquiétantes traces dans les derniers propos de M. Joxe. Hélas ! c'est exactement ce que disait le F.L.N. il y a un an, exactement le 30 juin, après que délégués français et algériens eurent mis un terme aux dix jours d'entretien de Melun. Le numéro du « Monde » du vendredi 1er juillet 1960 comporte en première page deux gros titres : « *Après la fin des entretiens de Melun le gouvernement français estime que la venue d'une délégation du F.L.N. est possible* », et, d'autre part, « *Les dirigeants du F.L.N. sont soucieux de préserver les chances d'une reprise de contacts* ». Mais il y eut ensuite une réunion à Tunis du G.P.R.A. où l'on fit l'inventaire des désaccords ; et le 7 juillet 1960 M. Ferhat Abbas commentait cet inventaire dans un discours de rupture...

Entre Evian et Melun — l'a-t-on déjà oublié ? — il s'est pourtant passé bien des choses : deux complots militaires avortés (celui de la Saint-Michel et celui de décembre), une mise en accusation de la France à l'O.N.U., le complot des généraux du 22 avril. Pendant ce temps, le F.L.N. accentuait sa recherche à l'Est de soutiens de plus en plus efficaces, administrait la preuve en décembre qu'il avait le peuple algérien derrière lui et obtenait successivement de la France la proclamation de la souveraineté intérieure et extérieure de l'Algérie, l'abandon de la consultation des messalistes et, concession majeure, la possibilité d'entrer en négociation sans cesser le feu. Voilà le bilan d'une année de guerre après une interruption de pourparlers.

De mauvais calculs

C'est pourquoi il faut s'interroger sur l'attitude du général de Gaulle. L'Armée ou la nature du régime l'empêchent-elles de négocier ? Pour ma part, je continue de ne pas le croire.

Il n'est prisonnier que de ses mauvais calculs. A-t-il définitivement renoncé à s'entendre avec le F.L.N. ? C'est impossible. Juge-t-il que cette entente est pour le moment trop difficile et que les objectifs français de la négociation pourraient être mieux atteints après une mise en train de l'Algérie sur les « voies de la paix et de la vie normale » ? Je le crois, et je crois que, ce faisant, il se trompe tragiquement.

(A.F.P.)

Le général de Gaulle et M. Louis Joxe.
A-t-il renoncé ? C'est impossible...

Le général de Gaulle était très sceptique sur les chances des pourparlers d'Evian. Il n'était d'ailleurs pas le seul. La « préparation » n'avait rien donné. Le 12 mai, un des membres de l'actuelle délégation algérienne à Evian confiait à un observateur italien : « *Nous ne sommes d'accord sur aucun sujet. Nous ne savons même pas de quoi nous allons discuter. Nous allons à Evian simplement pour que l'opinion internationale puisse être juge.* » Deux jours avant le départ pour Genève de la même délégation algérienne, l'un des ministres du G.P.R.A. à qui l'on demandait pourquoi il ne faisait pas partie de la délégation, répondit en souriant : « *Je me réserve pour la prochaine, la vraie, celle qui négociera la paix et l'indépendance. Cette fois-ci la situation n'est pas encore mûre.* »

Toujours le Sahara

Au cours de leurs entretiens respectifs avec MM. Pompidou, Chaillet et de Leusse, MM. Boumendjel, Dahlab et Boulahrouf avaient eu l'impression que les pourparlers pouvaient se heurter à un obstacle insurmontable : le Sahara. Les progrès des positions françaises leur paraissaient incontestables sur tous les autres points. Sur le Sahara, l'impasse était totale. De ce fait, une tendance — qui se révéla minoritaire le jour d'un vote — se manifesta au G.P.R.A. pour contester l'opportunité de la conférence d'Evian. C'est à cette tendance qu'appartenait le ministre algérien dont je cite plus haut le propos.

Du côté français, on était évidemment au courant de cet état d'esprit. Au gouvernement il y avait ceux qui ne souhaitaient pas le succès des pourparlers, et ceux qui n'y croyaient pas. Le général de Gaulle lui-même, sur la foi de rapports soulignant « l'intransigeance doctrinale » ou les « difficultés collégiales » du G.P.R.A., estimait qu'il y avait peu de chances d'aboutir et qu'il convenait de préparer l'échec. Pourquoi, dans ces conditions, les deux délégations ont-elles accepté de se rencontrer ?

Pour les Algériens, on peut distinguer au moins deux raisons déterminantes. La première, c'est la double pression des opinions algérienne et internationale, surtout après la liquidation du dernier putsch des généraux d'Alger. A l'intérieur de l'Algérie et à l'étranger — bien davantage qu'en France, évidemment — l'itinéraire du général de Gaulle est souvent résumé par le récit de ses combats contre les partisans de l'Algérie française. Après le 22 avril 1961 comme après le 24 janvier 1960, la volonté française de décoloniser l'Algérie a été reconnue aussi bien dans les villes et les maquis algériens que dans les pays qui soutenaient le plus le G.P.R.A. Ce dernier pouvait mal se soustraire à l'épreuve du contact, quelque incertaine que pouvait lui en paraître l'issue.

L'engrenage de la paix

La seconde raison (qui a une importance qu'on mesure mieux aujourd'hui) consiste dans le fait que les partisans aussi bien nord-africains que métropolitains de « l'engrenage de la paix » assuraient le F.L.N. des pos-

LITTÉRATURE SOVIÉTIQUE

2 GRANDS ROMANS SUR L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS

* LES AUBES DE MOSCOU par L. NIKOULINE
Un acteur russe face à la Révolution

* LES CATACOMBES D'ODESSA par V. KATAEV
L'auteur de « Au loin une voile »

Chaque fort volume relié .... 9 NF

EDITIONS DE MOSCOU
en langue française

TOUTES LIBRAIRIES
et LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes - PARIS (5e)

Votre signature vaut des kilomètres...

SOLUTION ELEGANTE ET CONFORTABLE

le chèque-essence

VOUS PERMET
- de régler tous vos frais de voiture, par une simple signature,
- de savoir exactement ce que vous dépensez sur la route,

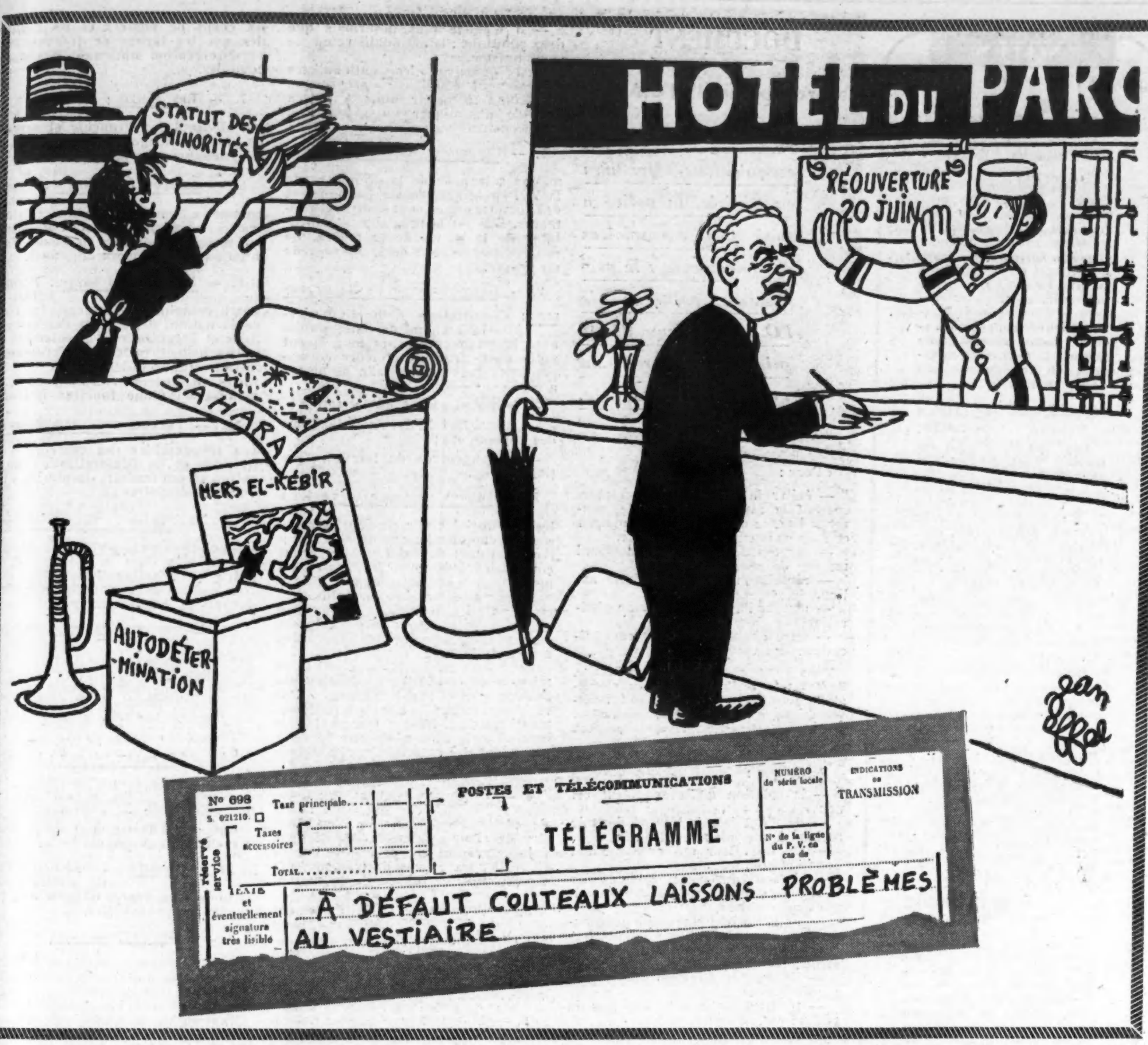
VOUS ASSURE
- une réserve de 500 NF utilisable chez tous les pompistes.

+

C'est un service GRATUIT et EXCLUSIF
des banques populaires

+

Tous renseignements auprès de la Banque Populaire de votre région ou à la Chambre Syndicale des Banques Populaires, 58, rue La Boétie, PARIS (8e)
BALzac 79-00



sibilités offertes par une négociation et des concessions que ne manqueraient pas de faire sur le Sahara — on le tenait de source sûre — les représentants du général de Gaulle. En février dernier, MM. Dahlab et Chaillet étaient convenus de mettre de côté la question saharienne, question sur laquelle un accord ne pourrait être trouvé qu'au sommet. Mais on escomptait bien qu'il serait trouvé.

Les raisons de tenter la négociation ont été presque identiques pour la France. On peut discuter longtemps (et inutilement) pour savoir si le général de Gaulle a subi la pression de l'opinion traduite par le référendum, ou s'il a lui-même choisi de susciter une pression conforme à son inclination. Il reste qu'à un certain moment il lui aurait été difficile, sur le plan national et international, de ne pas négocier. Le gouvernement français, d'ailleurs, estimait que cette négociation ne pouvait que réussir aux conditions françaises ou échouer à l'avantage de la France si elle était savamment menée. Mais cela n'est pas tout. Aux yeux de ministres comme Robert Buron, Edmond Michelet, Maurice Couve de Murville et Louis Joxe lui-même, les « conditions françaises » n'étaient pas nécessairement défavorables aux intérêts du F.L.N.

La stratégie menacée

M. Joxe paraît avoir sincèrement cru que le F.L.N. ne verrait aucun inconvénient à adopter les méthodes françaises de la décolonisation en Algérie. Il a dit souvent, paraît-il, dans des conversations privées pendant les premiers jours de la conférence d'Evian, que son objectif était de rendre le F.L.N. plus conscient de sa force et donc de le rendre mieux à même de comprendre les difficultés françaises et la nécessité où se trouvait la France de passer par certaines étapes et d'obtenir certaines concessions. On peut croire M. Joxe sincère lorsqu'il se déclare « déçu ». Lui, qui est certain que l'Algérie sera indépendante et qu'elle sera gouvernée par le F.L.N., n'arrive pas à accepter que ce dernier ne saisisse pas l'occasion d'emprunter les avenues du pouvoir qui lui sont ouvertes.

M. Joxe est déçu tout comme M. Krim est surpris. On avait, en effet, promis au chef de la délégation algérienne que la position saharienne de la France n'était pas inflexible et que très tôt on assisterait à son assouplissement. On sait qu'il n'en a rien été et qu'il s'agit là du cœur du problème. En fait, on peut dire que le 13 juin, la guerre du Sahara a commencé. C'est là, la vraie raison de « l'humeur » du général de Gaulle. L'épiderme est à vif, mais c'est parce que la stratégie est menacée. Il n'y a, en effet, aucun autre véritable désaccord. Les attentats peuvent bien paraître « scandaleux » (et même très dangereux par les réactions en chaîne qu'ils entraînent), on sait bien de part et d'autre que le cessez-le-feu ne pouvait s'obtenir de cette façon. L'opération publicitaire a, hélas ! échoué. Le délai consenti par les Algériens pour l'exercice du droit d'option entre la citoyenneté française et la citoyenneté algérienne peut donner des assurances aussi sérieuses qu'un rapport organique et institutionnel entre les deux communautés tel que le proposait la délégation française. Les enclaves militaires n'ont jamais été exigées par la France : le F.L.N. aurait fait sur ce point une erreur d'interprétation. Il ne reste, à vrai dire, que le Sahara.

On avait dit de toutes parts que la France accepterait en définitive le principe d'une souveraineté politique algérienne sur la partie algérienne du Sahara à la condition qu'un condominium économique composé de la France et des Etats riverains fût chargé de l'exploitation des richesses en pétrole et en gaz. A aucun moment la délégation française n'a laissé entendre qu'une telle concession pouvait être faite.

Le péché de la colonisation

Ce problème, il faut l'avouer, ne soulève pas l'indignation spontanée des foules les plus sympathiques au F.L.N. Peut-être parce que l'anticolonialisme s'inspire de principes qui s'appliquent davantage au destin des sociétés et des personnes qu'à celui des territoires ou des richesses. Car le conflit actuel est assez étranger aux 590.000 nomades qui constituent les populations sahariennes, de même qu'aux biens de ses populations (150.000 chameaux, 400.000 moutons, 350.000 chèvres). Il y a surtout plus d'un million de kilomètres carrés de désert où les découvertes françaises ont excité l'imagination des technocrates, et les appétits des riverains. Il y a aussi une zone stratégique au cœur de l'Afrique où une présence militaire « communautaire » peut paraître précieuse à la condition qu'il y ait coïncidence d'intérêts et de conceptions. Les Algériens ont sans doute raison de tenir aussi jalousement à ces « quatre cinquièmes de leur territoire ». Peut-être eût-il été plus sage pour eux de s'entendre avant la conférence d'Evian avec chacun des pays riverains. En ce cas, il leur aurait été plus facile, ou bien d'associer tous ces pays à leur revendication, ou bien de céder à la France dans un premier stade pour ensuite entreprendre avec la Tunisie, le Maroc, le Mali et le Niger une action diplomatique qui ne pouvait qu'aboutir à la souveraineté qu'ils réclament. Peut-être d'ailleurs (qui peut dire le contraire maintenant ?) en serait-on arrivé à l'une des deux possibilités si la négociation avait continué. En tout cas, maintenant, même ce problème où le F.L.N. a raison sans que la France ait tort est mis au passif de la délégation française parce qu'une suspension brutale a été unilatéralement décidée.

La stratégie gaulliste ne tient pas compte d'un fait essentiel : c'est que les succès même les plus justes des colonisateurs sont, aux yeux de l'opinion mondiale, à court terme. Tout se passe comme si le péché originel de colonisation était irrémissible. Dans quelques semaines, quand la guerre aura recommencé de faire ses ravages, que restera-t-il de la sensibilité de M. Joxe, de l'indignation de M. Debré ou de l'humeur tactique du général de Gaulle ? La solidarité des victimes reprenda sans aucune des failles que l'approche de la paix menaçait de susciter et que la France s'apprêtait à exploiter. Nous reverrons bien vite le roi du Maroc, le chef de l'Etat du Mali et le président de la République tunisienne à la tête du combat algérien.

JEAN DANIEL.

EDDY
SHIRTMAKER - TAILOR
20 ANNEES
DE CREATIONS ET DE RECHERCHES
AU SERVICE DE LA QUALITE
LES PLUS BELLES EXCLUSIVITÉS
EUROPÉENNES
CHAMPS-ELYSEES - LIDO - PARIS

NOTES

L'ARTICLE 16 ET LES INTELLECTUELS

Après l'arrestation, la semaine dernière, d'une vingtaine d'intellectuels et de militants de gauche, et pour parer à de nouvelles manœuvres d'intimidation, les syndicats de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique ont décidé d'adopter, selon le mot du professeur Laurent Schwartz, « leur propre article 16 »**, en donnant pouvoir à leur bureau de déclencher instantanément une grève totale de leurs membres, en cas de nouveau « coup de filet ».**

LES « DOCUMENTS » A SAISIR

Les policiers, dont le mandat était de « rechercher, sur dénonciation, des armes et des documents de nature à porter atteinte à la sûreté de l'Etat »**, n'ont pas mis beaucoup de conviction dans cette recherche, et ne savaient pas trop quoi « saisir ».** Chez M. Paul Thibaud, secrétaire de rédaction de la revue « Esprit » et directeur de « Vérité et Liberté », le commissaire a voulu mettre sous scellés le livre de Jean Lacouture, « Cinq hommes et la France ». **Un inspecteur lui a fait remarquer qu'il avait vu, la veille, cet ouvrage à la devanture de la librairie Gibert. Chez M. Maurice Pagat, un policier a poussé un « euréka » : il avait trouvé la fiche d'abonnement** de M. Louis Joxe à « Témoignages et Documents ». **Chez M. Paul Ricœur, professeur à la Sorbonne, on a saisi un bulletin de** « L'Union rationaliste ».

UNE NOTE D'ORIENTATION

La liste des personnalités à arrêter avait été fournie aux services de la préfecture par la Direction des Renseignements généraux. Elle était accompagnée d'une « note d'orientation » de deux pages pour la conduite des interrogatoires. Cette note, en forme de questionnaire, portait sur l'appartenance au P.S.U., sur la nature des activités du Comité Maurice Audin, sur les contacts avec les organisations clandestines « Jeune Résistance » et « Mouvement Anticolonialiste Français », et sur les relations avec des spécialistes des affaires algériennes, comme Germaine Tillon, Jean Amrouche ou Robert Barrat.

M. VIE A BORDEAUX ?

M. Vié, directeur des Renseignements généraux à la Sûreté nationale, dont la mutation avait été envisagée après le putsch du 22 avril, est en train de négocier son départ contre un avancement exceptionnel dans la carrière préfectorale. Ayant rang de préfet hors cadre, M. Vié postule le poste d'igame de Bordeaux. Il a l'appui de M. J. Chaban-Delmas.

ENQUETE SUR LES ANCIENS S.S.

Après l'affaire Brice, reprise générale des recherches sur tous les anciens S.S. et agents des services de sécurité hitlériens camouflés en France et en Afrique du Nord : des dossiers en sommeil depuis quinze ans sont rouverts, en particulier ceux de tous les anciens S.S. engagés dans la Légion étrangère et qui l'ont quittée après leur temps de contrat.

DOCUMENT

Le programme de l'O.A.S.

Au cours de plusieurs perquisitions effectuées en Algérie, la police a saisi des exemplaires d'un document : le programme politique de l'O.A.S. en vue de la prise et de l'exercice du pouvoir en métropole. Le voici :

« Pour :

— éviter la guerre civile où nous conduit la république gaulliste, sauver la France du danger de révolution et d'asservissement communiste,

— sauvegarder le territoire national menacé de sécession,

— rétablir l'unité morale de la nation,

— assurer l'avenir de la jeune génération,

— faire aboutir les justes revendications des travailleurs.

Dans l'état où se trouve la France, il faut une véritable opération chirurgicale qui extirpe définitivement les causes de sa décadence. Cette opération, seuls les nationalistes français peuvent la mener à bien.

Parce que :

— la solution qu'ils apportent est neuve,

— ils n'ont jamais trempé dans le régime de décadence nationale,

— les faits leur ont constamment donné raison,

— ils sont durement réprimés par le régime qui voit en eux ses principaux adversaires,

— ils apportent une équipe de cadres politiques absolument neufs forgés par des années de lutte, d'étude et de pratique politique,

— ils sortent directement du peuple de France,

— tous les partis et les hommes du régime ont échoué,

— la France et l'Europe ne peuvent choisir de demi-mesures,

— il n'existe plus désormais que deux solutions : le nationalisme ou le communisme.

C'est pourquoi les nationalistes français ont établi ce *« programme préalable »* à partir duquel il sera possible d'appliquer un programme de reconstruction nationale.

1. — <u>Cinquième République</u> : Proclamation solennelle de la déchéance de la Vᵉ République, de ses principes et des hommes qui en sont maîtres et profiteurs. Elle est le préalable indispensable de la survie de la nation, de son redressement et de la sauvegarde du peuple.

2. — <u>Gouvernement de Salut public</u> : Constitution d'un Gouvernement national de Salut public avec les responsables du mouvement nationaliste français et leurs correspondants dans l'Armée afin de mener à bien :

— le redressement de la nation ;

— la satisfaction des revendications des travailleurs ;

— la sauvegarde du territoire national.

3. — <u>Unités territoriales</u> : Les unités territoriales directement placées sous le commandement du Gouvernement national de Salut public seront constituées avec tous les jeunes citoyens ayant combattu depuis quinze ans pour la défense de la civilisation et du territoire national outre-mer et en Algérie. Leurs aînés, anciens combattants, pourront être incorporés à titre individuel.

Les unités territoriales auront pour mission de combattre les fellagha de l'intérieur et la résistance des contre-révolutionnaires hostiles au redressement national. Elles assumeront partout où cela sera nécessaire le remplacement des autorités locales défaillantes ou déchues.

4. — <u>Tribunaux populaires</u> : Création de « tribunaux populaires » au chef-lieu de chaque département, destinés à juger suivant une procédure exceptionnelle, les crimes de trahison, démoralisation et pillage de la nation.

5. — <u>Parlement</u> : Le Parlement qui ne peut prétendre à une quelconque représentativité, sinon celle de la lâcheté, sera dissous. Les scandaleuses indemnités accordées aux parlementaires seront supprimées.

6. — <u>Conseil de la nation</u> : Convocation d'un Conseil de la nation représentant les corps de métiers et les régions dès que les tâches de redressement et d'unification nationale seront accomplies.

7. — <u>Les partis</u> : Dissolution de tous les partis qui divisent les Français et servent les intérêts de groupes financiers ou de puissances étrangères.

8. — <u>Locaux des partis</u> : Confiscation comme « Biens nationaux » de tous les locaux de permanences des partis qui seront transformés en locaux d'habitation ou en foyers de jeunes.

9. — <u>Parti communiste</u> : Dissolution du parti communiste, ennemi intérieur de la nation, dissolution des associations et organisations directement ou indirectement rattachées (progressistes). Destitution des cadres communistes disposant abusivement d'un mandat ou d'une fonction officielle.

10. — <u>Fellagha de l'intérieur</u> :

Les responsables des entreprises de trahison et de démoralisation de la nation seront traduits devant les « tribunaux populaires ».

11. — <u>Police - Magistrature</u> :

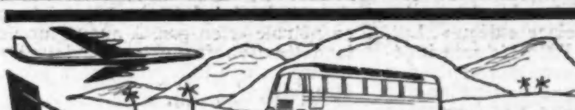
Les policiers ou magistrats ayant montré du zèle dans la répression des patriotes ou nationalistes français seront chassés de leur emploi et traduits devant les « tribunaux populaires ».

12. — <u>Terrorisme</u> : Des pouvoirs spéciaux et des moyens accrus seront donnés à la police pour éliminer rapidement le terrorisme nord-africain. Les familles des fonctionnaires de police victimes du terrorisme seront indemnisées.

13. — <u>Généraux félons</u> : Les généraux compromis dans les entreprises des politiciens républicains et responsables de nos désastres militaires seront chassés de l'Armée et traduits devant les « tribunaux populaires ».

14. — <u>Armée</u> : Promotion rapide de jeunes cadres animés d'un esprit offensif aux plus hautes responsabilités.

15. — <u>Service militaire</u> : Diminution immédiate du service militaire à 18 mois et libération des classes excédentaires. La diminution d'effectifs conséquente sera largement compensée par une élévation de la qualité technique et morale des combattants animés de l'esprit révolutionnaire nationaliste.



Vacances

TOUS FRAIS COMPRIS

QUELQUES UNS DE NOS VOYAGES EN AVION ET EN AUTOCAR

CORSE 15 jours 570 nf

CAP NORD 26 jours 2.600 nf

BALEARES 15 jours 535 nf

PAYS SCANDINAVES 22 jours 2.100 nf

LES ILES GRECQUES 15 jours 1.730 nf

PARIS-MOSCOU 22 jours 2.450 nf

LACS ITALIENS 7 jours 480 nf

SICILE 10 jours 1.270 nf

PAYSAGES D'ESPAGNE 14 jours 695 nf

CANARIES 16 jours 897 nf

TCHECOSLOVAQUIE AUTRICHE HONGRIE 15 jours 1.150 nf

RHODES 15 jours 1.565 nf

CROISIÈRE EN MER NOIRE du 5 au 21 août à bord du TRANSILVANIA à partir de 850 nf

et de nombreux autres circuits en train et avion ou bateau

BON A DÉCOUPER ET A ADRESSER A L'AGENCE DE VOYAGE (llc. 77)

NOM ______

ADRESSE ______

désire recevoir le " CATALOGUE GÉNÉRAL " (ci-joint : 4 timbres à 0 f. 25)

LE TOURISME FRANÇAIS

96 rue de la Victoire, Paris 9ᵉ Tri. 15-43

16. — Algérie : Victoire militaire et politique par l'écrasement rapide de la rébellion et l'élimination des « fellagha de l'intérieur ».

17. — Grosse colonisation : Saisie des biens de la grosse colonisation qui a joué le double jeu et redistribution des terres aux jeunes Français.

18. — Pétrole saharien : Elimination des trusts pétroliers internationaux.

19. — Nord-Africains : Transfert et réadaptation dans leur milieu d'origine des Nord-Africains émigrés en métropole.

20. — Etats de la « Communauté » : Suppression des subventions aux peuples d'outremer qui se sont séparés de la mère patrie et utilisation de ces fonds pour l'équipement des régions déshéritées de France.

21. — Minorités blanches : Protection absolue des minorités blanches d'Afrique menacées par le bestial déchaînement des racismes de couleur.

22. — Français réfugiés : Reclassement et indemnisation des Français réfugiés d'Afrique du Nord et d'outremer.

23. — Syndicats : Dissolution des syndicats gouvernementaux (C.F.T.C., F.O.) et unification syndicale au sein d'une seule confédération générale des travailleurs français qui imposera les justes revendications des travailleurs.

24. — Logements : Restitution immédiate aux jeunes ménages et mal logés de France des innombrables locaux abusivement utilisés par les partis, associations politiques diverses et les groupements internationalistes ; des appartements luxueux sis à Paris de tous les parlementaires de province ; des appartements des responsables des malheurs de la France et de ceux des profiteurs du régime déchu ; des logements des métèques indésirables ; des locaux occupés par tous les organismes internationaux parasitaires : U.N.E.S.C.O., Ligue des Droits de l'Homme, L.I.C.A., M.R.A.P., etc. ; des très nombreux appartements d'habitation dans lesquels se sont installés des sociétés et des bureaux : des nombreux locaux occupés par les administrateurs inutiles du régime.

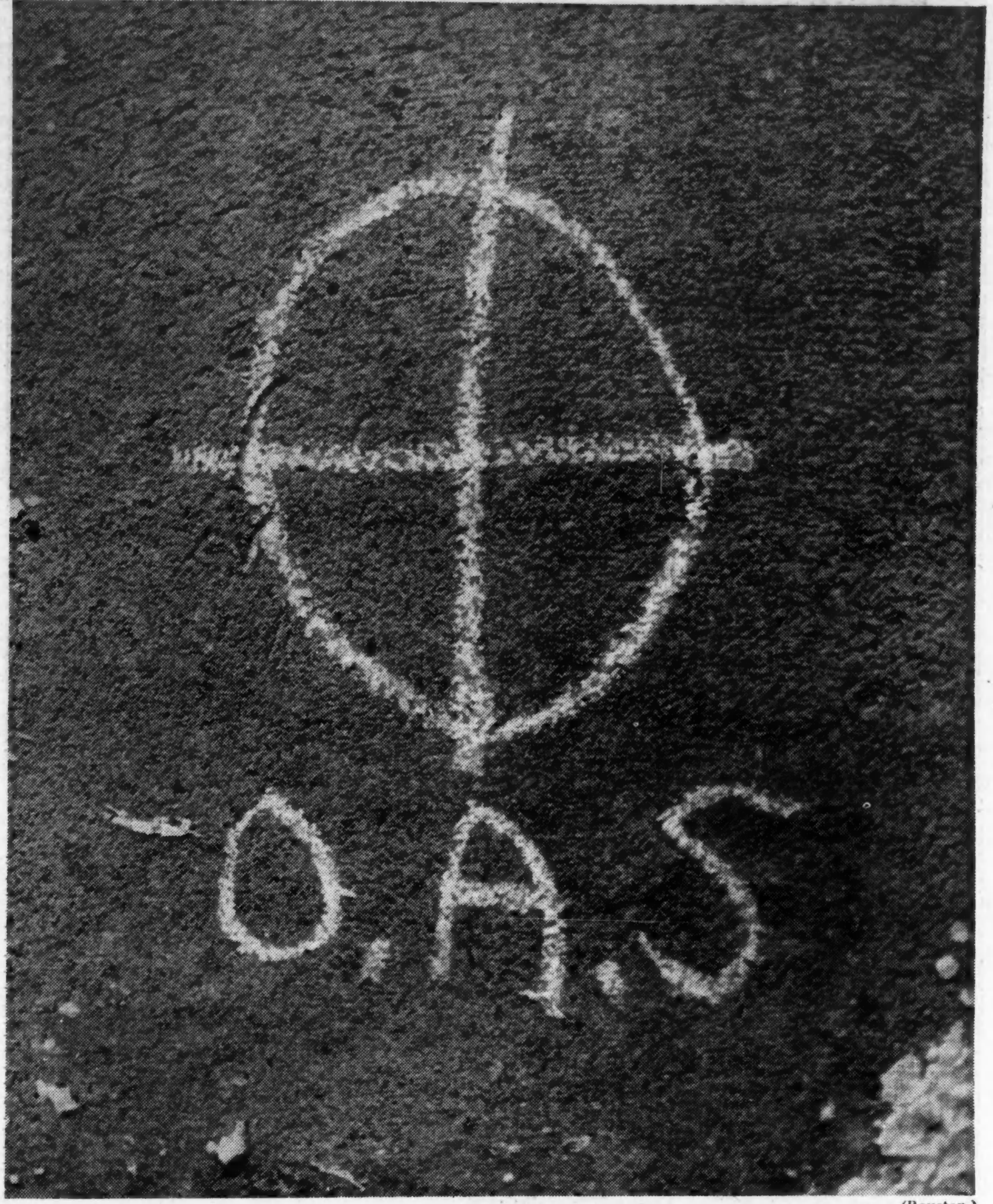
25. — Paysannerie : Indexation des prix agricoles. Parité des revenus agricoles par rapport aux bénéfices industriels.

26. — Commerce : Suppression des privilèges des trusts à succursales multiples. Eviction des éléments parasitaires.

27. — Patriotes : Libération immédiate des patriotes emprisonnés. Amnistie générale, réhabilitation solennelle et hommage national à tous les Français condamnés ou poursuivis pour leurs activités patriotiques.

28. — Victimes du gaullisme : Indemnisation des victimes du gaullisme par la confiscation des biens des profiteurs républicains.

29. — Anciens combattants : Rétablissement intégral de la « retraite des combattants ». Paiement de l'arriéré dû aux anciens combattants portant sur la période de suppression de la retraite par le régime gaulliste.



(Roustan.)

La Croix celtique et le sigle de l'O.A.S. sur les murs de Paris. *« Comme emblème national officiel. »*

30. — Légion d'honneur : Restitution à l'Ordre national de la Légion d'honneur de la haute valeur que lui conféra l'Empereur Napoléon Ier, en épurant tous les éléments scandaleusement indésirables qui en ont forcé l'entrée.

31. — Enseignement : Les instituteurs et professeurs ayant participé à une entreprise de trahison ou de démoralisation auprès des jeunes Français qui leur étaient confiés seront chassés de leur emploi et traduits devant les « tribunaux populaires ».

32. — Sursis et Bourses : Le sursis de quelques étudiants progressistes sera immédiatement supprimé afin de leur permettre un contact direct avec les réalités algériennes au sein d'unités combattantes.

Les bourses et allocations d'études versées à des étudiants ennemis de la France et de notre civilisation seront immédiatement supprimées et les indésirables expulsés.

33. — Presse : La liberté de la presse supprimée par le régime gaulliste sera rétablie.

Les entreprises de presse qui sont la propriété de trusts financiers seront restituées aux travailleurs de la presse par l'entremise d'une Société nationale des biens de la presse.

Les journalistes ayant participé aux activités de trahison et de démoralisation de la Nation seront traduits devant les tribunaux populaires.

34. — Radio-Télévision : Francisation de la radio-télévision française. Les éléments antinationaux seront traduits devant les « tribunaux populaires ».

Nationalisation des « postes périphériques ».

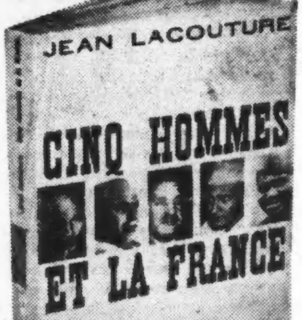
34. — Appellation des rues : Changement des noms des rues et des lieux publics rappelant des personnages ou des événements qui sont un scandale pour l'honneur et le moral de la nation.

35. — Jeunesse : Unification des mouvements de jeunesse afin de permettre à la jeune génération d'accomplir sa mission historique et nationaliste en Europe et en Afrique.

36. — Emblème national : Adoption de la Croix celtique comme emblème national officiel. Disparition de tous les symboles rappelant le régime déchu. »

PLACEMENT SÉCURITÉ
UN APPARTEMENT
LAFONT et Cie
91 Bd. HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

Lorenzo
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
43, rue de Rennes - LIT. 84-20

15.000 ex. en 15 jours:


Les destins de
Bourguiba - Mohammed V
Ferhat Abbas - Ho Chi Minh
Sekou Touré
"Jamais l'intérêt ne faiblit, au point que l'on vit les cinq drames coloniaux comme si l'on était l'un des acteurs...
Mais le livre apporte plus et mieux. C'est une œuvre d'historien."
C.-A. Julien (LE MONDE)
376 p. SEUIL 12 nf (+ t. l.)

NOTES

● M. ROGER FREY ET LES PREFETS

Le remplacement de M. Chatenet par M. Frey au ministère de l'Intérieur a été fraîchement accueilli par l'administration préfectorale. Le nouveau ministre, qui tenait à ce qu'un représentant de l'administration figure parmi les membres de son cabinet, a sollicité en vain plusieurs préfets avant d'obtenir l'accord du préfet de la Haute-Saône.

● LA REFORME DE LA POLICE

Bien que ce soit M. Michel Debré qui ait imposé M. Roger Frey à l'Intérieur, un conflit s'est élevé entre les deux ministres sur les projets de réorganisation des services de police. M. Frey est opposé à la concentration de l'ensemble des services au sein d'une grande direction qui serait confiée à M. Foccart, comme le souhaite M. Debré. En revanche, il préconise une réduction des attributions du préfet de police qui ne coifferait plus que la police municipale. Les polices judiciaires dépendraient directement du ministre de l'Intérieur par l'intermédiaire du directeur général de la Sûreté nationale.

● UNE INTERVENTION DE M. MICHELET

C'est M. Michelet, garde des Sceaux, qui est intervenu personnellement à Constantine pour faire protéger les soldats du contingent auteurs du rapport — publié par « L'Express » la semaine dernière — sur les activités contre-terroristes d'officiers du Centre de Coordination Interarmes.

● LA DEFENSE NATIONALE ET LES ACTIVISTES

Le 17 mai, l'Association des anciens auditeurs de l'Institut des Hautes Etudes de Défense nationale (association privée en principe, mais en fait animée par les services de la Défense nationale) diffusait, en liaison avec le groupement « Le XX[e] Siècle fédéraliste », une circulaire destinée à obtenir des anciens élèves de l'Institut des Hautes Etudes de Défense nationale leur abonnement au journal « Le XX[e] Siècle fédéraliste », journal qui n'a cessé de soutenir les thèses ultras. Le tract en faveur de ce journal le définit notamment ainsi : « Un journal contre le défaitisme... contre l'étatisme et le pouvoir anonyme des bureaux... pour l'Algérie nouvelle », etc. Or, à cette circulaire était jointe une brochure intitulée : « Comment faire participer l'Armée à la vie quotidienne de la nation », brochure qui comporte notamment, à la page 20, des citations du général Weygand et du général Zeller, considérés comme des autorités morales et politiques au moment même où le dernier comparaissait devant le Haut Tribunal militaire.

● LE P.S.U. GAGNE 3 SIEGES

Le P.S.U., avant la dernière consultation, avait 35 conseillers généraux.

Dix-huit d'entre eux se représentaient devant les électeurs.

Douze furent élus au premier tour et 9 au second, soit un gain de 3 sièges (21 nouveaux au lieu de 18, 38 en tout au lieu de 35). Le bilan du ministère de l'Intérieur annonçait au contraire une perte de 3 sièges.

AVENIR

Les Héros

● Paul Fabra explique pourquoi il n'est pas d'accord avec l'analyse et les conclusions de Roger Priouret sur les institutions politiques de la France en 1970.

QUELLES seront, en 1970, les institutions politiques de la France ? « L'Express » a publié un texte de Roger Priouret qui tente de répondre à cette périlleuse question. On se rappelle qu'après s'être livré à une « analyse psycho-sociologique de la société industrielle », l'auteur élimine successivement les « quatre hypothèses formulées par les spécialistes » (à savoir le retour au régime parlementaire, l'institution d'un régime présidentiel de type américain, la démocratie populaire, la dictature militaire de type franquiste), et conclut que c'est une cinquième hypothèse qui a le plus de chances de se réaliser (« celle que tous les spécialistes dédaignent et que les Français moyens admettent implicitement ») : le gaullisme sans de Gaulle.

Il me paraît difficile d'adopter les conclusions de Roger Priouret et, ce qui est plus important, d'approuver ses méthodes d'investigation et son « approche » du problème.

Roger Priouret raisonne comme si la France était un « champ clos », se fondant *uniquement*, pour discerner ce que sera notre avenir politique, sur une analyse des « constantes nouvelles de la société française ». Il ne tient aucun compte de l'influence que pourraient avoir sur notre vie politique les bouleversements probables de l'équilibre international.

Le général Franco. (A.G.I.P.)

Le président Kennedy. (Europress.)

Qui est en avance ?

Un terrain privilégié

Pour nous qui observons le monde de 1961, le « schéma révolutionnaire » qui, à première vue, nous paraît avoir le plus de chances de se réaliser, c'est le schéma cubain, c'est-à-dire la révolution socialiste sans intervention d'un parti communiste reconnu comme tel par Moscou : un pan entier de l'édifice capitaliste s'écroule, non pas sous la poussée d'un coup de boutoir dirigé de l'extérieur, mais en quelque sorte de l'intérieur, sous l'effet de son propre déséquilibre.

Pour les Américains, on le sait, le choc a été terrible et, si leur « comportement » n'en a pas été modifié, il a été renforcé dans ses tendances les plus dangereuses : anticommunisme forcené, nationalisme aveugle (le surcroît de popularité que Kennedy a connu après l'échec cubain rappelle celui que Guy Mollet a tiré de l'équipée de Suez). Il serait bien extraordinaire que nous, Français, ne soyons pas atteints, au for de notre conscience, par ces bouleversements qui se préparent dans les pays sous-développés puisque, par la guerre d'Algérie, nous y sommes déjà mêlés plus profondément, on pourrait dire plus intimement qu'aucune autre nation d'Occident.

Roger Priouret reconnaît que les suites malheureuses du conflit algérien pourraient bien mettre à nouveau en péril les institutions intérieures de la France (il situe la période de danger maximum aux alentours de 1962-63 « exactement à l'heure où les Français de la métropole découvriront que leur pays a été psychologiquement battu par le F.L.N. et « roulé par lui »), mais il semble admettre qu'une fois ce cap difficile dépassé, la France reprendra un rythme de croisière qui satisfera la masse des Français « dépolitisés » : ce sera le « gaullisme sans de Gaulle ».

Tout laisse prévoir au contraire que nous n'atteindrons pas de sitôt ce rythme de croisière. L'évolution du monde extérieur ne nous en laissera pas le loisir. Croire que l'Occident assistera à un nouveau rétrécissement de l'ère d'influence du capitalisme, sans que ses structures politiques en soient profondément modifiées, paraît difficile. On a expliqué le stalinisme par la hantise que Staline et les autres dirigeants communistes avaient de leur encerclement par le monde capitaliste. La situation est en train de se retourner. Au fur et à mesure que d'autres pays sous-développés « passeront » au socialisme, les nations occidentales auront de plus en plus l'impression de se trouver dans la position d'une place forte assiégée. Il risque d'en résulter un sentiment d'insécurité permanente et de panique diffuse que les militaires et les forces d'extrême-droite ne manqueraient pas d'utiliser à leur profit.

A cet égard, la France constituerait sans doute un terrain privilégié : la guerre d'Algérie terminée, le « noyau » composé d'activistes, de colonels, d'intellectuels de la nuance « Patrie et Progrès », d'intégristes catholiques, etc., trouverait dans l'évolution « catastrophique » de la guerre froide un aliment de choix pour sa propagande.

Une Algérie castriste ?

Il est probable que l'Algérie, devenue indépendante, s'engagera dans une révolution économique et sociale de type « castriste », ce qui ne pourra que rapprocher encore les dirigeants F.L.N. du « camp socialiste ». On imagine le parti que pourra en tirer notre extrême droite : si Cuba est « le pistolet braqué à bout portant sur le cœur des Etats-Unis », l'Algérie jouera (et joue déjà dans leurs slogans) le même rôle vis-à-vis de l'Europe.

L'Histoire d'avant guerre nous montre comment les nations capitalistes, quand elles se croient menacées par une subversion communiste *interne*, réagissent avec la dernière violence, en établissant des r é g i m e s qui n'avaient pas encore de nom dans le vocabulaire constitutionnel : le fascisme en Italie, le nazisme en Allemagne. Beaucoup de signes avant-coureurs peuvent nous laisser présager que la réaction ne serait pas moins violente devant une menace communiste (ou prétendue telle) externe.

L'Histoire et la félicité

Roger Priouret décrit très bien l'actuelle coalition de fait entre les militaires, les colons, les « classes rejetées par la société industrielle » (petits boutiquiers, etc.). Mais si le « danger » communiste apparaissait tout d'un coup pressant, on verrait bien d'autres forces se ranger derrière l'activisme. Au début, le fascisme aussi recrutait ses troupes auprès des petits-bourgeois aigris et déclassés, mais bien vite il bénéficia de soutiens autrement décisifs. A ces appuis pourrait éventuellement s'ajouter l'intervention plus ou moins discrète de l'étranger. Par peur du communisme, les Américains ont déjà été amenés à accorder leur bénédiction à à peu près n'importe quel régime : si la guerre d'Espagne éclatait aujourd'hui, vers lequel des deux camps irait leur faveur ? Poser la question, c'est mesurer le chemin parcouru par les « démocraties » en trente ans.

Conséquence : loin de diminuer, les chances d'une prise de pouvoir par l'extrême droite (teintée ou non de démagogie sociale comme le fascisme) devraient plutôt aller en augmentant au cours des dix prochaines années.

« *L'Histoire universelle,* comme disait Hegel, *n'est pas le lieu de la félicité.* » N'ayons garde cependant d'oublier que nous avons les yeux fixés sur l'année 1970 : à échéance plus lointaine, d'autres facteurs dont on peut déjà discerner certains (tel par exemple l'attrait considérable que le socialisme exercerait à nouveau si,

11 services quotidiens
vers **BALE GENÈVE ZURICH**
AIR FRANCE SWISSAIR

GOUVERNEMENT

Un ministère de la propagande

Un rapport confidentiel de 40 pages, rédigé par M. Barbé, ancien chef des services extérieurs de l'U.N.R., actuellement attaché au cabinet du ministre de l'Information, circule dans les milieux gouvernementaux où il provoque un certain émoi.

Il indique, en effet, comment et pourquoi il conviendrait de transformer l'actuel ministère de l'Information en un ministère de la Propagande (pudiquement baptisée « relations publiques de l'Etat »), en s'inspirant des méthodes d'action psychologique.

Après avoir évoqué Pascal, Stendhal, Jaurès et Montaigne à l'appui de cette thèse, le rapport assure que :

« Une politique cohérente d'information :

« a) procède des principes mêmes de la civilisation chrétienne qui est celle de l'Occident ;

« b) répond au défi, au challenge, comme dit l'historien anglais Toynbee, de la civilisation industrielle. »

Parmi les buts proposés :

« Maintenir un équilibre permanent sans cesse compromis, entre la réalité gouvernementale et l'image qui en est donnée. »

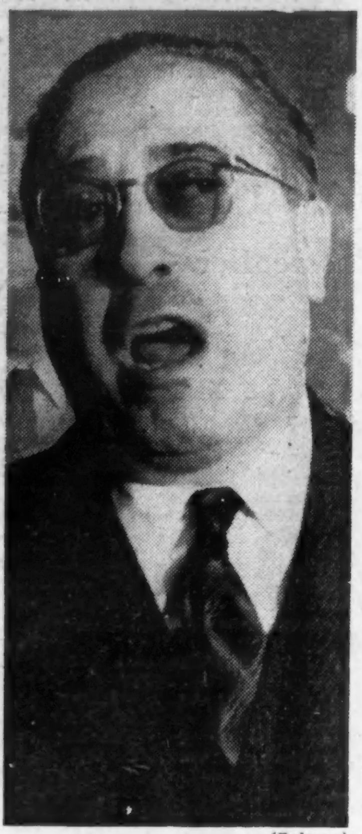
Une batterie de tests

Pour ce faire :

« L'Etat se doit d'intervenir... en utilisant l'information officielle en complément ou même en remplacement d'une information privée, négligente ou déformée. »

Le rapport indique que :

« Le ministère de l'Information s'est déjà assuré par contrat la collaboration permanente d'un organisme extérieur para-étatique » qui



(Dalmas.)
M. LOUIS TERRENOIRE.
La réalité et son image.

sera mis à la disposition de chaque département ministériel soit sur sa demande, soit sur une proposition du ministre de l'Information agissant au nom du Premier ministre, et qui fera appel aux spécialistes dans chacun des domaines de l'information.

Le personnel nécessaire sera recruté selon **« une batterie de tests tant intellectuels que caractériels »** mise au point **« afin d'assurer une sélection rationnelle des candidats possibles ».**

Dans le contexte

« Une formation en profondeur leur serait ainsi donnée au cours d'un stage de trois mois comprenant un enseignement tant théorique (cours de socio-psychologie, sciences de l'information, économie politique, etc.), que pratique (travaux de rédaction, mise en page, visites d'entreprises de presse, techniques de la connaissance et de l'action sur l'opinion publique, etc.), enfin, périodiquement (tous les trois à cinq ans par exemple) un recyclage sous forme d'un séminaire de deux semaines permettrait un perfectionnement et un rafraîchissement des connaissances acquises. »

Il serait également souhaitable, précise enfin le rapport, que **« tous les fonctionnaires ayant une fonction d'autorité ou étant en rapport direct avec le public reçoivent une formation appropriée et soient entraînés aux méthodes des relations publiques ».**

Ceux-ci apprendront sans doute avec quelque surprise qu' **« une telle politique d'information s'inscrit dans le contexte général de l'Histoire de notre civilisation ».**

en Union soviétique, le niveau de vie devait dépasser le nôtre « de façon indiscutable », comme l'envisage Roger Priouret) viendront certainement, en renouvelant la société française, contrarier et annihiler le courant « réactionnaire ».

D'autre part — Roger Priouret l'oublie trop — tout régime nouveau s'est institué, dans notre Histoire, en réaction contre le régime précédent. Cette « loi » nous paraît exclure l'avènement d'un « gaullisme sans de Gaulle ». M. Guy Mollet lui-même l'a reconnu au dernier Congrès socialiste : *« De Gaulle aura eu le mérite de guérir les Français du pouvoir personnel. »* Ainsi, une fois de Gaulle disparu, on sera en présence de deux types possibles de successeurs (en dehors de la démocratie populaire que nous excluons comme Priouret). D'une part, la petite minorité qui, dans ce pays « dépolitisé », a la politique pour « hobby » comme d'autres ont le bridge, pour reprendre l'expression de Roger Priouret. Ceux-là n'auront qu'un souci : éviter le retour d'un pouvoir personnel de type gaulliste (cette préoccupation sera partagée par tous les Français dans le cas où de Gaulle « terminerait mal » son règne). Si les circonstances, leur permettent d'accéder au pouvoir, leur régime sera nécessairement pâle et sans prestige. Devant la « montée des périls » extérieurs, cette faiblesse donnera des atouts supplémentaires aux autres candidats à la succession : ceux de la petite minorité pour qui la politique n'est pas un passe-temps comme les cartes, mais une passion, et qui est prête à se frayer un chemin à coups de mitraillette.

La logique du franquisme

Ces propos ne visent ni à discréditer la « gauche non communiste », ni à décourager ses efforts pour retrouver les voies de la démocratie. Si cette gauche donne parfois l'impression, elle aussi, de traiter la politique comme un « hobby », c'est peut-être parce que la société de consommation, fruit du capitalisme moderne, engendre l'indifférence au bien public, en sollicitant constamment les gens vers des biens personnels. Selon une certaine conception dévoyée et furieusement individualiste de l' « efficacité », s'occuper de politique, quand on n'a pas le pouvoir, c'est perdre son temps, c'est se livrer à une activité de luxe ! Si les hommes épris de liberté veulent être en mesure d'éclairer les citoyens en passe de devenir des sujets sur les conséquences dramatiques de leur « abdication », encore faut-il qu'ils soient eux-mêmes conscients de la gravité et de la *permanence* des dangers courus.

Le général Franco disait l'autre jour devant les Cortés : *« Nos différends avec les pays occidentaux viennent du fait que nous sommes plus avancés qu'eux. »* On aurait tort de prendre cet avertissement à la légère. Une certaine logique semble nous pousser vers des régimes de plus en plus « illégitimes » et, coupés de la grande tradition libérale vilipendée à tort et à travers, de plus en plus « aberrants », régimes issus à la fois de la peur et d'une publicité de mauvais aloi faite autour de « héros » vrais ou faux.

PAUL FABRA.

PAYSANS

Le putsch de Morlaix

● ***Si les paysans se révoltent, c'est qu'ils ont fini par apprendre à compter. Au cours de son enquête en Bretagne, Michel Bosquet a découvert cela et bien d'autres choses aussi qui ne concernent pas que les agriculteurs.***

A Paris, des informateurs m'avaient prévenu : Alexis Gourvennec était dorgériste, les levées de boucliers de Pont-l'Abbé, de Morlaix, de Saint-Pol-de-Léon étaient organisées par l'extrême droite ; l'O.A.S. tirait les ficelles dans les coulisses... L'explication était séduisante. Mais sur place, le problème est tout différent.

Première surprise : sous les fourches (symbole dorgériste) peintes sur le macadam dans la région de Morlaix, on peut lire : *« Nous voulons une politique agricole, monsieur Debré ! »*

Une politique agricole ? Dans le passé, quand les dorgéristes manifestaient, et il y a un an encore, à Amiens, ils n'allaient pas chercher si loin. Ils réclamaient un meilleur prix pour leurs produits, ils se moquaient du reste. Tout comme les salariés en grève qui, manifestant à Paris, réclament « nos sous, Charlot ! » et non pas « notre politique économique et sociale ».

S'ils sont dorgéristes, les paysans bretons ne sont certainement pas des dorgéristes comme les autres. Le premier que j'interroge, dans la région de Châteaulin, est considéré comme « à gauche ». Il est responsable du Cercle des Jeunes ; il exploite 48 hectares, ce qui est très considérable pour le Finistère. Salle de séjour astiquée, vieux meubles bretons qui raviraient un antiquaire. A peine est-il installé derrière la grande table, qu'il attaque :

— *La politique, on s'en fiche. La droite, la gauche, ça ne veut rien dire. Ici, être à gauche, c'est être anticlérical. Ça fait trop longtemps qu'on nous lance le problème scolaire dans les jambes : c'est un truc pour diviser la paysannerie. Mais ça ne prend plus. Gourvennec, il a beau être ci ou ça ou tout ce que vous voudrez, il a eu raison de faire ce qu'il a fait, et pour trouver des paysans qui le désavouent, vous pouvez chercher.*

Du bon travail

J'ai cherché. Plus « à gauche » encore, dans la même région, un paysan intellectuel, grand consommateur de livres et de revues, m'exhorte :

« Ne cherchez pas une affaire politique là-dessous. L'exploitation politique de l'affaire de Morlaix est impossible. Les députés n'ont plus d'audience chez les paysans. Ici, vous avez affaire à une action professionnelle, à une action syndicale. Nous avons fait l'unité syndicale contre le gouvernement, contre une économie de

→

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

Direction :
Pierre MENDES FRANCE

★

Le numéro 33 (juin 1961) est paru

Au sommaire :

- Sur l'affaire Eichmann par VERCORS
- L'Occident à la croisée des chemins par E. de la SOUCHERE, J. CHEVERNY, M. EINAUDI
- La gauche par R. VAEZ-OLIVERA et G. SUFFERT, etc.

★

Prix de l'abonnement :

Ordinaire .... 36 NF
Soutien .... 60 NF
Etranger .... 45 NF

Chaque numéro : NF 3.50
C.C.P. Paris 13.693-09

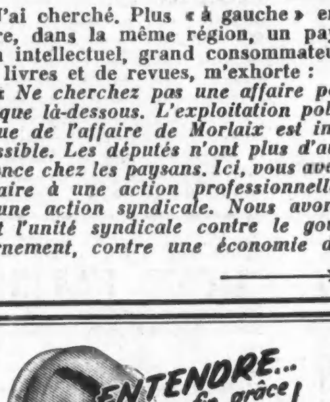
Specimen gratuit sur demande

8, rue Henner - PARIS (9e)
PIG. 39-76

Calme et Soleil NEUILLY SAINT-JAMES

IMMEUBLE DE GRAND STANDING
28 RUE DE LONGCHAMP
4 - 5 - 6 Pièces
Livrable Août 1961

LAFONT ET Cie
91 Bd Haussmann, PARIS 8e. ANJ. 17-10+



sans fil - sans pile (fonctionne sur accumulateurs miniatures rechargeables) poids total inférieur à 10 g

ENTIÈREMENT DISSIMULÉ DERRIÈRE L'OREILLE, PERSONNE NE REMARQUERA QUE VOUS PORTEZ LE NOUVEL

"ACOUVOX"

3, RUE DU CIRQUE - PARIS (VIIIe)
Téléphone : ELYsées 38-01 et 70-17
DOCUMENTATION GRATUITE SUR DEMANDE

type fasciste. Ce sont les propres termes de la Chambre d'Agriculture du Finistère. C'est tout. Laissez-nous faire.»

Et c'est un jeune exploitant, célèbre dans tout le département, qui a une trentaine d'hectares à Plounevez-Lochrist, qui dira, bien qu'il soit classé «à droite» : «*La droite n'existe plus, elle s'est tout simplement effondrée. Ici, on se bat contre le capital commercial et financier, contre le négoce, contre les mandataires des Halles qui seraient beaucoup mieux en prison que Gourvennec. Pour ce qui est de l'ordre public, le gouvernement ferait mieux de commencer par coffrer les plastiqueurs. Ceux-là, il peut les arrêter. Nous, non. Pour chaque Gourvennec coffré, il y en a dix qui prendront la relève. La prison ici n'est pas une honte : quand Gourvennec en sortira, il sera dix fois plus dur encore, il sera un demi-dieu.*»

Pourtant, aucun des paysans que je viens de citer n'aime Gourvennec. Aucun d'eux n'a participé à la réunion secrète qui, convoquée la semaine dernière à 2 heures du matin, avait contacté deux heures plus tard, grâce à un quadrillage syndical unique en France, 5.000 cultivateurs, dont 500 occupèrent Morlaix à 5 heures du matin même et prirent la sous-préfecture. Ne pas aimer et ne pas suivre Gourvennec est une chose ; mais le désapprouver en est une autre. Et quand enfin je trouve des hommes qui le critiquent ouvertement et leur demande ce qu'ils lui reprochent, sur le plan de l'action économique et syndicale, ils répondent : «*Rien. Il a fait du bon travail*». Même l'occupation de Morlaix a été du «bon travail» : y aurait-il eu, sinon, des centaines de journalistes dans le Finistère ? Ne fallait-il pas ce coup d'éclat pour que la France se souvienne qu'il y a un problème paysan et un problème breton ?

Pour comprendre ce problème, il sera bon de se rapporter aux travaux du Centre d'économie rurale du Finistère, l'un des meilleurs de France. Il a accompli en dix ans, avec le concours de l'Université de Rennes, un travail de vulgarisation, de recensement, de comptabilité exemplaire.

Le diagnostic

Au début, tout paraissait simple. La Bretagne ne représente que 5 % de la surface agricole française, mais 11 % des agriculteurs français sont bretons. Parcelles trop petites, structures parfois millénaires, sous-équipement, misère. Un seul remède pour en sortir : il fallait que l'agriculteur, pour améliorer son revenu, augmente son produit brut. C'était le diagnostic des économistes ruraux : les agriculteurs devaient produire davantage, et puisque la terre était rare, ils devaient produire plus intensivement sur les terres dont ils disposaient.

C'est précisément ce qu'ils firent dix années durant. La révolution fourragère préconisée par René Dumont a été réalisée. La charge de bétail à l'hectare a été augmentée. Pour mieux valoriser les productions végétales, les races bovines ont été sélectionnées à grands frais, les rendements laitier et en viande améliorés, les porcs et les volailles multipliés. Les cultures riches (pommes de terre et primeurs), réclamant un travail intensif, se sont étendues.

Pour soutenir cet effort, la Chambre d'Agriculture, bien avant le décret de l'année dernière, avait mis sur pied un service de vulgarisation qui touche actuellement la moitié des exploitants et leur dispense une formation économique, comptable, technique, zootechnique, etc. Les résultats furent à l'avenant : la plupart des rendements ont doublé, beaucoup ont triplé, certains ont quadruplé. La Bretagne, avec ses 5 % de surface agricole française, fournit à la France 8 % de ses produits agricoles, et parmi ceux-ci, 10 % de son cheptel, 15 % de ses porcs, 11 % de son lait. Les agronomes se déclarèrent satisfaits.

Le gâchis Parmentier

— *Il n'y a rien à espérer de ce gouvernement de patates !*

«*Peu de progrès ont été aussi spectaculaires*» a écrit le professeur Malassis. Seulement, en échange de l'intensification de leur travail, de l'accroissement de leur rendement, les agriculteurs bretons n'obtinrent rien, et même moins que rien en matière de niveau de vie.

19.000 francs par mois

La moitié d'entre eux, selon le professeur Malassis, ont toujours un revenu inférieur au S.M.I.G. Pour le Finistère, le Centre d'économie rurale constate qu'actuellement 23 % seulement des exploitations sont bénéficiaires contre 25 % en 1958 et 36 % en 1957. La situation a donc empiré. Et elle a empiré pour les exploitations techniquement les plus évoluées, les seules qui peuvent faire l'objet d'une comptabilité valable, les seules qui ont été prises en considération par les statistiques. Elles représentent 1/10 du total.

Le responsable du Cercle des Jeunes de la région de Châteaulin, qui fait partie de cette élite, m'a montré son bilan : deux hommes plus un vieux (qui compte pour moitié) exploitent 48 hectares, dont 30 labourables ; la ferme compte 43 vaches et 80 porcs. A trente ans, le chef de l'exploitation a encore 5 millions à rembourser aux cohéritiers et près de 4 millions à rembourser au Crédit Agricole. D'après les normes de la comptabilité, il doit calculer pour son capital foncier un taux d'intérêt de 3 %, pour son capital d'exploitation un taux de 5 % (mais le Crédit Agricole lui prend 5 1/2 %). Il doit en outre compter pour lui-même un salaire annuel de 687.000 francs, plus 466.000 pour son «aide familiale». Et lorsqu'il a tout calculé selon ces normes, il constate pour l'année écoulée un déficit de 445.000 francs. Autrement dit, il lui reste, pour une année de travail, un revenu net réel de 242.000 francs. Encore est-il privilégié : dans la zone de Landivisiau, le revenu réel par travailleur agricole est en moyenne de 19.000 francs par mois.

Ces comptabilités ont leur importance, même si elles ne disent pas toute la vérité. Sans elles, les paysans bretons auraient peut-être l'impression de vivre mieux qu'il y a dix ans. Seulement, dans un monde où tout le monde fait ses comptes, à commencer par l'Etat, et où les industriels vendent aux agriculteurs à des prix dont personne ne conteste qu'ils doivent être rentables, apprendre à compter entraîne pour la paysannerie des conséquences révolutionnaires : elle découvre qu'elle «vit sur son capital», qu'une année après l'autre elle mange sa terre, ses bâtiments, son outillage, que le critère de la rentabilité qui est accordé à tout le monde, pour la fixation de ses prix, lui est dénié, à elle, et à elle seulement. Bref, comme disait un exploitant, «*ce qu'on accorde au capital, on le refuse aux paysans*».

Les traites à payer

Après dix années de progrès spectaculaire, ceux-ci se découvrent donc plus pauvres qu'avant. Pour pouvoir doubler ou tripler leur rendement, ils doivent consommer beaucoup plus de produits industriels (engrais, outillage, essence), contracter des dettes, gérer un budget. Les voici traqués : s'il y a mévente, si les cours s'effondrent, ils ne pourront payer leurs traites ni amortir leur matériel.

C'est cette situation qui est à l'origine de la révolte de Pont-l'Abbé, où des cultivateurs (treize d'entre eux viennent d'être condamnés à Quimper), au début de ce mois, brûlèrent les urnes électorales et déboulonnèrent les rails. Le prix des pommes de terre primeurs était tombé à 6 francs le kilo. Leur prix de revient est d'environ 20 francs. Le ministère de l'Agriculture avait été informé, en mars déjà, que la récolte serait abondante, mais il avait fallu l'effondrement des cours, qui coïncidait, à Pont-l'Abbé, avec l'échéance des traites à payer, pour que le F.O.R.M.A. (1) accorde une garantie de prix aux cultivateurs. Encore la leur accorda-t-il pour deux variétés de «pommes prime» qui n'existaient plus dans la région.

« On tape, et ça rend ! »

Révoltés par tant d'incompétence ou de mauvaise foi, les cultivateurs passèrent aux actes. Il n'en fallut pas plus pour que le F.O.R.M.A., vingt-quatre heures plus tard, rectifie sa décision. C'était la preuve que la violence était nécessaire, et qu'elle payait.

— *Toute la Ve République est là*, m'a dit un paysan. *Un gouvernement de technocrates, de bureaucrates, de paperassiers, qui croient tout savoir et écartent les organisations professionnelles, qu'il s'agisse de syndicats paysans ou ouvriers, pour légiférer dans leurs cabinets. Alors, nous qui sommes systématiquement tenus à l'écart, qu'est-ce qui nous reste pour contrer leur imbécillité ? Taper sur la table. On tape. Et ça rend.*

A Pont-l'Abbé, il s'agissait d'une révolte fruste et sans perspectives. Jean-Louis Lallouet, le meilleur théoricien paysan du Léon et peut-être de France, qui exploite 4,5 ha à Saint-Pol, dit avec raison :

— *Le F.O.R.M.A. est devenu leur vache à lait. Ils se disent : «On y va, le gouvernement ne peut pas nous laisser casser les carreaux, il lâchera des subventions.» C'est bien vrai. Seulement, cela ne règle pas le problème. Car quand le F.O.R.M.A. les a subventionnés, ils se disent qu'il continuera de le faire et ils plantent de plus belle. Résultat : l'année d'après, la situation est pire.*

Une discipline collective

Moi, je leur demande : avez-vous évalué vos surfaces en fonction d'une étude des marchés ? Car c'est bien à cela qu'il faut arriver. Au lieu de laisser faire et de subventionner quand ça explose, le F.O.R.M.A. doit jouer un rôle éducatif : il devrait n'accorder la garantie des prix qu'à ceux qui acceptent une discipline collective, en orientant leurs productions selon un plan national. Libérer l'agriculture, c'est cela : c'est non pas s'en remettre à l'Etat, mais réclamer de l'Etat une politique cohérente d'orientation, et laisser à la paysannerie le soin de comprendre et de réaliser le processus auquel elle participe.

Or, c'est cette politique agricole nationale précisément qui fait défaut. Et c'est son absence, malgré les promesses faites, qui est à l'origine du sursaut de Morlaix. Les cultivateurs du Léon furent en effet parmi les premiers à saisir la cause profonde de leurs difficultés. On les avait invités à produire plus pour améliorer leurs revenus. Ils avaient produit plus pour voir leurs revenus stagner ou baisser. Les cours des primeurs, de la viande, des volailles, s'effondraient périodiquement. Les progrès de productivité

(1) Fonds d'organisation et de régularisation des marchés agricoles, grande conquête paysanne de l'année dernière, qui a permis d'éponger avec une grande efficacité les excédents de choux-fleurs et d'artichauts au printemps.

AMÉRIQUE LATINE
MENACÉE

137 millions d'habitants, le quart des investissements américains à l'étranger, l'Amérique Latine, poumon économique des Etats-Unis, est en effervescence. A Lima, Nixon avait reçu des tomates, à Cuba, Kennedy n'a pas pu barrer la route à Fidel Castro.

Adlai Stevenson vient de partir pour ausculter 10 républiques menacées par des courants neutralistes et castristes. L'Amérique part découvrir l'Amérique. Qu'y trouvera-t-elle ? Vous le saurez en lisant CONTINENT.

CONTINENT, Hebdomadaire Européen d'Information, est en vente chaque mercredi chez tous les marchands de journaux, au prix de 1,20 NF.

Réclamez-le dès aujourd'hui.

Communiqué.

ensembles et costumes
très légers
de
jack Romoli
exclusivités masculines
30, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

se retournaient contre eux... tout comme pour les ouvriers d'industrie payés au rendement.

« *Il ne faut plus s'attendre à une progression rapide de la production, étant donné le niveau déjà atteint,* écrivait le Centre d'Economie rurale. *Le problème, maintenant, c'est de* bien vendre *ce qu'on produit.* »

Le boycott

Mais comment « bien vendre » quand 80 % du marché était contrôlé par deux expéditeurs de légumes pouvant fixer à peu près arbitrairement les cours ? Quand, en aval, un pullulement d'intermédiaires avait tout intérêt à ce que les prix restent élevés afin que les marges bénéficiaires le soient également ? Ces intermédiaires freinaient leurs achats quand, l'offre devenue abondante, les prix auraient dû baisser à la consommation. Conséquence : les prix à la consommation restaient élevés et les produits, artificiellement raréfiés dans les villes, voyaient leurs prix tendre vers zéro dans les campagnes.

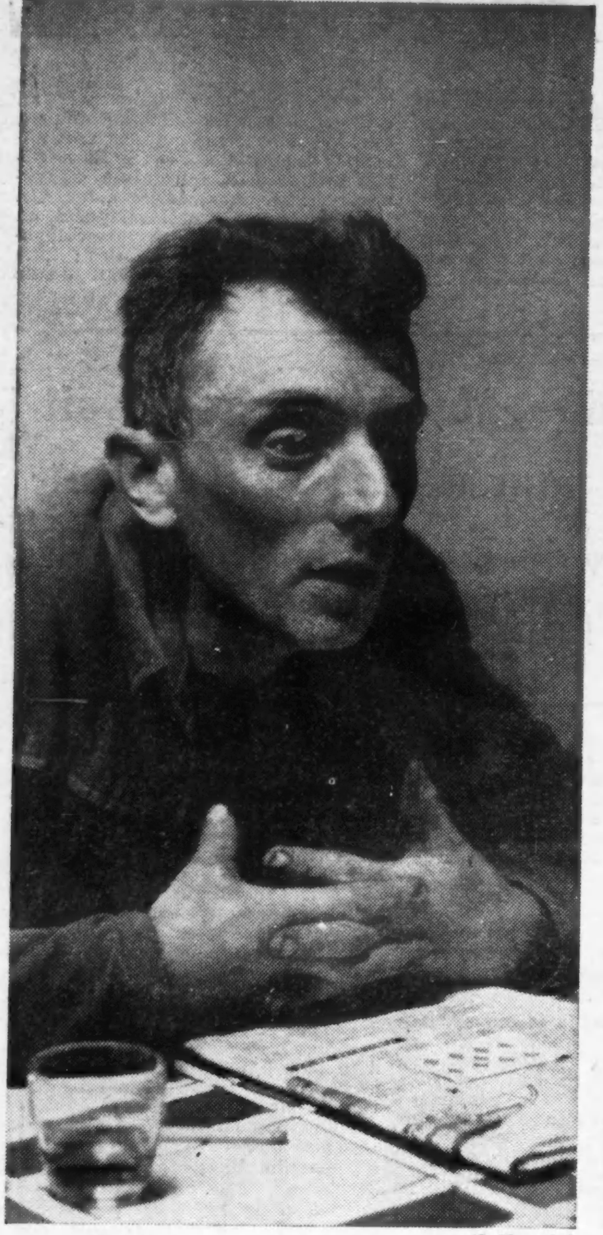
Mieux vendre pour les légumiers du Léon, c'était donc, avant tout, ceci : vendre plus à des prix au moins égaux aux prix de revient ; et pour y parvenir, faire baisser les prix sur les marchés de consommation, en éliminant les intermédiaires et les spéculateurs du circuit. En éliminant, pour commencer, les expéditeurs qui, tous les matins, sur la base de renseignements confidentiels concernant l'état du marché, dictaient leurs prix et, par pure magnanimité, enlevaient gratuitement les excédents invendus. Excédents qu'il n'était pas rare de retrouver ensuite sur les marchés urbains à des prix fort rémunérateurs... pour les intermédiaires.

Aussi, les légumiers du Léon, ne voyant pas venir le marché-gare qui leur était promis depuis des années, fondèrent la S.I.C.A. (Société d'Intérêt Collectif Agricole) de Saint-Pol-de-Léon, en mars dernier. Il s'agissait de rétablir la vérité du marché, d'amener tous les producteurs à apporter leurs marchandises dans les salles de vente publique de Saint-Pol, Morlaix et Plouescat où elles seraient vendues au cadran.

Plus de 3.000 cultivateurs, représentant 80 % de la production de la région, adhérèrent à la S.I.C.A. Mais les expéditeurs commencèrent par boycotter l'entreprise, suivis par de nombreux mandataires et commissionnaires sur les marchés de consommation. Ce boycott systématique de la part du négoce eut pour effet, fin mars dernier, que sur 155 charges de choux-fleurs, 115 restèrent invendues.

Un coup d'éclat

Le coup avait évidemment été prévu. Alexis Gourvennec, principal promoteur de la S.I.C.A., s'était au préalable assuré tous les concours : le ministre de l'Agriculture allait lui prêter main-forte ; le préfet allait décréter le passage obligatoire par le marché de toutes les transactions ; les cours des marchés organisés par la S.I.C.A. allaient être considérés comme cours officiels et le F.O.R.M.A. épongerait les excédents si les prix s'effondraient (notamment à la suite d'un boycott).



(J. Marquis.)

M. Jean-Louis Lallouet.
« *L'autonomie ? Et les artichauts, alors, qui les bouffera ?* »

(J. Marquis.)

M. Jean Lebras.
Sur 155 charges de choux-fleurs, 115 invendues.

Or aucune de ces promesses ne fut tenue (2). L'arrêté préfectoral lui-même ne fut pas appliqué. Pour André Gourvennec, violent, ambitieux, et qui, à vingt-quatre ans, avait fait une carrière foudroyante en présentant la S.I.C.A. comme la solution à tous les problèmes, il y avait un seul moyen d'empêcher l'effritement de ses troupes : faire un coup d'éclat, aller en prison ou devenir le martyr de sa cause. Et ce fut l'occupation de la sous-préfecture de Morlaix.

Tout, sans doute, n'est pas pur en Gourvennec. Il est contre l'Etat (quel qu'il soit), contre tout ce qui n'est pas paysan (ouvriers et capitalistes inclus) et sa vision économique est bornée. Aussi, MM. Le Pen et Poujade sont venus à la rescousse et on a entendu des cris de : « Bretagne bretonne ». Mais c'est aussi qu'il y a un problème breton.

D'abord, parce que les expéditions de Saint-Pol-de-Léon, en arrivant en Allemagne, sont grevées après 954 km, de 9 francs de frais de transport par kilo ; les mêmes produits, expédiés en Allemagne de Naples ou de Bari, ne supportent, pour plus de 1.000 kilomètres, que 4,50 francs de frais de transport par kilo.

Une masse déçue

En outre, la Bretagne ressemble fort, au point de vue économique, à une colonie : elle est réduite à exporter des produits bruts qui lui sont payés moins cher en raison de son éloignement, et à importer des produits transformés qu'elle paie plus cher pour la même raison. L'absence d'industries notables l'empêche non seulement de transformer ses produits ; elle empêche également son trop-plein de population agricole de trouver des emplois et tient celle-ci prisonnière d'exploitations exiguës. Deux tiers des Bretons sont agriculteurs contre 40 % des Français ; une population rurale deux fois plus dense que dans le reste de la France ; et, faute d'industries, pas de débouchés en Bretagne même pour les excédents de produits agricoles. Telles sont les sources profondes du ressentiment contre Paris et d'un particularisme à la fois fondé et absurde. Car, comme disait Jean-Louis Lallouet : « *Vous voulez l'autonomie bretonne ? Et qui est-ce qui va bouffer vos artichauts ?* »

Des Bretons qui ne sont pas paysans m'ont dit : « *Il y a un problème paysan, d'accord. Mais il y a d'abord un problème dorgériste* ».

A quoi des paysans bretons ont répliqué : « *Il y a peut-être un problème dorgériste. Mais c'est qu'il y a d'abord un problème paysan* ». Ils voyaient juste. S'il n'y avait pas en Bretagne, mais aussi dans le reste de la France paysanne, et même en Corrèze et dans l'Aveyron, départements nettement « à gauche », une masse paysanne déçue dans ses espoirs, maintenue dans l'ignorance, trahie par ceux qui lui ont promis, elle n'aurait pas suivi comme elle vient de le faire, et risque de faire plus encore demain, les partisans de la violence pure.

MICHEL BOSQUET.

(2) La bonne foi et la compétence de M. Rochereau ne sont pourtant pas en cause. La France, il faut le dire, n'a peut-être jamais eu de meilleur ministre de l'Agriculture. Mais ce ministre n'a guère de pouvoirs, toute décision de ses services dépendant, pour le mode et les délais de l'exécution, du ministère des Finances.

Seuls verres scientifiquement étudiés
PROTECTION TOTALE CONTRE :
L'EBLOUISSEMENT - LE BROUILLARD - LE SOLEIL
CHEZ TOUS LES OPTICIENS
DOCUMENTATION GRATUITE ET L'ADRESSE DE L'OPTICIEN LE PLUS PROCHE A :
POUILLOUX EX. - B. P. 340-08 PARIS (8°)

LES CONQUETES DE

PROFESSEUR à l'Université de Rio de Janeiro, M. Josué de Castro (auteur de « Géopolitique de la faim ») est venu en France à l'occasion de l'ouverture de la Semaine mondiale de la Faim, organisée par la Campagne mondiale contre la Faim, dont il préside le comité intergouvernemental, sous le patronage des Nations Unies.

L'EXPRESS. — Dans le monde occidental, le problème de la faim ne se pose plus, au moins de façon aiguë, depuis assez longtemps. Avez-vous l'impression que les Occidentaux ont conscience de la persistance de ce fléau dans les autres régions du monde ?

JOSUÉ DE CASTRO. — Lorsque j'ai publié mon premier livre, « La géographie de la faim », en 1948, beaucoup de gens ont dit que j'exagérais la gravité du problème, d'autan' plus que j'accusais le colonialisme de maintenir les deux tiers du monde dans un état de sous-développement. Quand j'ai été élu président de la F.A.O. (1), en 1952, on ne parlait jamais de « faim » dans les discussions de cet organisme, mais plus pudiquement, de « sous-nutrition ». J'ai réussi à crever le tabou, à faire entrer la notion de faim dans la mentalité officielle, et je considère comme une première victoire que les Nations Unies patronnent aujourd'hui une Campagne Mondiale contre la Faim.

L'action de la F.A.O., bien entendu, n'a été qu'un facteur secondaire dans la prise de conscience du problème. Le véritable changement est venu de ce que l'optique des peuples sous-développés eux-mêmes s'est modifiée. Pendant des millénaires, ils ont pensé qu'il était aussi naturel d'avoir faim que de naître, de se marier, de mourir. Mais avec la diffusion des connaissances, ils ont appris brusquement qu'il y avait des peuples qui mangeaient à leur faim. Ils ont découvert que la pénurie alimentaire n'était pas un phénomène naturel, mais le produit des injustices sociales et d'une mauvaise distribution économique, celle-ci étant due essentiellement, pour ce qui les concernait, à l'exploitation coloniale. Ces peuples ont donc commencé à se révolter et cette révolte a pris la forme d'un nationalisme farouche qui menace le statu quo mondial.

Si les nations occidentales ont pris conscience du phénomène de la faim, c'est parce qu'elles se sont aperçues que ses conséquences nuisaient à leurs intérêts. Le grand allié de Mao Tsé-toung a été la faim des paysans chinois, tandis que le grand allié de Tchang Kaï-chek, c'étaient les Etats-Unis. Et la faim a vaincu les Etats-Unis. La même chose peut se reproduire partout.

> **« En Chine, Mao Tsé-toung avait la faim pour alliée ; Tchang Kaï-chek avait les États-Unis. C'est la faim qui a gagné. »**

La malaria

— Quel sens donnez-vous à la notion de faim ?

— Il ne s'agit pas, évidemment, de l'appétit, du désir de manger. On constate même que les individus les plus sous-alimentés perdent tout appétit. Ils sont habitués à ne pas manger convenablement et n'en ont même plus le désir. Ce que j'appelle la faim, dans le sens sociologique du terme, c'est l'état de groupes humains qui n'ont pas la possibilité de se nourrir d'une manière adéquate.

Il y a différentes formes de faim. Il y a la faim aiguë, c'est-à-dire la famine, et les faims chroniques. Parmi celles-ci, il y a les faims spécifiques, c'est-à-dire le manque de certains aliments essentiels à l'équilibre nutritif : protéines, acides aminés, vitamines, sels minéraux, calcium, fer, etc. Dans les régions sous-développées, on trouve en général des formes composées de ces différentes faims : faim de protéines et de fer, qui donne l'anémie tropicale ; faim de calcium et de sodium, qui se traduit par un autre syndrome, etc. Il y a des formes discrètes qui n'engendrent aucune maladie de dénutrition caractérisée mais seulement un déséquilibre physiologique et une plus grande vulnérabilité aux autres maladies. Les grandes maladies anémiques comme le paludisme et la verminose, les différents types de parasitoses, la tuberculose, même, peuvent être considérées comme des maladies de la faim parce qu'elles se développent surtout chez les individus sous-alimentés. En Inde, par exemple, la malaria tue trois fois plus d'hindous que de mahométans, parce que ces derniers mangent de la viande, tandis que les Hindous, qui ont une alimentation essentiellement végétale, n'offrent aucune résistance à la maladie. Dans certains pays sous-développés, la mortalité infantile est de 300 pour 1.000, ce qui signifie qu'un tiers des enfants naît pour peupler le ciel, et non la terre.

La faim, dans le sens où je l'entends, c'est l'expression biologique du phénomène économique et social du sous-développement.

— Est-ce que les Occidentaux comprennent les causes réelles du phénomène de la faim ?

— Pas encore. Ils constatent que les peuples sous-développés se révoltent parce qu'ils ont faim, mais ils ne voient pas les vraies raisons de cette faim. Ils accusent la paresse des indigènes, leur ignorance, le fait qu'ils soient d'une race inférieure, la dureté du climat, etc.

Si bien que le monde est aujourd'hui divisé en deux groupes : d'un côté, les deux tiers de l'humanité qui ne mangent pas à leur faim ; de l'autre, un tiers de bien nourris qui ne dorment plus parce qu'ils ont peur de la révolte de ceux qui ne mangent pas. L'humanité vit donc sous deux signes négatifs : celui de la faim et celui de la peur. Cela ne peut pas continuer parce que c'est extrêmement dangereux.

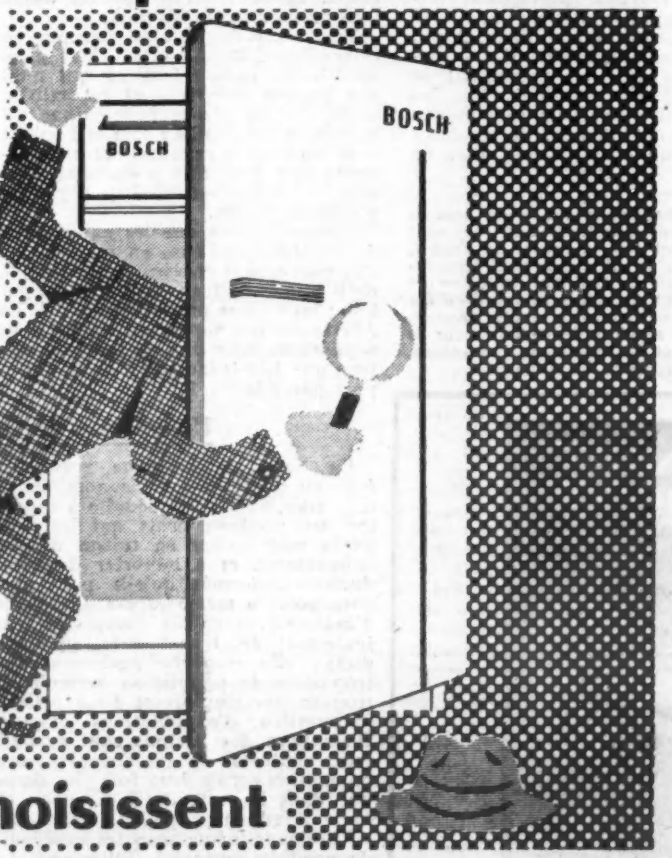
Un phénomène naturel

Il faut d'abord se débarrasser de l'idée malthusienne selon laquelle la faim serait due au fait que la production alimentaire ne peut pas croître aussi rapidement que la population. Rien ne justifie, scientifiquement, cette théorie. Si les idées de Malthus ont rencontré un écho au XIX[e] siècle, c'est qu'elles permettaient aux Anglais, qui étaient en train de coloniser l'Inde, de justifier la faim des Hindous en la faisant passer pour un phénomène naturel auquel il n'y avait pas de remède. N'oublions pas, d'ailleurs, que Malthus enseignait dans une école financée par la Compagnie des Indes Orientales. Si sa théorie sur l'augmentation arithmétique de la production alimentaire et géométrique de la population était exacte, le monde devrait être aujourd'hui cinq fois plus peuplé qu'il ne l'est.

Ce genre de prévision à long terme est absurde. Dans cent ans, il y aura peut-être des dizaines de milliards d'hommes sur la terre, mais il y en aura peut-être aussi moins qu'aujourd'hui. Cela dépendra des institutions économiques et sociales qui seront mises en place d'ici là. Pour le mo-

(1) « Food and Agricultural Organisation », organisme spécial de l'O.N.U. pour les problèmes agricoles.

ceux qui savent choisir



choisissent

BOSCH

la plus forte production européenne

Séjours surveillés pour

ENFANTS

DE 6 A 16 ANS

à MILANO MARITTIMA

sur l'Adriatique Italienne

3 semaines 460 NF

TOUS FRAIS COMPRIS

au départ de Paris : voyage et séjour

Programme : 3 timbres à 0,25 NF à l'Association de Tourisme - Lic. 391

VOIR et CONNAITRE

13, rue de Laborde (8[e])

LAB. 54-87

174, rue Saint-Jacques (5[e])

ODE. 72-21

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
EAU MINERALE NATURELLE

ELV 1411

LA FAIM

Un entretien avec JOSUE DE CASTRO

(Magnum.)

L'INDE.
Pour peupler le ciel.

(Archives.)

L'EUROPE.
Pour chasser la peur.

ment, la cause de la persistance de la faim dans le monde sous-développé, c'est le colonialisme. Partout où il a disparu, le problème de la faim a été résolu ou est en voie de l'être. Le colonialisme se caractérise en effet par l'exploitation sur une grande échelle d'un petit nombre de produits pour l'exportation. Ces matières premières sont toujours mal payées à leurs producteurs. D'autre part, lorsque l'économie d'un pays repose presque entièrement sur la vente d'un seul produit (la Bolivie dépend de son étain pour 70 %, la Colombie de son café pour 70 %, le Venezuela de son pétrole pour 85 %), la moindre fluctuation des prix peut entraîner une catastrophe. Les revenus peuvent varier d'une année à l'autre de plus de 200 %. Dans ces conditions, il est impossible de planifier raisonnablement le développement économique d'un pays.

La table et le lit

— Le contrôle des naissances ne peut-il pas aider à résoudre le problème de l'équilibre entre le développement de la population et celui de la production alimentaire ?

— Ce n'est pas une bonne solution. Quand j'étais en Chine, en 1957, les dirigeants chinois en parlaient beaucoup. Je leur ai expliqué qu'il était absurde, pour un pays marxiste, d'adopter des formules malthusiennes. Ils me répondaient : « *Ce n'est pas une question d'alimentation ; nous avons de quoi nourrir tous les enfants qui naissent. Mais nous n'avons pas assez d'écoles pour les instruire.* » Ils ont essayé de lancer une campagne de contrôle des naissances, mais l'échec a été complet. Aujourd'hui, ils y ont renoncé.

En Inde, la campagne continue parce qu'elle est imposée par l'Occident, mais le peuple est contre. Il y voit une nouvelle forme de l'injustice coloniale : « *Tout ce que trouvent les bien-nourris pour nous tirer de notre misère, c'est de nous demander de ne plus naître.* » C'est cette réaction qui explique, au moins en partie, l'échec des efforts de limitation des naissances.

Il y a autre chose. On a longtemps cru que les gens bien nourris se reproduisaient mieux que les autres, sous prétexte que le taux de reproduction des animaux diminuait lorsqu'ils étaient systématiquement sous-alimentés. Or, j'ai constaté que la carte du surpeuplement dans le monde correspondait presque exactement à celle de la faim. Il y avait donc quelque chose qui n'allait pas dans le raisonnement. En y regardant d'un peu plus près, je suis arrivé à la conclusion que c'est la faim qui engendre le surpeuplement, et non l'inverse. Comme le dit un dicton sud-américain : « *La table du pauvre est maigre, mais son lit est fécond.* »

Il y a d'abord un phénomène physiologique : la sous-alimentation peut provoquer un déséquilibre hormonal qui allonge la période pendant laquelle la femme peut être fécondée. Les éleveurs de bétail ont d'ailleurs découvert cela tout seuls : lorsqu'une vache n'est plus féconde, ils la sous-alimentent pendant un mois et elle le redevient. Il y a aussi un mécanisme psychologique de compensation: l'homme a besoin de satisfactions dans la vie et, s'il n'en obtient aucune sur le plan alimentaire, il en recherche dans un autre domaine, c'est-à-dire surtout dans l'activité sexuelle. Enfin, il y a l'aspect économique du problème, le désir d'avoir de nombreux enfants qui aideront à la production. Il y a tout un complexe de l'affamé, qui justifie la grande famille et les structures morales et sociales des peuples de l'Extrême-Orient. La surpopulation relative apparaît ainsi, dans beaucoup de cas, comme un sous-produit de la faim.

— Quelle est la carte géographique de la faim ?

— Elle correspond à celle du monde sous-développé. Elle couvre l'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine, et s'étend dans certaines parties de l'Europe, comme l'Espagne et l'Italie. La faim existe ailleurs, bien entendu, mais je n'englobe dans le monde affamé que les régions où plus de la moitié des habitants souffrent de la faim.

Les deux jambes

— Cette carte s'est-elle modifiée depuis dix ans ?

— Pas sensiblement. Pour les dernières éditions de mon livre, « Géopolitique de la faim », paru en 1952, je n'ai eu à faire que des retouches de détail. A l'échelle mondiale, la production a augmenté plus rapidement que la population, mais cette augmentation a eu lieu dans les pays développés et les pays pauvres n'en ont guère profité. Ce qui a changé, c'est que les gens ont pris conscience de la gravité du problème de la faim.

— Quelles solutions peut-on envisager pour le résoudre ?

— Il n'y a pas de remède spécifique contre la faim. La lutte contre la faim, c'est la lutte contre le sous-développement. Elle ne peut se faire

→

SOLEIL, CULTURE et LIBERTÉ
Circuits et séjours des Maisons internationales de la Jeunesse et des Etudiants
★ Les groupes de 5 en Italie, Espagne, Portugal.
A. R. depuis Paris et une semaine de séjour :
VENISE ...... 173 NF — MADRID ..... 183 NF
GRENADE .. 203 NF — LISBONNE-ESTORIL : 223 NF
★ Les voyages individuels en Grèce.
Rapides (2 jours) et confortables.
A. R. depuis Paris .... 310 NF
Ecrire aux M.I.J.E., 11, rue des Abbesses, PARIS (18e) - Permanence d'accueil jeudi de 14 à 18 h. 30
24, place Saint-André-des-Arts - PARIS (6e)

La Valise d'Aujourd'hui
Moulée comme une coque de bateau, porte - habit, légère, lavable, incombustible anti-acide, une seule dimension en trois épaisseurs Blanche ou noire. **75 NF**
chez MÉRIVAL MAROQUINIER BAGAGISTE
30, RUE LA BOETIE
Métro : MIROMESNIL

CET ETE...
VOILE ou PLONGEE ?
Ces deux sports exaltants vous attendent dans la magnifique baie de Saint-Florent en Corse.
Un club sympathique installé dans une citadelle du XVe où l'on apprend réellement à manœuvrer un bateau, à découvrir les joies de l'exploration sous-marine.
Renseignez-vous : CENTRE-SAINT-FLORENT, 28, rue du Four, Paris. BAB. 52-66 (14 à 20 heures).
Communiqué.

LE SOUVERAIN STYLE
RONSARD
COSTUMES D'ÉTÉ
Soie - Alpaga - Tergal...
TAILLEUR-CHEMISIER
146, Champs-Elysées - ETOILE

que par l'élimination des structures économiques colonialistes, par la réforme agraire et par le développement industriel. Mais les deux secteurs — agriculture et industrie — doivent être aménagés parallèlement. Le Brésil, par exemple, a été très rapidement industrialisé au cours des dernières années, mais on a oublié la réforme agraire sans laquelle l'agriculture brésilienne ne peut fournir ni les matières premières nécessaires à l'industrie ni les aliments dont la population a besoin. Il faut résoudre en même temps le problème du pain et celui de l'acier.

— C'est ce que Mao Tsé-toung appelle « marcher sur deux jambes ».

— Il faut en effet marcher et non boiter. C'est pour cela que les Chinois ont réussi. La Chine a tout contre elle : conditions naturelles peu favorables, surpopulation apparente, sol cultivé depuis quarante siècles. Malgré cela, elle a réussi à vaincre le problème de la faim.

Mais, au Brésil, les propriétaires fonciers s'opposent à la réforme agraire. On « prépare » cette réforme, évidemment, mais cent soixante projets ont déjà été déposés devant le Parlement (dont trois par moi-même), et aucun n'a encore été adopté. Or, si l'agriculture n'est pas aménagée rapidement, tout l'effort de développement économique sera perdu. L'industrie s'arrêtera parce qu'elle n'aura pas de débouchés intérieurs et parce qu'elle ne pourra soutenir la concurrence internationale. Actuellement, au Brésil, le dilemme est le suivant : ou bien on paye aux ouvriers un salaire de misère et ils crèvent de faim, ou bien on leur accorde un salaire convenable et c'est l'industrie qui meurt.

Une vision globale

— Quelle forme devrait prendre l'aide du monde développé au monde sous-développé pour que celui-ci recouvre son équilibre économique sans retomber sous une autre forme de domination coloniale ?

— C'est en effet tout le problème. Les Occidentaux déclarent aujourd'hui : « *Nous avons compris que le colonialisme est mort et nous reconnaissons le droit de tous les peuples à l'indépendance. La preuve, c'est que quarante-deux nations nouvelles sont nées au cours des dix dernières années.* » En fait, ils ne font souvent que changer leur style de colonialisme. Certains pays qui se proclament anticolonialistes sont en réalité les plus grands colonialistes du monde. Les Etats-Unis, par exemple, consomment 70 % de toutes les matières premières du monde occidental. Cela veut dire que ce sont eux qui fixent les prix. Et ils les fixent à un niveau si défavorable pour les pays sous-développés que cela revient à les maintenir sous un joug économique de type colonial.

De toute manière, la solution du problème de la faim n'est pas dans une aide extérieure. André Philip l'a bien dit : « *Il ne faut pas aider les pays sous-développés ; il faut les respecter.* » Cela veut dire qu'il ne faut pas soutenir les gouvernements qui sont contre le peuple, et qu'il faut établir avec les pays sous-développés des rapports économiques de solidarité et non de dépendance.

Cette reconversion peut paraître difficile, mais je crois qu'elle se fera, dans la mesure où le monde sous-développé est devenu l'enjeu d'une lutte d'influence décisive entre le bloc soviétique et le bloc occidental. D'une certaine façon, on peut dire que ce ne sont plus les grandes puissances qui gouvernent le monde : c'est la masse des pays sous-développés qui commencent à unir leurs forces pour sortir de la misère. Les pays riches seront bien obligés de tenir compte de cette poussée et de modifier leur politique en conséquence parce que, s'ils ne le font pas, leur propre économie s'effondrera, faute de débouchés.

Il faut prendre aujourd'hui une vision globale du monde. Or, on constate que c'est un monde globalement sous-développé. Ce qui caractérise le sous-développement, c'est en effet le déséquilibre. Le Brésil a la capitale la plus moderne du monde, deux villes parmi les plus luxueuses du monde — Rio de Janeiro et Sao Paulo — d'excellentes routes dans le Sud et d'immenses richesses. Pourtant, c'est un pays sous-développé. Pourquoi ? Parce qu'on crève de faim dans le Nord et que l'économie est en plein déséquilibre. C'est la même chose à l'échelle de la planète : un monde où on trouve à la fois les Etats-Unis et l'Inde, la France et le Congo, est un monde sous-développé. Et il est indispensable pour tous les pays, même pour les plus riches, que l'équilibre y soit rétabli.

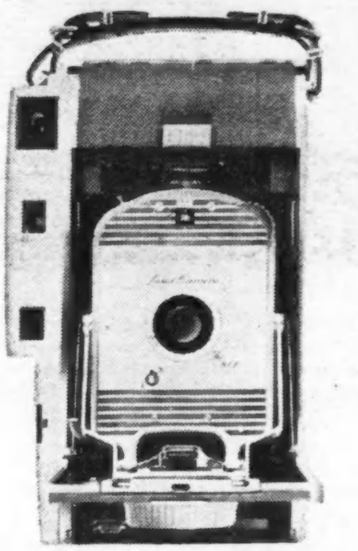
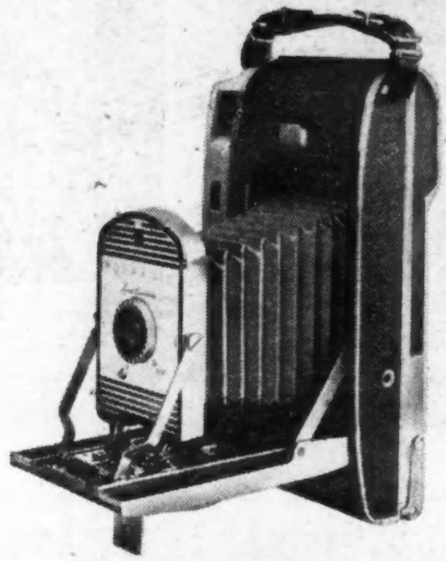
Comme les Anglais

— Est-ce qu'un pays comme les Etats-Unis peut modifier sa politique à l'égard des pays sous-développés, notamment en relevant le prix des matières premières, sans que la structure même de son économie en soit bouleversée ?

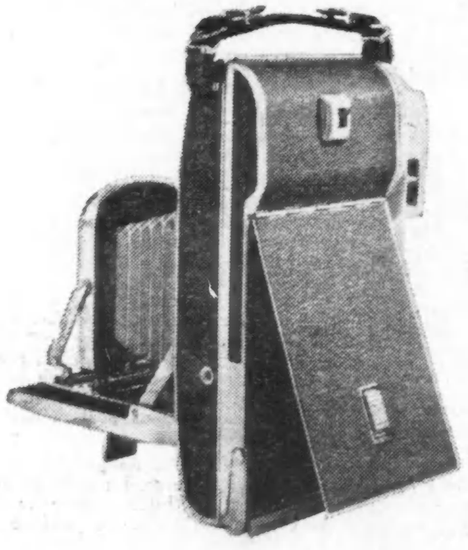
— Il y aura sûrement de grands changements dans la vie économique américaine. Les Américains seront obligés, pour commencer, de réduire leur niveau de vie, comme l'ont fait les Anglais après l'éclatement de leur Empire. Cela ne leur plaira pas, mais ils n'auront pas le choix. La solution consistera d'ailleurs, pour eux, à utiliser, pour le développement des pays pauvres et pour la lutte contre la faim, les immenses ressources en main-d'œuvre et en capitaux qu'ils gaspillent aujourd'hui dans la production d'armements.

De toute manière, ils devront changer de politique. Quand j'étais président de la F.A.O., je suis allé trouver le président Truman pour lui demander de mettre à notre disposition une partie des surplus agricoles des Etats-Unis, pour l'aide aux peuples affamés. « *Si je n'étais pas Président des Etats-Unis,* m'a-t-il dit, *je serais tout à fait d'accord. Mais en tant que Président, je ne peux pas accepter.* » Je lui ai demandé pourquoi. Il m'a répondu : « *Parce que les surplus américains doivent être utilisés dans des buts politiques, et non par l'intermédiaire des Nations Unies.* »

Aujourd'hui, cette attitude n'est plus possible, parce que les peuples affamés n'acceptent plus une aide assortie de conditions politiques. Ils préfèrent garder leur faim et leur indépendance. Les Américains ne pourront sauver leur influence — et leur économie — que s'ils acceptent de contribuer d'une manière désintéressée au développement des pays pauvres, c'est-à-dire s'ils appuient partout les changements institutionnels et les réformes structurelles sans lesquels leur aide financière ou technique ne serait d'aucune utilité.

Prenez une photo avec cet appareil magique



10 secondes après la voici parfaitement tirée.

Cette étonnante opération photographique, un seul appareil peut la réaliser : le POLAROID LAND CAMERA.

Et les photos que vous obtenez sont aussi sensationnelles que le fait de les avoir en 10 secondes ! Constatez-en vous-même les contrastes, les nuances, la netteté.

La façon d'opérer ?

Enfantin. Prenez votre photo. Tirez sur une languette. Attendez 10 secondes. Ni bac de développement, ni liquide à verser dans l'appareil. Inutile d'être un technicien : le POLAROID se charge de tout.

Vous trouverez maintenant le POLAROID chez la plupart des commerçants spécialisés. Ils se feront un plaisir d'effectuer devant vous cette démonstration photographique étonnante et amusante : une photo sèche et prête en 10 secondes ! Avec le POLAROID naturellement.

POLAROID LAND CAMERA

PHOTO-CINÉ-STOCK

51, RUE DE MIROMESNIL - PARIS 8e - FRANCE - ANJ. 33-00

" POLAROID " marque déposée.

D.D.B.-SEPIC - POI 186 F

JOIES de la VOILE

DU SKI NAUTIQUE et de L'EXPLORATION SOUS-MARINE

Des moniteurs qualifiés forment de nouveaux adeptes, perfectionnent les enthousiastes.

Logement en villas

Centre de SAN ANTONIO
Formentora (Ile d'Ibiza)
19 JOURS Paris-Paris depuis ..... 295 NF

Centre de SIPAN
(Riviera yougoslave)
18 JOURS Paris-Paris depuis .... 395 NF

Centre de MARATEA
Italie du Sud
16 JOURS Paris-Paris .... 440 NF

Avantages spéciaux juin-septembre

Renseignements

CLUB des ARGONAUTES
Lic. Alca 255
122, rue de Provence - LAB. 61-96

AMÉRIQUE LATINE MENACÉE

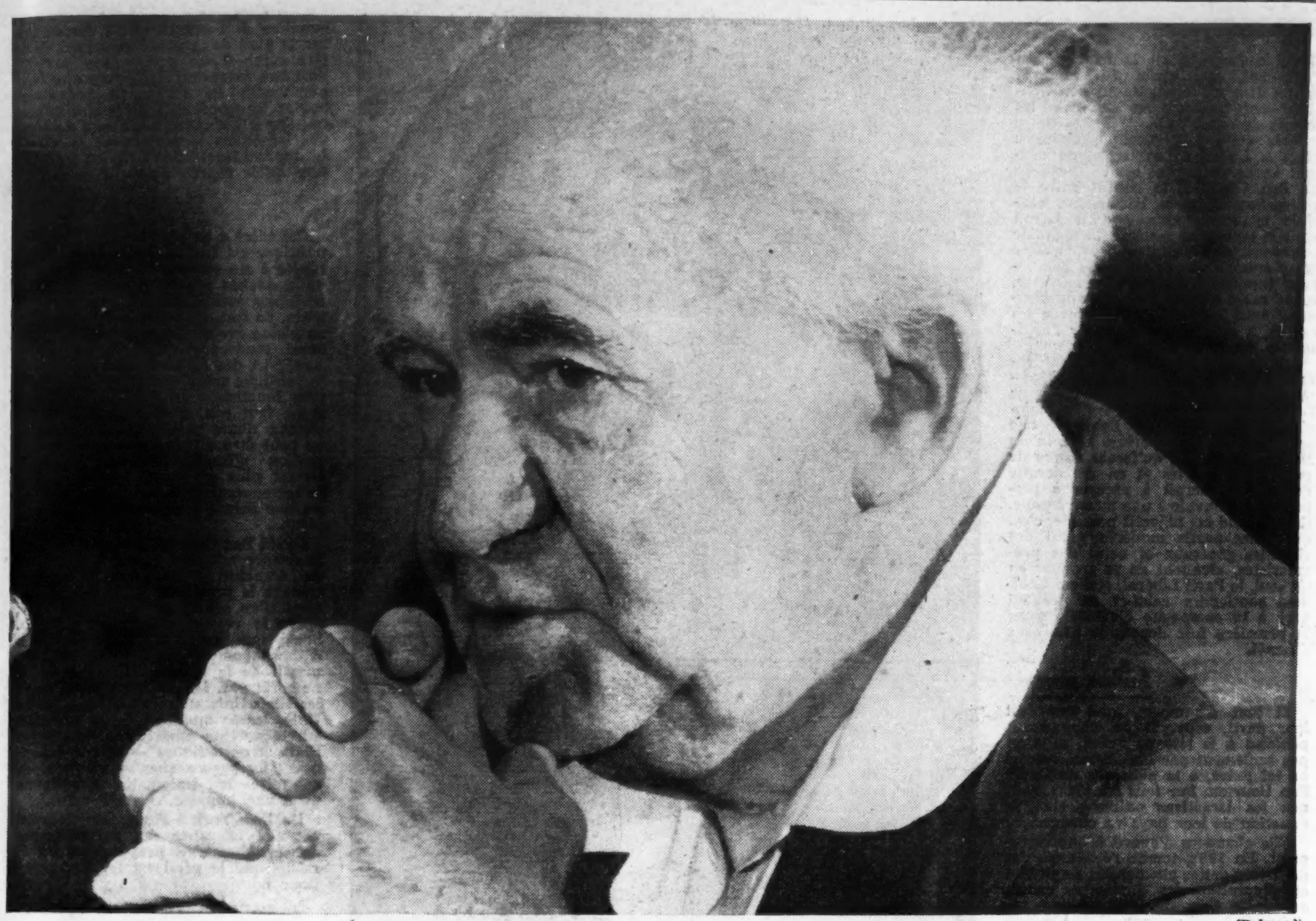
137 millions d'habitants, le quart des investissements américains à l'étranger, l'Amérique Latine, poumon économique des Etats-Unis, est en effervescence. A Lima, Nixon avait reçu des tomates, à Cuba, Kennedy n'a pas pu barrer la route à Fidel Castro.

Adlai Stevenson vient de partir pour ausculter 10 républiques menacées par des courants neutralistes et castristes. L'Amérique part découvrir l'Amérique. Qu'y trouvera-t-elle ? Vous le saurez en lisant CONTINENT.

CONTINENT, Hebdomadaire Européen d'Information, est en vente chaque mercredi chez tous les marchands de journaux, au prix de 1,20 NF.

Réclamez-le dès aujourd'hui.

Communiqué.



M. David Ben Gourion.
Sur le pied de guerre.
(Dalmas.)

ISRAËL

L'année décisive

● ***A la veille des élections générales, deux conceptions politiques s'affrontent en Israël ; deux hommes les incarnent : David Ben Gourion, 75 ans, et Nahum Goldman, 66 ans.***

« Ce calme est trompeur. » David Ben Gourion, Premier ministre d'Israël, vient de faire ce diagnostic pessimiste sur la situation dans le Proche-Orient à son retour d'un long périple en Amérique et en Europe.

Plusieurs symptômes, ces dernières semaines, semblent lui donner raison. De Moscou, le jugement lapidaire et méprisant de M. Krouchtchev (1) sur le régime du colonel Nasser a ébranlé jusqu'aux bases mêmes des relations égypto-soviétiques. A Beyrouth, l'hebdomadaire communiste « Al Akhbar », évoquant la situation difficile de la Syrie, constate que Nasser « *a cru pouvoir annihiler toute résistance populaire en renforçant son régime de surveillance, d'arrestations, de menaces et de complots* » et avertit : « *Les mesures d'Abdel Nasser ne sont pas de nature à impressionner le peuple syrien... malgré les persécutions des services spéciaux du Caire.* » En Irak, le « Zaïm » Abdel Karim Kassem, coupé des communistes, des progressistes, des nassériens et des nationalistes « baassistes », menace de chercher un regain de prestige et de popularité dans un durcissement de ses rapports avec l'Ouest. La rupture, il y a six semaines, des négociations avec l'Iraq Petroleum en est un premier avertissement.

David Ben Gourion a-t-il donc raison ? La vérité est qu'aux motifs extérieurs de son voyage outre-Atlantique s'ajoutaient des raisons de politique intérieure qui lui font craindre pour l'avenir de son gouvernement.

(1) A une délégation parlementaire de la R.A.U. : « Si, en Egypte, on s'imagine arrêter le communisme en mettant en prison ses partisans, on se trompe : le communisme est une idéologie dont rien n'arrêtera l'expansion. »

Le vieux lutteur sioniste a rarement quitté la terre palestinienne. Il appartient à cette catégorie de sionistes qui ont livré bataille sur place ou à proximité immédiate du « foyer palestinien ». Né sous le régime turc (en 1886), ayant fait ses études à Istanbul, il s'établit en terre juive dès 1906 avant d'en être exilé en 1915 et d'y revenir enfin avec les troupes du général Allenby, lors de la première guerre mondiale.

L'affaire Lavon

Son visage de vieillard oriental, sa conception de la vie politique et du pouvoir, tout son style de vie, témoignent de cet enracinement lointain dans la terre qui fut l'enjeu de la grande entreprise sioniste du XX[e] siècle. Car il est une autre catégorie de leaders sionistes : ceux qui ont suscité dans toutes les régions du monde où la naissance les avait placés le courant qui, à travers l'Europe, le Proche-Orient, l'Afrique du Nord, allait alimenter en hommes, c'est-à-dire en force, le minuscule « foyer juif ». Sans eux, celui-ci n'aurait jamais été que le rêve d'une poignée d'hommes perdus dans la masse arabe et musulmane.

C'est à ce deuxième type d'hommes qu'appartient M. Nahum Goldman, président du Congrès Juif Mondial. Cet Américain d'origine polonaise a fait ses études à Heidelberg, Berlin et Marbourg et n'a quitté l'Allemagne qu'en 1934 avant de diriger, pendant la seconde guerre mondiale, l'Intelligence Service juif. Depuis, il a été l'homme des grands circuits internationaux en faveur de l'Etat d'Israël, le négociateur, par exemple, des réparations allemandes et autrichiennes dues à Israël.

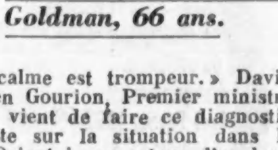
Un « fait nouveau » capital va peut-être changer toute la vie politique israélienne : ces deux hommes, ces deux représentants de deux « lignées » sionistes vont s'affronter d'ici au mois d'août au cours de la bataille électorale la plus importante de l'Histoire du jeune Etat juif.

Ce n'est pas sans hésitation que M. Nahum Goldman a décidé de s'engager dans la politique intérieure israélienne. Son rôle international le désignait plutôt pour représenter auprès de toutes les communautés juives du monde, auprès de tous les gouvernements, la doctrine sioniste et les intérêts communs à tous les Juifs, sans distinction de parti. Sa décision a une raison profonde : en Israël, la démocratie est malade. Cette maladie — très probablement une maladie de croissance — peut se résumer en une phrase : un parti domine l'appareil d'Etat, les syndicats, l'administration et l'économie et n'a en face de lui, sur sa droite ou sur sa gauche, qu'une poussière de partis incapables d'opposer leurs forces à la sienne.

Le Mapaï a été le parti de toutes les personnalités politiques qui ont compté dans les treize années de vie d'Israël : Ben Gourion et Moshe Sharett, Pinhas Lavon et Shimon Peres, Golda Meir et Levy Eschkol. Les milieux traditionalistes bourgeois ou libéraux se divisaient en partis religieux, sionistes généraux ou progressistes ; à gauche, outre les communistes, une scission a séparé l'Ahdout Avoda et le Mapam. De toute façon, quelle que soit la coalition gouvernementale, le

→

UNE MACHINE A COPIER EXTRA-PLATE :



Sans négatif, sans révélateur, elle est entièrement électrique. Vous pouvez donc la déplacer d'une pièce à l'autre sans risque de renverser les bains... car elle est *vraiment* portable. Et si vous manquez de place, vous pouvez même la poser verticalement sur son support mural.
Démonstration chez vous, sous quelques jours, si vous le désirez.

l'"ADJOINTE PORTABLE"
MACHINES Thermo-Fax
MINNESOTA DE FRANCE
135, bd Sérurier, PARIS-19e - BOL 71-19 - BOT 42-80
TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE
Centres régionaux à :
LILLE (Nord), 63, boulevard de la Liberté
LYON (Rhône), 5, place des Cordeliers (2e).
Publicité Y. Alexandre - Paris

7e
12 RUE DE SÈVRES PARIS
Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Costumes frais et légers
MOHAIR - LAINE ET SOIE - AIR-WAY

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —
Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".
Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !
Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,25 NF. V.30 P. 1493.

Mapaï a toujours eu la majorité au Parlement, ses chefs (il vaudrait mieux dire son chef, David Ben Gourion) ont toujours eu en main les leviers de commande.

Mais cette fois, quelque chose a changé. L'affaire Lavon (2), en mettant en cause le prestige et l'autorité de Ben Gourion, le conflit entre le gouvernement et la Histadrout, centrale syndicale unique dont Lavon était le secrétaire général, le scandale provoqué par l'affaire Beer, affaire d'espionnage qui éclata dans l'entourage immédiat du Premier ministre, toute cette série de crises apparemment sans rapport les unes avec les autres, a concouru à ébranler l'hégémonie du Mapaï.

Les pronostics électoraux sont encore incertains, mais on peut désormais s'attendre à voir le parti de David Ben Gourion perdre la majorité. C'est du moins l'objectif que se fixent tous ceux, même au sein du Mapaï, qui jugent qu'Israël risque de perdre en libertés et en démocratie ce qu'il gagnerait à assurer à perpétuité le pouvoir à une même équipe. Ce qui rend cet objectif possible, c'est que deux partis modérés, celui des sionistes généraux et celui des progressistes, viennent de se grouper en un seul, le Parti Libéral. Nahum Goldman soutiendra celui-ci en prenant part à la campagne électorale pour la première fois depuis la naissance d'Israël.

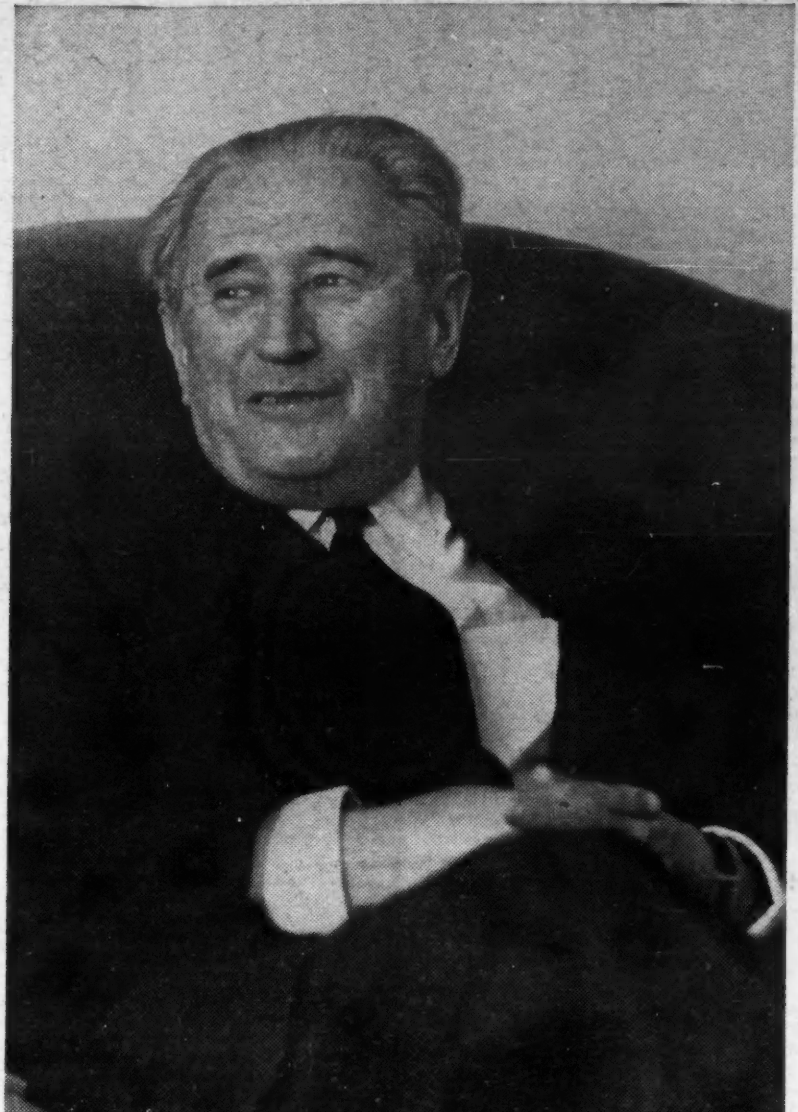
Aucun progrès

Si tant d'hommes, quel que soit leur parti, espèrent un changement profond à la tête de l'Etat, ce n'est pas seulement par opposition, sur tel ou tel point, à la politique de David Ben Gourion. Sur tous les plans, sans que les Israéliens puissent rien, la situation de leur pays va changer.

Elle changera d'abord économiquement. En 1962, tombe l'échéance des dernières dettes allemandes acquittées en réparation des dommages causés aux Juifs. Cela signifiait, chaque année pour Israël, un apport de 130 millions de dollars. Après 1962, compte tenu des pensions individuelles que l'Allemagne continuera à verser, c'est 100 millions de dollars par an, estiment les experts, qu'Israël n'aura plus. Or le déficit de la balance commerciale est chaque année de 300 millions de dollars. Jusqu'à présent, la part du déficit que ne couvraient pas les réparations allemandes se résorbait grâce au tourisme, à l'apport de capitaux étrangers, et surtout grâce aux contributions versées par toutes les communautés juives du monde.

Bientôt sonnera donc « l'heure de la vérité » pour l'économie israélienne. Celle-ci ne survivra que par un effort massif d'exportation, qui lui-même n'est possible que par un accroissement très important et très rapide des investissements. Par là, se pose, en termes nouveaux, le problème du budget, soit que l'Etat finance lui-même des investissements, soit qu'il encourage par des avantages fiscaux des investissements privés d'origine étrangère, soit qu'il réduise, en faveur de dépenses productives, ses charges improductives, c'est-à-dire en particulier ses charges militaires.

C'est là que se retrouve le problème politique fondamental d'Israël, celui de ses rapports avec l'extérieur et d'abord avec ses voisins. Depuis la naissance du pays, aucun progrès d'aucune sorte n'a été fait dans les relations entre la Palestine juive et tous les Etats arabes de ce Proche-Orient dont elle fait partie, comme eux. Beaucoup d'Israéliens le constatent, apparemment sans regret, et comme une chose inévitable. M. Ben Gourion lui-même va parfois jusqu'à dire qu'une ou deux générations passeront avant qu'une paix véritable soit possible entre Israël et ses voisins.



M. Nahum Goldman.
Pas de « fatalité ».
(J.-R. Roustan.)

L'exemple de Suez

D'autres Israéliens se refusent à croire en cette « fatalité ». Le raisonnement que tiennent des hommes comme Nahum Goldman ou, au sein du Mapaï, l'ancien président du Conseil Moshe Sharett, est simple : il faut cesser de considérer Israël comme un pays complètement à part de la zone géographique où il se trouve. Israël est un Etat du Proche-Orient ; c'est donc dans une solution politique globale des problèmes du Proche-Orient que se trouve la réponse aux questions que pose l'avenir de la Palestine juive.

Ceux qui soutiennent cette thèse le font d'ailleurs sans illusions. Ils savent qu'il n'est pas possible de s'entendre immédiatement et directement avec les pays arabes : ceux-ci se refuseraient actuellement à tout accord. Ce qu'ils espèrent, c'est une entente « au sommet » sur une stabilisation générale du Proche-Orient. Seul, disent-ils, un accord entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique, auquel souscriraient la France et la Grande-Bretagne, peut imposer définitivement le statu quo dans cette région, l'une des plus explosives du monde. La preuve en a été faite en 1956 : les Etats-Unis et l'Union Soviétique s'opposaient tous deux à l'opération de Suez, cela suffit pour que l'opération fût stoppée. Si, aujourd'hui, les « Grands » déclaraient s'opposer par avance à toute « agression », d'où qu'elle vienne, aucun agresseur ne se lancerait dans l'aventure. Il n'est même pas besoin que l'on parle officiellement du maintien des frontières actuelles : cela serait sous-entendu par une simple référence aux « agressions ».

La perspective d'hommes tels que Nahum Goldman ou Moshe Sharett est celle de la détente internationale, sans laquelle il ne peut y avoir d'accord « au sommet » sur le Proche-Orient. A l'opposé, la politique incarnée par David Ben Gourion et par son entourage consiste à maintenir toujours, et en tout état de cause, un certain rapport de forces entre Israël et les Etats arabes. Ceux-ci, convaincus de leur infériorité, n'oseraient ainsi se lancer dans aucune attaque contre l'Etat juif. De cette idée, les partisans de Ben Gourion déduisent toute une conception politique : si la guerre est une menace permanente, le peuple israélien doit constamment demeurer sur le pied de guerre, son moral doit être celui d'une armée, son armée doit être intouchable, aucune opinion personnelle ne saurait prévaloir contre les impératifs de la discipline nationale. Cet idéal, beaucoup de jeunes Israéliens le partagent : le vieillard qu'est David Ben Gourion est leur plus fidèle représentant.

Une confédération

Cet idéal a sa grandeur, mais cette politique est fragile. Nahum Goldman répète à ses amis qu'aujourd'hui cent mille Arabes sont étudiants dans de multiples universités du monde. Demain, ils formeront les cadres d'Etats en pleine évolution et qui veulent être aussi modernes qu'Israël. Alors le « rapport des forces », seul espoir de la politique actuelle d'Israël, ne jouera plus longtemps en faveur des Juifs. Il ne faut pas, d'ici là, manquer la chance d'une paix durable. Celle-ci ne peut être ailleurs que dans l'intégration d'Israël dans un Proche-Orient plus ou moins confédéré où se retrouveraient tous les Etats, quelles que soient les races qui les peuplent.

David Ben Gourion a peut-être senti le danger nouveau quand il a décidé de franchir l'Atlantique et d'aller trouver le président Kennedy, par le biais d'un séjour privé à New York après le voyage officiel au Canada. Sous son gouvernement, Israël a d'abord compté sur l'appui militaire massif de la France. Mais cet appui ne suffit pas. Le rapprochement entre les Etats-Unis et la République Arabe Unie, les sympathies de la nouvelle administration américaine envers les Etats afro-asiatiques — et par conséquent les pays arabes — risquent de conduire la diplomatie israélienne dans une impasse.

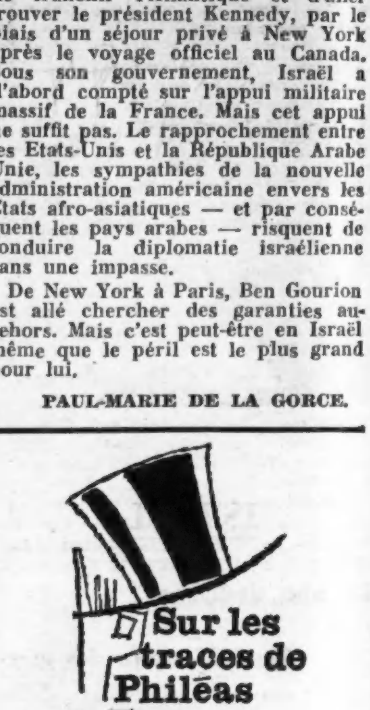
De New York à Paris, Ben Gourion est allé chercher des garanties audehors. Mais c'est peut-être en Israël même que le péril est le plus grand pour lui.

PAUL-MARIE DE LA GORCE.

(2) Voir « L'Express » du 9 mars 1961, n° 508.

pour l'été...
holmès coupe
dans les tissus les plus légers...
Shantung
Mohair
Alpaga
Dacron
Airway
Tergal
HOLMES 22, AV. VICTOR-HUGO PARIS - PAS. 87-03

• LE COMMUNISME ET LE COSMOS
• LES COMMUNISTES ET LA NATION (Léon Bohr)
• L'IMPÉRIALISME FRANÇAIS DEVANT SON AVENIR (Henri Claude et Jacques Denis)
• LA DÉFAITE AMÉRICAINE A CUBA (Zagladine)
dans le numéro 6 - JUIN 1961 de la
NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
Revue de Théorie et d'Information des partis communistes et ouvriers
Le numéro : 2,50 NF (timbres-poste ou mandat) à Société d'Edition et d'Information, 9, boulevard des Italiens, PARIS (2e)
C.C.P. Paris 8.449-47



NOUVEL AN EN MER ET AU SOLEIL croisière de 15 jours aux Canaries sur le "Maasdam", Départ le 28 Déc.
Brochures sur demande
Holland-America Line (FRANCE) S.A.
1 place de l'Opéra OPE. 08-41
ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES

LA MORT DU DIABLE

L'homme enchaîné qui a été tué froidement d'un coup de baïonnette, dans la brousse katangaise, par ses ennemis pour lesquels il était le Diable, et dont le cadavre fut conservé pendant plusieurs jours dans les chambres froides d'une compagnie minière, cet homme-là, Patrice Lumumba, est encore aujourd'hui un inconnu. Un journaliste, Pierre de Vos, s'est donné pour tâche de retracer le destin bouleversant de ce petit paysan congolais devenu agitateur, chef de gouvernement et martyr. La semaine dernière, il a raconté la mort et l'adolescence de Lumumba jusqu'au moment où, jeune employé des postes belges, il se croit enfin admis par la civilisation des Blancs. Mais une femme belge, heurtée dans la rue, l'insulte : « Sale macaque ! »

LUMUMBA est déprimé. Il a perdu ce qui était, à l'époque, sa plus grande illusion. Comment retrouver la paix intérieure ? En travaillant avec acharnement à l'école des P.T.T. où ses progrès sont considérés comme remarquables.

Un peu plus d'un an après son arrivée à Léopoldville, Lumumba est appelé à la direction des Postes à Kalina, le quartier administratif de la capitale.

— *Assieds-toi*, lui dit le directeur.

C'est un honneur qu'on lui fait, car les indigènes restent toujours debout en présence du Blanc quand celui-ci ne les reçoit pas sur la « barza », la terrasse.

— *Patrice*, dit le directeur, *tu es un bon élève. Tes professeurs l'affirment. Tu as obtenu quatre-vingt-dix-sept pour cent des points aux derniers examens. Aussi avons-nous décidé de te confier une fonction de prestige. Il nous faut un comptable à l'Office des chèques postaux à Stanleyville. Cela te va ?*

● Après une conversation « d'homme à homme » avec le roi des Belges, Lumumba devient pour ses compatriotes un demi-dieu. C'est enfin la gloire et la réussite. Non. Quelques semaines plus tard, il est jeté en prison. Il a volé.

Lumumba est séduit. La carrière de fonctionnaire s'ouvre enfin devant lui. Dès le lendemain, il s'embarque à bord du *Général Olsen* à destination de son nouveau poste. Sa qualité d'immatriculé devrait lui valoir une cabine à bord du bateau, mais, pure coïncidence, toutes les cabines sont occupées. Il voyage donc sur le pont avec les autres nègres.

A Stanleyville, il retrouve Pauline et ses deux petits garçons. On lui donne, au quartier de Mangolo, une belle maison qui baigne dans les bougainvillées. A la poste il est considéré. Mais il ne restera pas longtemps dans cette ville. Il y a un remplacement à faire à Yangambi, dans la même province, où se trouve le siège principal de l'I.N.E.A.C. — l'Institut national pour l'étude de l'agriculture au Congo. A Yangambi plus qu'à Stanleyville encore, Patrice Lumumba est un petit roi. Il y débarque avec l'auréole de celui qui est allé à la Mecque de tous les Noirs : la capitale. Les évolués de l'endroit, et ils sont assez nombreux à l'I.N.E.A.C., lui demandent de décrire ce qu'il a vu à Léo, comment on y vit, comment les Blancs s'y comportent. Le petit commis des postes, pour la première fois, prend la parole en public et, à sa stupéfaction, constate qu'il captive ses auditeurs. Il marmonne d'abord, puis se dérouille, s'emballe, atteint vraiment à l'éloquence. Ses exposés sont chaleureusement applaudis, il découvre une corde nouvelle à son arc et se promet bien de l'exploiter.

Les « bons Blancs » de Yangambi

Il voit rarement les Belges de l'I.N.E.A.C. : ils vivent entre eux, repliés sur eux-mêmes, sont pour la plupart corrects et aimables. Ce sont des chercheurs, des agronomes, des chimistes.

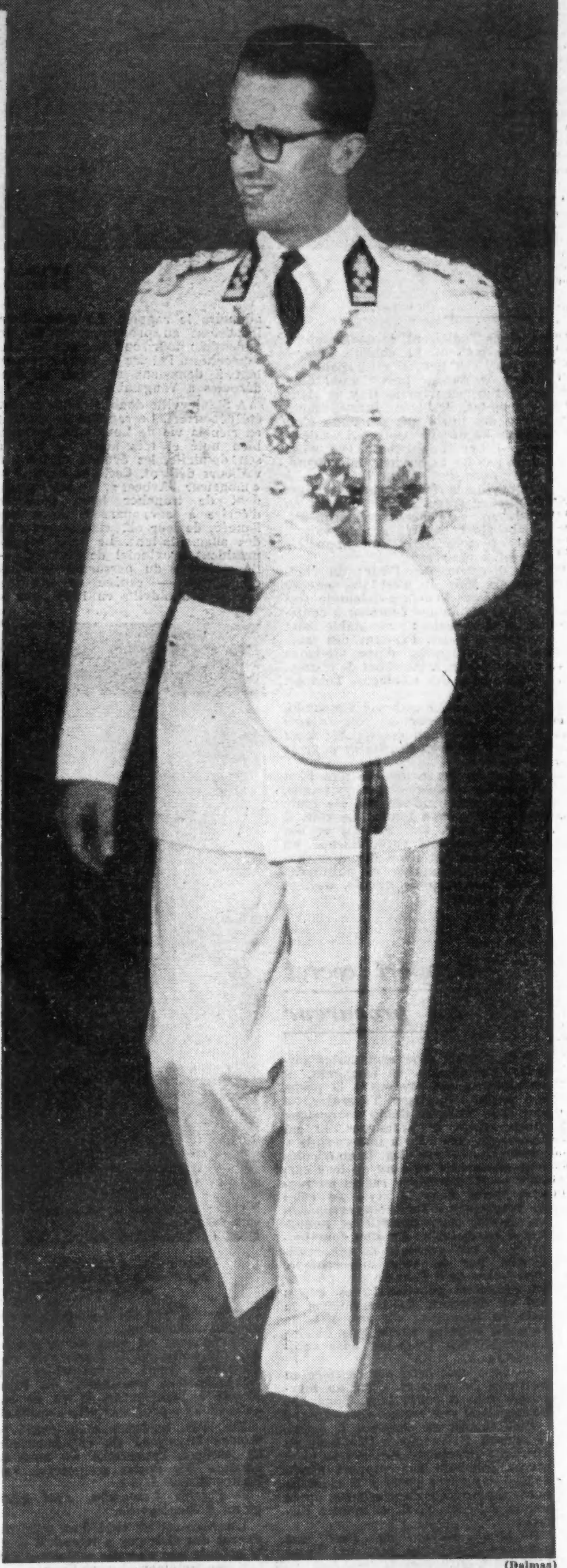
— *Des gens bien élevés et intelligents*, dira-t-il plus tard en racontant sa vie. *Ce n'étaient pas des « petits Blancs ». Car à l'époque, je faisais déjà la distinction entre les Belges d'une certaine classe sociale et d'une certaine éducation — qui se comportaient dignement et nous respectaient — et ceux venus au Congo alors qu'ils n'étaient rien en Belgique. Ceux-ci se conduisaient odieusement. Pour eux, tous les Noirs étaient des macaques, et les évolués — plus intelligents qu'eux — en premier lieu. Leurs femmes étaient plus dangereuses encore. Paresseuses, servies par des boys alors qu'en Belgique elles allaient faire les ménages des autres, elles se prenaient pour des duchesses en Afrique. Nous insulter était pour elles un passe-temps, et en tout cas un défoulement.*

Sans doute Lumumba, qui nuance très peu, exagère-t-il. Mais il est évident que ce sont les « petits Blancs » qui ont détruit toute l'œuvre de rapprochement humain accomplie par beaucoup de Belges de bonne volonté.

A Yangambi, « ce sont de bons Blancs ». Et aux yeux des Congolais, le commis des postes est un caïd. Il n'empêche que Patrice vit difficilement. Il a des besoins que les autres « clercs » n'ont pas encore : il veut acheter des livres, être élégant, avoir la radio, recevoir des amis pour discuter avec eux des problèmes du pays. Son salaire ne lui suffit plus et l'argent qu'il manie par pelletées à la poste lui brûle les doigts. Il a une liaison avec Emma, une jolie Noire aux yeux d'amande qu'il a fait venir de Bumba. Emma aime les beaux pagnes et affole Patrice.

Il a acheté des lunettes qui lui donnent l'air distingué. Les Blancs se moquent de lui, prétendent que ce sont des « lunettes d'apparat » faites de verre à vitre. C'est faux. Lumumba est myope et ses lectures effrénées, le soir, à la lueur d'une lampe à pétrole, ont abîmé ses yeux. En revanche, il est vrai que ses lunettes ajoutent à son prestige. A la poste,

→



(Dalmas)

LE ROI BAUDOUIN.
Séduit par le commis des postes

LE REGARD DE LUMUMBA.
Le prestige des lunettes.

(Holmès)

→

ses chefs l'admirent, le congratulent, mais se méfient. Le commis Patrice fait tout, sait tout. Il est capable de diriger le secteur postal aussi bien qu'un Européen, mais il y a, dans les comptes, des trous inexplicables. Il y a des fuites que personne n'est capable de déceler mais qui se devinent. Est-ce Lumumba ? On n'ose même pas lui en parler. Mais quand, après plusieurs mois, il rentre à Stanleyville, le remplacement terminé, un dossier secret le suit qui dit en substance : « Elément remarquable, collaborateur de très grande valeur. Mais sa moralité et son honnêteté laissent à désirer. »

Le directeur des Postes du chef-épreuve. Mais il n'est pas encore lieu de la Province-Orientale est irrité. Il n'a qu'une fonction à conférer à Lumumba : comptable aux Chèques postaux. Pendant des mois donc, il se montre d'une vigilance exceptionnelle. A tout bout de champ, il procède à des sondages. Tout est régulier.

— *Ils se sont trompés à Yangambi,* dit-il au procureur du roi. *Je suis prêt à confier mon portefeuille à cet évolué. Il est trop intelligent pour se « mouiller ».*

Lumumba ne se mouille pas. Bien trop malin. L'espace de quelques mois, il réduit son train de vie. De toute façon, il n'a plus Emma. Le soir, il lit et il écrit. Des articles et des lettres qui partent vers l'Europe, où il prend contact avec des organisations professionnelles et politiques. Il voit beaucoup de monde, devient très populaire.

Rapport secret au procureur

Petit à petit, il se sent moins surveillé et, comme à Yangambi, il « complète » ses revenus à la poste. Son patron, M. Roger Tavernier, ne voit rien, mais se doute de quelque chose. Quant le procureur du roi l'interroge sur l' « immatriculé » Lumumba — car les immatriculés sont suivis tout au long de leur carrière — M. Tavernier rédige un rapport secret dans le style de celui de Yangambi : *« Très bien, exceptionnel même, mais moralité et honnêteté à surveiller ».* En bon fonctionnaire, il fait parvenir ce pli confidentiel par la voie hiérarchique, c'est-à-dire qu'il l'envoie par porteur au directeur provincial des Postes qui se chargera de transmettre la note au procureur du roi. Mais la note est à peine partie que Patrice Lumumba fait irruption avec indignation :

— *Vous avez brisé ma carrière en envoyant ce rapport. C'est un mensonge, vous le savez bien. Vous êtes incapable de prouver vos accusations !*

Puis il sort en claquant la porte. Consterné, M. Tavernier téléphone au directeur provincial des Postes pour savoir comment son rapport confidentiel a pu être porté à la connaissance de l'évolué vingt minutes après son expédition. M. B. se montre formel :

— *L'indiscrétion ne s'est pas commise dans mes services. Votre Lumumba est vraiment très fort.*

M. Tavernier rappelle Lumumba, l'apaise et lui donne sa parole : il adoucira le rapport. Le même jour, il adresse au procureur du roi un addendum pour souligner que les faits reprochés à Patrice Lumumba remontent à deux ans et qu'ils se sont déroulés à Yangambi.

A Stanleyville donc, rien n'a encore été découvert. Le rapport ne modifie en rien la vie de Lumumba, toujours bien noté et très actif. Le soir, à son domicile, les évolués et les travailleurs défilent. Certains l'appellent « monsieur l'Avocat ». Ils lui demandent de trancher leurs palabres, d'écrire à leurs parents ou à leur fiancée, de leur obtenir des prêts ou des augmentations. Le voilà bientôt président provincial de l'A.P.I.C. — l'Association du personnel indigène du Congo — espèce de syndicat créé à Léopoldville en 1946 pour la

(A.P.)

MME PATRICE LUMUMBA.
Un train de vie réduit.

défense des intérêts des agents noirs de l'administration.

Le moment est venu de se lancer dans la politique. Il fonde avec des Européens aussi opportunistes que lui la section provinciale du Parti libéral à Stanleyville. Il va de soi qu'il en sera proclamé vice-président.

En 1955, quelques mois avant le voyage triomphal du roi Baudouin en Afrique, l'ascension du modeste commis des Postes se précise. Les Blancs disent déjà :

— *Patrice Lumumba, c'est quelqu'un à Stanleyville.*

L'avènement en 1954 d'un ministre libéral des Colonies a introduit dans la colonie une querelle scolaire d'une certaine ampleur. Jusque-là, les missions catholiques et protestantes dispensaient l'enseignement, tant aux Blancs qu'aux Noirs, pratiquement en exclusivité. M. Buisseret, anticlérical avant tout, a décidé de développer l'embryon d'enseignement officiel qui existe pour les Blancs et d'en faire bénéficier les Africains. A quoi les chrétiens rétorquent que tous les moyens existants, tout le potentiel scolaire confessionnel doit être utilisé pour réaliser « à moindres frais » la formation accélérée des élites et des cadres. L'enseignement d'Etat, disent-ils, coûte plus cher que celui des missions, et c'est donc gaspiller que de le développer.

La concurrence des enseignements fait désormais partie du système congolais. Rapidement elle cessera d'être simplement l'affaire des Blancs qui s'entêtent dans des conceptions opposées. A travers cette faille du front commun des colonisateurs, le colonisé pousse ses avantages. Courtisé par les socialistes, objet des prévenances des libéraux, retenu aux basques par les chrétiens, il se dit qu'après tout, le moment est venu de s'exercer à son jeu personnel. Le démon de la politique pénètre l'homme noir, il est déjà trop tard pour l'exorciser, d'autant plus que la pression anticolonialiste extérieure agit sur le Congo.

Le gouverneur général Petillon est un composé bizarre de rêveur et de progressiste. Il entend situer le Congo dans un monde qui lentement se forge, un monde où le colonialisme n'aurait plus de place. Son idée, c'est d'instituer la « communauté belgo-congolaise », mais il lui faut une caution majeure, irrécusable, et qui s'impose d'emblée aux deux races : celle du jeune roi des Belges, qui est aussi le roi au Congo. Présentées par le roi, des idées novatrices s'imposeront d'autant plus facilement, songe-t-il. Le voyage royal sera donc quasiment son œuvre personnelle et le gouverneur général y prendra figure de grand vassal présentant à son suzerain le plus immense et le plus riche de ses fiefs.

Le dialogue avec le roi

Dès le 1er juin 1955, la réussite du voyage semble éclatante.

Pendant trois semaines, c'est pour Baudouin Ier le triomphe. Des scènes étonnantes se déroulent sur son parcours. Et pour les Belges, comme pour les Congolais de 1955, apparaît l'image, combien douce à leur cœur, d'un jeune garçon qui, renfrogné dans sa pluvieuse Belgique, apprend à sourire pour la première fois de sa vie.

Au comble du bonheur, du moins peut-on l'imaginer, le roi débarque à Stanleyville, terme du voyage. Stanleyville est la dernière étape avant Bruxelles qui réserve à son tour un accueil triomphal à celui dont elle a suivi l'épanouissement durant ses trois semaines exotiques. Dans le chef-lieu de la Province-Orientale, Baudouin reçoit les Européens, mais aussi — comme dans les autres grands centres — les notables indigènes, les chefs coutumiers emplumés qui lui offrent les cadeaux traditionnels, et la jeune génération d'évolués, au premier rang de laquelle on note le vice-président du parti libéral, M. Patrice Lumumba. Pour la première fois dans l'histoire du chef-lieu, Blancs et Noirs sont réunis dans une même réception.

Les présentations faites, quelques Noirs — ceux qu'on montre — sont en effet ramenés auprès du roi. Baudouin semble séduit par Lumumba qui, renonçant à toute timidité, parle avec une franchise absolue des problèmes qui se posent aux évolués. Il est éloquent, et le roi ne cesse de poser des questions auxquelles il répond sans hésiter, agitant ses longues et belles mains. Le roi lui parle des relations entre les races, du goût de la vie, des aspirations du peuple. Le dialogue se prolonge.

Une première imprudence

Le commis des Postes, lui aussi, est séduit par son interlocuteur qui a le même âge que lui et qui, comme lui, est plein d'enthousiasme. Baudouin explique son plan — celui de M. Petillon en fait — tel qu'il l'a exposé dans un grand discours-programme prononcé devant plus de cent mille Congolais au stade qui porte son nom à Léopoldville. Dans ce discours, il avait déclaré qu'au Congo la souveraineté belge s'exercerait sans partage, que l'exercice de cette souveraineté dans sa totalité était le droit et le devoir d'un colonisateur conscient de ses responsabilités, qui étaient essentiellement de rassembler deux races en un même Etat. Une seconde idée-force allait être développée par le gouverneur général en son discours inaugural du Conseil du gouvernement : la Belgique s'engage à poursuivre une politique d'association dont le but est d'amener progressivement les indigènes à diriger eux-mêmes, mais avec les Belges, ce pays dans une égalité complète des droits et des obligations.

Tout cela, le roi l'expose donc à Patrice Lumumba dans les jardins de la résidence de Stanleyville, en juin 1955, au crépuscule. Le Noir approuve de tout son être. Quelque chose, se dit-il, va changer dans la vie des nègres.

Au lendemain de la visite royale, Lumumba découvre que son prestige a grandi. Au « Belge », et surtout dans le quartier de Mangolo où il habite, les autres Noirs le saluent bas. Il est l'homme qui a parlé avec le roi, celui qui connaît sa pensée secrète. Il reçoit des lettres de ses amis de Yangambi qui lui demandent : *« Que t'a dit le roi ? Que compte-t-il faire de nous ? »* A la poste, les Européens — qui n'ont pas eu l'occasion d'un aussi noble entretien — accusent leur jalousie et leur envie. Seul son chef, M. Tavernier, se réjouit sincèrement de l'honneur fait à son commis. En quelques heures, le roi des Belges a consacré la gloire du politicien naissant.

Politicien, il le sera bientôt jusqu'au bout des ongles. Il lit de plus en plus, maintenant, et il ne dévore plus n'importe quoi. Les questions africaines le préoccupent, il veut savoir ce qui se passe dans les autres colonies. Il apprend l'existence du Kwame N'Krumah, qui devient Premier ministre du Ghana le jour même où il sort de prison. Tout cela exalte

Lumumba qui lit aussi Richard Wright, ce nègre américain qui a quitté le parti communiste dont il condamne « le caractère inhumain sur le plan racial et sur d'autres plans ».

La lecture de « Puissance noire » de Wright et d'autres livres d'une même inspiration contribue à faire de Lumumba un nationaliste à toute antibelge. Au contraire, son amitié avec les Blancs croît. Il lui arrive d'être reçu chez certains d'entre eux et ses chefs le respectent — ce qui ne signifie pas nécessairement qu'ils ont tous leurs apaisements quant à la comptabilité des chèques postaux, où, étant devenu chef de service, Lumumba contrôle chaque mois des « mouvements » de deux cents à trois cents millions (vingt à trente millions de nouveaux francs).

En 1956, un nouveau rêve de Lumumba se réalise : M. Buisseret, ministre des Colonies, l'invite en Belgique avec d'autres notables, pour un voyage d'études. A Bruxelles, on le consultera sur le statut unique pour les fonctionnaires noirs et blancs, qui est en préparation. Tout est pour le mieux, mais cette fois il commet une imprudence : il sait qu'il aura besoin d'argent en Belgique, il veut y acheter des livres, des vêtements, des souvenirs. Il puise dans la caisse des Chèques postaux avec moins de précautions, il enlève un pli de fonds de trente mille francs. Cela se passe une semaine avant son départ et il est évidemment soupçonné, mais sans preuves. Quand il débarque à Bruxelles, un policier le suit dans tous ses déplacements avec le résultat, pénible pour lui, qu'il ne peut même pas dépenser l'argent mal acquis.

« Patrice n'a pas volé »

Cela ne l'empêche pas de profiter pleinement de son séjour en Belgique et d'y avoir des conversations fructueuses : il retrouve M. Tavernier, en vacances dans la métropole, qui lui achète un pardessus quand il s'aperçoit que Patrice est fort démuni. Cette constatation renforce son opinion : *« Patrice n'a pas volé cet argent »*, écrit-il à Stanleyville. De petites sommes, oui, peut-être, mais jamais un montant aussi élevé.

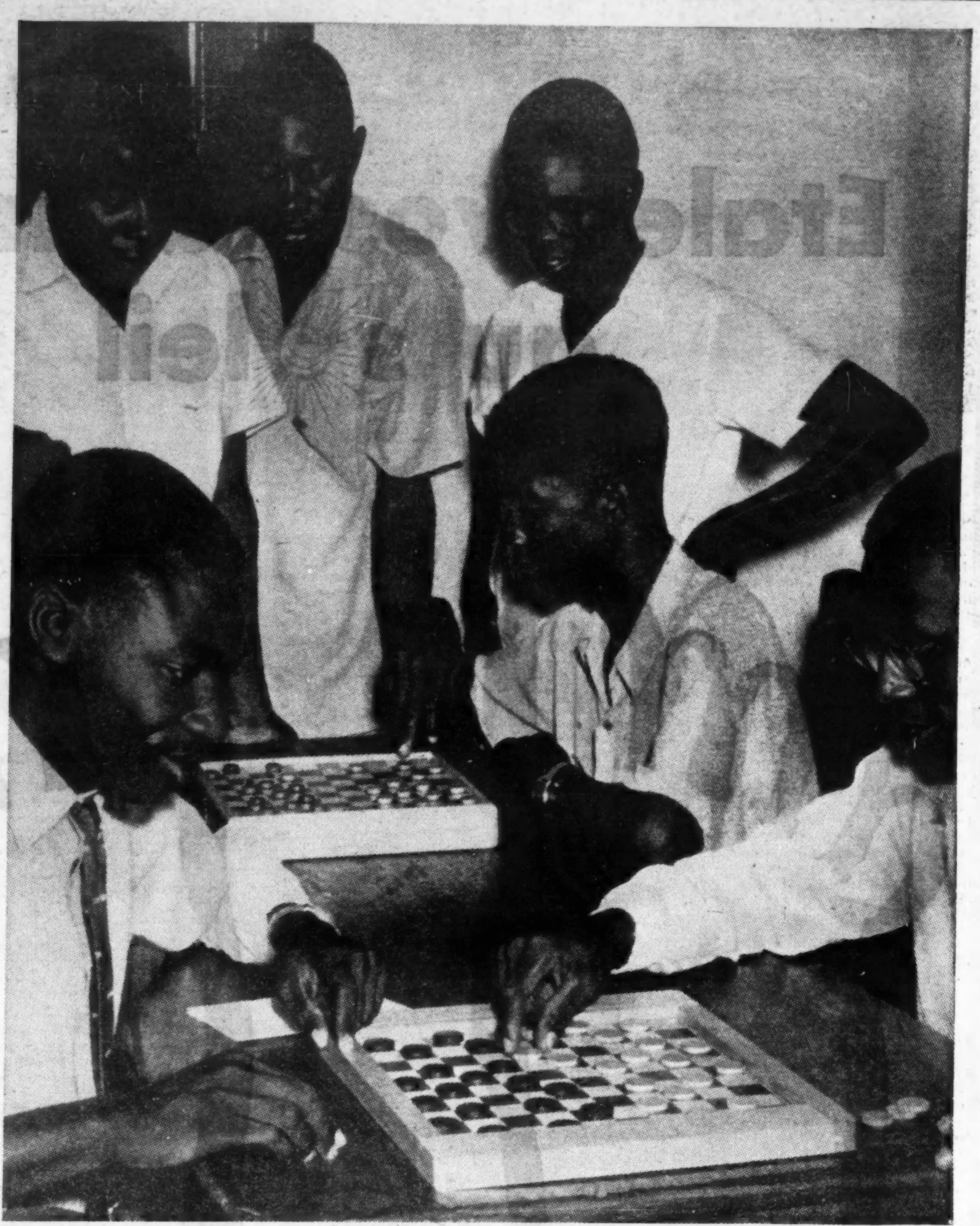
Ensemble, le Blanc et le Noir parcourent Gand et Bruges, Liège et Charleroi, Namur et Louvain. Lumumba voit comment vivent les Européens, comment ils travaillent ; il rencontre des industriels, des financiers, des ouvriers, des hommes politiques. Des hommes politiques surtout. Il hante les antichambres de la rue de Naples, siège du parti libéral, mais cela ne l'empêche pas de rencontrer des socialistes à la Maison du Peuple et des sociaux-chrétiens à la rue des Deux-Eglises. Des communistes viennent à lui, mais il s'en méfie. On lui a trop souvent expliqué qu'ils sont dangereux et, de fait, ils lui paraissent trop bien renseignés sur sa situation personnelle au Congo. Comme, en outre, il est « filé » par la police belge et qu'il le sait, il n'estime pas prudent de s'afficher avec les « valets de Moscou ». Ce serait nuisible pour sa carrière.

Ce sont quinze jours bien remplis où le vice-président de l'Amicale libérale de Stanleyville fait une ample moisson de renseignements et d'enseignements. Le 30 juin 1956, il s'envole de l'aérodrome bruxellois de Melsbroeck à bord d'un DC 4 de la Sabena. Vingt-quatre heures plus tard, le quadrimoteur se pose à Stanleyville où c'est la saison sèche. Lumumba est embrassé par Pauline et ses trois petits garçons, acclamé par les Congolais de l'Amicale libérale et de l'A.P.I.C., arrêté enfin par un commissaire de police européen qui lui passe les menottes après les formalités de douanes.

C'est la consternation.

— *J'ai cru que j'allais mourir de honte*, racontera-t-il plus tard.

On le traîne en prison, puis devant le tribunal. Il est accusé d'avoir détourné, aux comptes chèques postaux, cent vingt-six mille francs (douze mille six cents nouveaux francs) en cinq ans, grâce à des faux en écritures. Il avoue sans difficulté, mais il affirme qu'il n'a jamais eu l'intention de voler. Il ne voulait « qu'emprunter », avec la ferme résolution de rembourser dès que possible. *« La preuve, dit-il, c'est que j'ai déjà versé vingt-cinq mille francs à l'Office des comptes chèques ! »*



(Archives.)

AU « CERCLE DES ÉVOLUÉS ».
Quelque chose va changer dans la vie des nègres.

Or, c'est précisément ce versement — venant après la disparition du pli de trente mille francs — qui a permis de faire la preuve de ses détournements et de révéler le procédé qu'il utilisait.

Les débats sont vite expédiés. Patrice Lumumba est condamné à deux ans de prison, mais en appel, le 13 juin 1957, la peine sera ramenée à dix-huit mois. Puis, par mesure de grâce, à douze mois. A Stanleyville, cette condamnation est commentée en sens divers. Nombreux sont les Blancs qui estiment que l'arrestation et la condamnation de Lumumba sont une erreur politique. C'est qu'en effet ses amis noirs, malgré ses aveux, sont convaincus qu'il n'a cessé d'être honnête, qu'il avait l'intention de rembourser et que, par conséquent, son arrestation est une manœuvre des Belges.

L'honnêteté à l'européenne

Lumumba a déjà l'auréole du martyr et les évolués de Stanleyville se cotisent pour rembourser les cent vingt-six mille francs détournés ainsi que pour subvenir aux besoins de Pauline et des enfants pendant toute la détention. A Bruxelles et à Léopoldville, ses amis — libéraux et autres — réussirent d'ailleurs à le faire libérer bientôt. Ils l'aideront à se reclasser.

En prison, Lumumba a réfléchi, médité. Il n'a aucune notion de sa culpabilité. Au contraire, pour la première fois il en veut aux Belges. Il est convaincu qu'ils ont brisé sa carrière alors qu'il avait l'intention de servir loyalement l'administration. Ne lui avait-on pas offert d'entrer à la Kredietbank de Stanleyville avec le double de son salaire à la poste, soit dix mille francs par mois. Il avait décliné cette offre pour rester au service de l'Etat, dans l'espoir d'être mis rapidement sur le même pied qu'un chef de service blanc — et de recevoir, de ce fait, un traitement plus important. Tout cela, maintenant, lui semble perdu. Son avenir est ruiné, par la faute des Belges. Il se sent victime d'une injustice. Il va même jusqu'à se persuader que les Européens l'ont soumis à la tentation pour pouvoir le perdre à coup sûr.

Or, dira-t-il plus tard, qu'ai-je fait d'autre que de reprendre un peu d'argent que les Belges avaient volé au Congo ? Mon geste ? C'est une espèce de reprise individuelle à l'Etat colonialiste, à la bourgeoisie blanche qui était sur place et qui avait volé la masse.

Il se servira finalement de cet incident comme d'un argument politique. Dans les meetings, beaucoup plus tard, à l'heure des harangues échevelées aux jours sombres de l'indépendance, il se vantera d'avoir pris de l'argent aux colonialistes, accusant ceux qui l'avaient incarcéré d'avoir été injustes.

— *L'argent que j'ai pris*, clamera-t-il, *était l'argent du Congo et des Congolais.*

Et des ovations sans fin monteront vers lui.

Néanmoins, cela paraît singulier mais c'est vrai, plus que n'importe lequel de ses compatriotes, Patrice Lumumba a la notion européenne de l'honnêteté. Au long de son ascension politique, sa faute lui pèsera. S'il en tire parti auprès des masses africaines, c'est qu'il n'a pas d'autre solution. Il n'en regrette pas moins cette tache, que la presse belge exploitera dans la suite contre lui : « l'escroc Lumumba ». Peut-être la regrette-t-il surtout parce qu'elle lui porte préjudice, mais un fait est certain : jusqu'à sa mort, ce problème le torturera. Toute sa vie, il regrettera d'avoir été un larron.

● « Vie et mort de Lumumba », de Pierre de Vos, est publié courant juin aux Editions Calmann-Lévy, collection « Questions d'actualité ».

La semaine prochaine :

LA NAISSANCE DU DIABLE

Etalez vos vacances au soleil

Afin de soutenir les efforts du Commissariat Général au Tourisme en faveur de la Campagne Nationale pour l'ETALEMENT DES VACANCES, le Club Méditerranée vous offre UNE SEMAINE DE VACANCES SUPPLEMENTAIRE ET GRATUITE si vous partez après le 2 septembre dans l'un de ses 12 villages à « été permanent »

CLUB MÉDITERRANÉE - 8, rue de la Bourse - RIC. 43.39

Communiqué.

MADAME EXPRESS

Uniforme de détente

(pp. VI, VII)

(Dambier.)

• BORDEAUX
A la mémoire des maris.
(voir pages II et III)

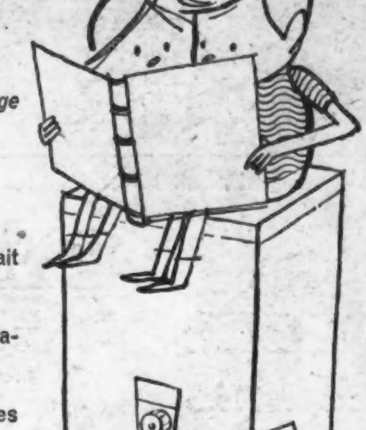
• MARSEILLE
Au secours des blessés.
(voir pages VIII et IX)

• GRENOBLE
Au service des mères.
(voir pages X et XI)

DANS VOTRE MACHINE A LAVER LA MOUSSE DE PERSIL... EST SAGE !

Persil mousse "juste ce qu'il faut", jamais de débordement.

Seul Persil vous offre ce mélange équilibré : savon-détergent.



AUTRES AVANTAGES :

- Avec Persil, le rinçage se fait en un temps record.
- Persil soigne les pièces fragiles de la machine.

Complètement différent de toutes les autres poudres à laver,

PERSIL LAVE PLUS BLANC... ET PLUS DOUX !

Persil

PR-45-300/2
C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER

PERSIL EST RECOMMANDÉ PAR : ACEM - ATLANTIC - AVIATIC - BRANDT - CALOREX - DIENER - DURING - FLANDRIA FRIJATT - GRG - HOOVER - MANUFRANCE - MONACO - NOGALAV - PHILIPS - ROVER - SCHOLTES - VIVA - WASHING - ETC...

Cahors 11-13, Bd Saint-Michel, PARIS
présente sa chemise "ESTIVALE 61"
en voile repassage superflu col transformable
créée par AMBASSADEUR

LES FASTES DE L'ÉTÉ

«A *quoi rêvent les femmes en juin? Aux grandes robes vaporeuses qu'elles vont bientôt enfermer dans la valise des vacances pour ces chaudes nuits étoilées qui... que...».*

NON, arrêtez, vous n'y êtes pas du tout. Les femmes ne rêvent plus « robes vaporeuses ». D'abord elles ont autre chose à faire, ensuite la situation climatique a définitivement détrôné la « robe de saison ».

Une nouvelle tendance s'est installée, qui a déjà force de loi : la femme préfère acheter « une petite chose ravissante ». Elle entend par là quelque pièce rare et originale qui ira avec n'importe quoi.

Mais pour satisfaire cette tendance qui va à l'encontre du rythme de vie moderne, il faut, non pas des industriels, mais des artistes. Et, pour vendre leurs œuvres, non pas des commerçants, mais... des mécènes.

(Larue.)

LE SARI HINDOU.
Une pièce de collection.

Janine Barrois appartient à cette catégorie. Sa boutique (1) est une exposition permanente où les broderies orientales voisinent avec les soies peintes et les tissages sud-américains avec les satins bayadères.

Saris et ponchos

Si les ponchos mexicains ont déjà fait courir tout Paris, les Saris hindous qu'elle vient de découvrir vont acquérir sans aucun doute autant de célébrité. Importés directement des Indes, elle en fait d'extraordinaires tuniques (voir notre photo) qui valent... le prix d'une robe légère mais qui danseront plusieurs été et même plusieurs hivers.

A côté de ces pièces de collection, Janine Barrois a réuni toute une gamme de « petites choses ravissantes » :

— des « brassières » en linon suisse brodé (80 NF) ;

— des vestes-chemises style russe en soie naturelle (« Natacha », 62 NF) avec le pantalon de soie assorti (85 NF) ;

— des ensembles en satin bayadère (99 NF le pantalon et la brassière).

Bijoux-soleil

Pour rendre plus étincelantes encore ces tenues d'été, des bijoux originaux font office de soleil. Ceux imaginés et réalisés par Jacques Gautier (2) s'harmonisent parfaitement avec les soies orientales.

— *En émail* sur fond d'argent : les bracelets de différentes largeurs (62 NF et 65 NF), la bague carrée (40 NF), les boucles d'oreilles byzantines (65 NF) (voir photo).

— *En cristal :* les larmes sur fond d'argent, boucles d'oreilles (62 NF), pendentifs sur chaîne (35 NF).

— *En cuivre peint* à la main, les boucles d'oreilles « roses épanouies » (35 NF), « les marguerites » (45 NF).

Une casaque de soie... un bijou d'émail... Janine Barrois et Jacques Gautier ont réussi un petit miracle : ils ont recréé pour vous les fastes de l'été.

(1) Boutique Janine Barrois, 59, boulevard Raspail, Paris. LIT. 22-63.

(2) Galerie Jacques Gautier, vente exclusive 36, rue Jacob, Paris-6e. Tél. BAB. 36-58.

(COMMUNIQUÉ.)

REPORTAGE

Patrons en jupons

● ***Danièle Heymann a découvert, à Bordeaux, le secret des femmes chefs d'entreprise.***

LE XIIe Congrès mondial des femmes chefs d'entreprise vient de se tenir à Bordeaux. Deux cent vingt femmes-patrons françaises, allemandes, belges, hollandaises, anglaises, canadiennes, italiennes, se sont réunies pour établir le bilan annuel de leur association, visiter des châteaux, goûter des vins et échanger des idées.

Le vendredi 2 juin, à 20 heures : première séance de travail à la Chambre de Commerce. Une heure à peine après leur descente de train, les deux cent vingt congressistes se présentent en rangs serrés, changées, chapeautées de frais, bruissantes mais disciplinées. Elles se reconnaissent, s'interpellent par leur nom de famille comme des copains de régiment : *« Rodier ? Vous êtes bien dans les transports ? Vous ne me reconnaissez pas ? Moutet, des métaux. »*

DÉCORATION ET CÉRAMIQUE.
« Mon mari est mort... »

J'observe. Sous les voilettes, les cloches, les capelines, des visages, souvent mûrs et larges, rarement ascétiques, jeunes parfois. J'essaye de repérer Mme F..., fabrique de pétrole ; Mme A..., forages-sondages ; Mme B..., sables et graviers ; Mme S..., réparations navales ; je n'y parviens pas. Je remarque seulement que la délégation allemande est de loin la plus importante : quatre-vingt-dix femmes...

UN MAÇON, DES TRANSPORTS.
« J'ai choisi. »

« La femme a droit... »

La séance s'ouvre. Petites filles avec bouquets, lever des couleurs miniature, salut aux « provinces européennes », tout ce folklore sentimentalo-patriotique tient lieu de prémices. Puis ces dames montent à la tribune. Leurs voix sont douces, leurs accents variés, leur politesse remarquable (elles liront toutes les rapports en français), leurs problèmes identiques.

Elles luttent au sein de l'association des F.C.E. (Femmes Chefs d'Entreprise), elles veulent « l'égalité des salaires pour les *femmes*, la retraite pour les employées dirigeantes, la diminution des impôts des célibataires, une meilleure politique sociale pour les *femmes*, l'amélioration du régime des droits successoraux entre époux ».

Elles proclament : *« La* femme *a droit à « l'autodétermination »* ; elles déclarent : *« On a tout dit lorsqu'on répète aux* femmes : *« On vous a donné le bulletin de vote » ; « on fait des lois sur les* femmes *sans jamais consulter les* femmes *responsables. »*

Elles lancent des statistiques : *« On forme chaque année, en U.R.S.S., 120.000 ingénieurs, dont plus de 40 % sont des* femmes ; *aux Etats-Unis, 22 % des ingénieurs sont des* femmes. *Nous sommes en retard, nous, les* femmes *européennes. Vive les* femmes ! »

La séance se termine vers minuit. Elle reprendra le lendemain à 9 h. Aucune congressiste ne manquera à l'appel : l'exactitude est la politesse des *femmes*.

Des monstres ?

Je suis perplexe. Qui sont-elles donc, ces F.C.E. ? Des capitalistes, sans aucun doute. Qui sont-elles, avec leurs usines, leurs ouvriers, leurs conseils d'administration ? Des amazones revendicatrices ? Des suffragettes asexuées ? Des androgynes millionnaires ? Des monstres ?...

Il me tarde de les approcher, de les interroger, de comprendre. Je vais les choisir au hasard, les aborder dans les cocktails, les vins d'honneur, les diners de gala. Vite, très vite, je vais comprendre.

Julia J..., Allemande, 34 ans, ravissante, deux enfants, usine de céramique industrielle, 30 ouvriers :

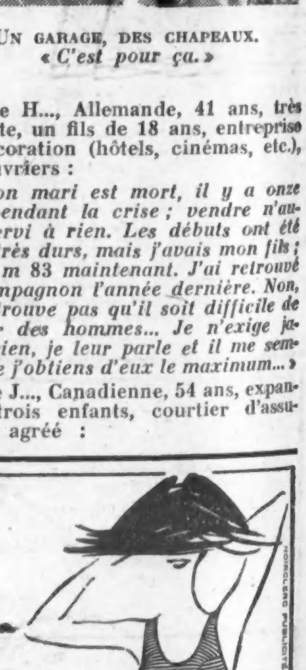
« Mon mari est mort, il y a neuf ans. J'étais seule et très jeune ; je n'avais pas d'argent, j'ai continué... Les circonstances... »

UN GARAGE, DES CHAPEAUX.
« C'est pour ça. »

Lotte H..., Allemande, 41 ans, très élégante, un fils de 18 ans, entreprise de décoration (hôtels, cinémas, etc.), 180 ouvriers :

« Mon mari est mort, il y a onze ans, pendant la crise ; vendre n'aurait servi à rien. Les débuts ont été durs, très durs, mais j'avais mon fils ; il a 1 m 83 maintenant. J'ai retrouvé un compagnon l'année dernière. Non, je ne trouve pas qu'il soit difficile de diriger des hommes... Je n'exige jamais rien, je leur parle et il me semble que j'obtiens d'eux le maximum... »

Mme J..., Canadienne, 54 ans, expansive, trois enfants, courtier d'assurances agréé :



Les maillots de bains les plus élégants

Caravelle

« Hé oui, ma cousine (1), je me suis retrouvée seule avec trois enfants. Mon père avait un cabinet d'assurances, je l'ai repris. Aujourd'hui, j'ai quadruplé la clientèle. Les conditions pour qu'une femme réussisse ? Vouloir ce qu'on veut, savoir faire ce qu'on fait et ménager sa santé. La vie est belle : mon métier, ma maison... et déjà les petits-enfants. »

Mme C..., Française, grave, une fille, maçon-tailleur de pierre :

« En quoi consiste mon métier ? Depuis vingt ans, je restaure des monuments historiques classés : la collégiale d'Abbeville, la cathédrale d'Amiens... J'ai eu jusqu'à quatre-vingt-six ouvriers. Ne croyez pas que je pratique le patronat en pantoufles. Autrefois, j'avais le vertige au bord d'un trottoir ; maintenant, je grimpe sur les échafaudages avec les ouvriers à trente mètres au-dessus du sol, oui, en pantalon, bien sûr ; ils ne me demandent jamais si je suis fatiguée... Pourquoi ce métier d'homme ? » Mme C... se tait. Autour de nous, les congressistes rient et papotent. Mme C... sourit : *« A cause de Lui, qui le faisait si bien... « Ils » me l'ont tué en 1941, à trente-neuf ans, mon mari... Je n'ai pas voulu que tout meurt avec Lui ; je n'ai pas pris d'associé, j'ai vaincu le vertige, et beaucoup d'autres choses aussi. »*

Mais alors, pour ces femmes décorées, gradées, honorées, la réussite c'est donc ça ? Ces lourds chagrins surmontés ? Le travail ? Ça n'est donc pas une vocation, une usurpation de pouvoir ? C'est une compensation, une consolation, une substitution ?

« Chez papa et maman »

A l'admiration froide, à l'irritation vague que j'avais ressenties devant ces patrons en jupons, succède peu à peu un grand respect pour ces grands courages et aussi une certaine tendresse.

Oui, de la tendresse pour la vieille Hollandaise qui fabrique des chapeaux, à qui le sauternes était un peu monté à la tête et qui, en riant aux larmes, m'a dit : *« Seule ! Toute seule ! Ah ! ah ! Ma maison ! La guerre ! Toute, détruite ! Rasée ! Toute seule ! Beau, la France ! Beau ! »*

Oui, du respect pour la garagiste de Poitiers. Elle préside la Fédération régionale Centre-Ouest des concessionnaires Simca. C'est elle qui représente ses collègues masculins auprès du constructeur. Elle a tout appris, du droit commercial au taux de compression d'un moteur. Quand il y a un bruit dans une voiture, le chef d'atelier vient la voir ; elle plonge sous le capot, blonde et nette... et elle trouve d'où vient le bruit. Si, si, elle a un mari : *« Mais il est Oriental, c'est un supervendeur... Le reste, il me le laisse ; il dit toujours : « C'est ma femme qui... Demandez à ma femme. »*

Et la présidente italienne ! La signorina Elisabetta T..., 53 ans, au visage lisse et serein de religieuse. Elle est fondée de pouvoir dans une Compagnie de transports, à Turin. Elle dirige 120 employés. Elle a commencé à travailler à l'âge de quinze ans. Elle travaille toujours, de 9 heures du matin à 11 heures du soir. *« Mariée ? — Oh ! non, je vis avec papa et maman. Papa a quatre-vingt-neuf ans. — Heureuse ? — Oui, j'ai choisi. »*

Son choix ? La solitude, le travail. Même l'indomptable président Foinant (2) a, elle aussi, baissé un instant devant moi son masque de chef comblé : le dimanche, à 13 heures. Nous dégustions des huîtres (à Arcachon, évidemment). Elle est venue à ma table, quelqu'un lui a dit : *« Alors, tout va bien ? Vos filles sont contentes ? — Mes filles ? Les F.C.E. ? Oui, elles sont contentes. Pour ma part, je n'ai jamais été fichue de faire un enfant. C'est pour ça... — Pour ça quoi? »* La caustique majorette a ressemblé fugitivement à une vieille dame fatiguée : *« Mon mari... en mourant... il m'a dit : « Mon nom s'éteint avec moi », c'est pour ça. J'ai voulu que Son nom soit à la Chambre de commerce, que Son nom soit à la Légion d'honneur. »*

C'est pour ça qu'à soixante-douze ans, Yvonne Foinant est maître de forges...

(1) Cette congressiste appelait ainsi toutes les femmes présentes.
(2) Présidente mondiale des F.C.E.

(Fournier.)

UN GROUPE DE FEMMES-PATRONS.
« Sémiramis et Cléopâtre étaient laides. »

Vers le matriarcat ?

Mais il faudrait, je crois, dire aussi un mot des hommes dans ce congrès. J'en ai vu peu ; quelques officiels, maires ou adjoints, trois guides interprètes, un ou deux maris égarés. Ils arboraient tous un sourire figé, masquant sous une ironie bienveillante un désarroi inavouable : *« Hé oui, mon cher, nous allons vers le matriarcat, que voulez-vous ! »*

Il y eut aussi les discours : *« Vous qui... Le sexe faible, laissez-moi rire »*, etc. Le seul à avoir bien supporté l'épreuve a été le préfet I.G.A.M.E. de la Gironde, ex-directeur général de la R.T.F., M. Gabriel Delaunay. Parfait, il fut parfait: *« Vous êtes des femmes qui voulez créer vos lendemains* (les congressistes opinent du chapeau), *la légende dit que Cléopâtre et Sémiramis devaient leur réussite à leur beauté ; c'est faux : Sémiramis et Cléopâtre étaient laides ; elles ont réussi parce qu'elles étaient de grandes femmes politiques, des F.C.E. ! »* (Applaudissements sur tous les bancs.) Parfait.

On ne peut en dire autant de M. Jacques Chaban-Delmas, président de l'Assemblée nationale, député-maire de Bordeaux. Honorant de sa présence le dîner de gala du samedi soir, il tenta de prendre la parole à l'issue du festin. Les deux cent vingt patrons, aussi déchaînées que des « deuxièmes classes » fêtant la quille, ne le lui permirent point. (Le saint-émilion et l'entre-deux-mers avaient fait leur œuvre.) *Monsieur* le Président réussit à grand-peine à faire battre un ban à ces dames. Encore faut-il préciser que ce ban ne lui était pas destiné : il s'adressait à *Madame* le président Foinant.

Comme au premier bal

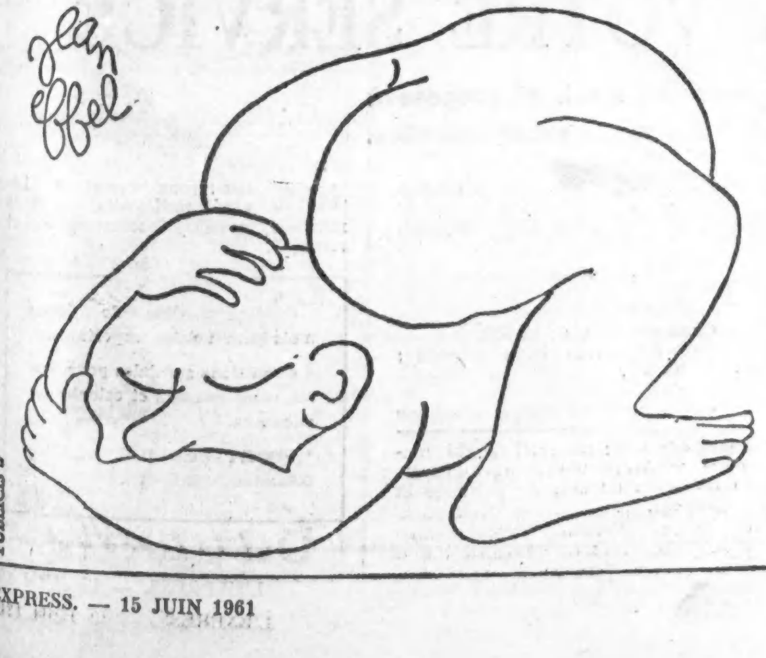
J'ai encore suivi les F.C.E. le dimanche. J'ai eu droit à la promenade en pinasse (3), à l'équipée en cars sous la pluie à Sauternes, à « Giselle », dansé au Grand Théâtre.

J'ai abandonné le congrès (fort bien organisé... par une femme) avant qu'il ne se déplace vers Poitiers, Tours, Versailles, Paris.

J'en garde une étrange image : le « cocktail-lunch » du samedi, à Bordeaux, s'est déroulé dans une immense salle nue au parquet ciré. Le long des murs, il y avait des chaises ; sur ces chaises, assises les mains sur les genoux, des femmes, comme au soir de leur premier bal ; des femmes seules et fortes qui attendaient en souriant *l'homme* qui ne viendrait pas. L'homme qu'elles ont perdu... ou qu'elles n'ont pas trouvé.

D. H.

(3) Bateau de pêche utilisé dans le bassin d'Arcachon.



PUBLICIS D

les dormeurs de jean effel

Un nouveau dormeur va prendre place dans votre collection. Collection que vous pouvez réaliser grâce aux matelas Rachet.
Les matelas Rachet sont appréciés par les dormeurs car ils procurent un sommeil de rêve, profond, détendu et réparateur.
Les matelas Rachet sont chauds l'hiver et frais l'été.
Les matelas **Rachet** sont en vente chez les décorateurs, les grands magasins et magasins de literie.

N'oubliez pas...

...Que pour la PHOTO, le CINÉMA d'amateur et les TRANSISTORS

Le PHOTO - RADIO - CLUB de

la FNAC

vous accorde 20 à 30 % de REMISES

SUR TOUTES LES GRANDES MARQUES FRANÇAISES ET ETRANGERES

FNAC - 6, bd SEBASTOPOL - Paris-4e (métro Chatelet)

Ce Canapé-Lit « DECORATION » s'adapte à tous les styles grâce à son élégante sobriété. Il occupe le minimum de place et possède notre sommier JORYMATIC, le plus perfectionné — ouverture automatique par pédale — (90×190 - 120×190 - 140×190). Contient toute la literie, sièges entièrement surbaissés, coussins indépendants en mousse. Modèle exclusif chez JORY, 18, rue Faidherbe, PARIS — Métro FAIDHERBE

1. — SOUS EXPOSITION : Le sujet est à l'ombre. On a conservé pour le photographier le temps de pose et l'ouverture prévus pour le soleil.

2. — PLEIN SOLEIL DE FACE : Le sujet se crispe et grimace pour réussir à tenir les yeux ouverts. Attention à l'ombre du photographe (1).

PHOTO

La boîte aux souvenirs

● *Chaque année, les Français se ruinent en photos ratées. Comment y remédier ?*

DEPUIS dix ans, le nombre des appareils photographiques construits en France a quintuplé. L'an dernier, la production nationale a atteint le million. L'augmentation n'est pas seulement due au fait que les Français partent de plus en plus nombreux en vacances, elle est le résultat d'un effort considérable de propagande auprès de tous les utilisateurs possibles : du premier communiant au père de famille.

Si, pratiquement, aucun Français ne part plus en vacances sans son arme de chasseur d'images, une très forte proportion d'entre eux sont des néophytes, sinon tout à fait des débutants.

A leur intention, Mme Express a interrogé des spécialistes. Voici leurs conseils : ils sont à suivre à la lettre, quelles que soient les ambitions (et les dons personnels) de chacun.

Quatre idées reçues

Même lorsqu'on n'a jamais tenu en main un appareil photographique, on vit sur un certain nombre d'idées reçues, et trompeuses. A supposer qu'elles ne resurgissent pas toutes seules de l'inconscient du débutant, il se trouvera toujours un ami-qui-s'y-connaît-lui, pour les ressasser. En dehors du rang d'oignons dont tout le monde sourit aujourd'hui, voici les quatre plus ancrés de ces fameux principes, responsables neuf fois sur dix de la photo ratée :

❶ Plus l'appareil est perfectionné, plus les photos sont réussies : c'est totalement faux. Un appareil perfectionné donne plus de possibilités, mais il n'augmente pas les chances de réussite, au contraire. La plupart du temps, son réglage fait à l'amateur moyennement studieux l'effet d'un casse-tête chinois.

Si, en vacances, vous êtes partisan de la loi du moindre effort, choisissez l'appareil de bonne marque le plus simple possible, comportant au maximum deux réglages (distance, ouverture du diaphragme). Par exemple : la série Flash de chez Kodak.

(1) Jean-Régis Roustan nous demande de préciser que ces mauvaises photos lui ont été commandées par Mme Express et qu'il a eu beaucoup de mal à les réussir.

SPORT-SERVICE A VOTRE SERVICE

Expulsé, Sport-Service doit réaliser son stock et propose à tous ses clients, en pleine saison, des remises exceptionnelles.

Articles d'été

20 % sur : *maillots de bain* Jantzen, Emo, Port Cros, etc.

Shorts et pantalons en Tergal, Tergal et Lin, Elastiss, Mérilyss, etc.

Chaussures de montagne, tennis, basket et toutes chaussures en général.

∴

Pantalons pour dames à 10 et 15 NF.

Pantalons pour hommes à 17 NF.

Shorts hommes et dames, 10 NF.

Shorts fillettes et garçonnets depuis 4 NF.

Slip de bain à 2 NF.

Camping

20 % sur tous les articles de marque ou non, sauf sur les tentes A.S.P.A. :

Duvets couvertures depuis 49 NF.

Matelas pneumatiques : 28 NF.

Fauteuils tube depuis 15 NF.

Oreillers pneumatiques : 4 NF.

Nautisme

15 % sur tous bateaux de marque.

Tennis

20 % sur raquettes cordage, chemises, shorts, jupes, etc.

10 % sur balles.

Chemises tennis : 12 NF.

Recordage très bons boyaux : 30 et 40 NF.

Articles d'hiver

30 % sur : matériel de ski, matériel de sports d'hiver, chaussures de ski, de patinage et après-ski.

40 % sur : tous vêtements d'hiver, pull-overs, grosses mailles, anoraks, fuseaux, gants et moufles.

Crédit possible de douze mois pour achats importants.

Conditions spéciales pour écoles, communautés et colonies de vacances.

SPORT - SERVICE, 47, rue Réaumur, Paris (2e).

(COMMUNIQUE.)

(Roustan.)

3. — CONTRE-JOUR FRANC : Personnage trop sombre par rapport au décor ; à éviter si l'on n'utilise pas de posemètre.

4. — SUR EXPOSITION : Les contrastes sont nuls, le temps de pose trop long ; au soleil, il faut travailler au moins au 1/100.

2 On ne doit photographier qu'au soleil : vrai seulement pour la couleur. En noir et blanc, on peut faire (et on doit réussir) des photos par n'importe quel temps. La pluie est même un excellent sujet, il n'y a aucune raison pour que les amateurs l'abandonnent aux professionnels. Deux écueils à éviter cependant : la lumière grise (ciel bas, terne) et la lumière trop crue (soleil trop vif, ciel sans nuages). Dans les deux cas, les contrastes sont tués. Or, la photo est avant tout jeu d'ombre et de lumière, c'est-à-dire affaire de contrastes.

3 La personne photographiée doit avoir le soleil de face : erreur. Si le sujet doit regarder vers le soleil, il grimacera. La meilleure position pour le sujet est : soleil derrière lui, mais légèrement de trois quarts.

4 On ne photographie pas ce qui bouge : archifaux. Au contraire, la bonne photo se rapproche curieusement du cinéma. Au même titre que le septième art, elle doit évoquer la vie, c'est-à-dire le mouvement. Malheureusement, 80 % des surfaces sensibles utilisées par les amateurs sont consacrées à photographier des gens immobiles devant un mur. Même si vous tenez à tirer le portrait de tante Adèle devant sa maison de campagne, ne la transformez pas en statue. Elle peut jardiner, ouvrir ses volets, laver son évier. A partir du 1/100, les émulsions actuelles permettent de saisir la vie réelle : celle qui bouge.

Sept précautions techniques

En dehors de ces préjugés ruineux (ni les films ni les développements corrects ne sont bon marché), il existe un certain nombre de règles techniques à connaître sur le bout du doigt. Les unes relèvent du simple automatisme, et notamment :

● penser à enlever le bouchon de l'objectif au moment d'appuyer sur le bouton.

● nettoyer (souvent) l'optique. Attention : ne jamais employer de chiffons, les particules de poussière invisible qui s'y accumulent rayent. Il existe dans le commerce des pinceaux spéciaux, protégés par des tubes style rouge à lèvres (3,50 NF environ).

● ne jamais charger et décharger au soleil.

● tenir toujours son appareil bien d'aplomb (même pour la tour de Pise). A partir de 1/25, on a intérêt à utiliser un pied.

● utiliser en permanence un pare-soleil. Même sans soleil, il évite les reflets fâcheux.

Les autres règles techniques relèvent, elles, de la réflexion. Si on a le droit de presser le bouton avec à peu près n'importe quelle lumière, encore faut-il être sûr que l'ouverture du diaphragme et la vitesse de prise de vue correspondent bien à l'intensité de ladite lumière. Trois méthodes pour cela, selon les spécialistes :

● LA PLUS SIMPLE : se fier aux indications fournies par les grandes marques avec chaque film. Un tableau donne en effet, selon le type de temps et le type de photo à réaliser, à la fois le temps de pose et l'ouverture du diaphragme, pour une pellicule déterminée.

● LA PLUS SURE : se servir d'un posemètre (ou cellule), à condition de l'utiliser correctement. Un peu de pratique est nécessaire (un prix : Ikophot de Zeiss-Ikon, 143 NF). Mais on obtient d'excellents résultats en faisant régler une fois pour toutes sa cellule sur une émulsion précise, choisie pour ses larges possibilités (voir ci-contre le choix des pellicules).

● LA PLUS MODERNE (mais aussi la plus coûteuse) : adopter un des nouveaux appareils à cellule incorporée. Ils éliminent les risques graves d'erreur de lecture ou d'appréciation. Mais ils sont également plus fragiles que les appareils normaux, car la cellule ne supporte absolument pas les mauvais traitements (quelques prix : 369 NF l'Agfa-Optima I ; 764,50 NF le Tenax Automatic ; 1.019 NF le Focaflex). Avec 20 % de réduction à Photo-Radio Club, 6, bd de Sébastopol.

→

5. — PERSONNAGE FLOU : Pour prendre un sujet en mouvement, régler le temps de pose à la vitesse maximum. Avec un appareil non réglable, s'abstenir.

6. — CADRAGE RATE : Gros plan sur les jambes qui paraissent monstrueuses, tête coupée. La pose est bête et sans aucun naturel.

7. — MAUVAIS ANGLE : les mains en premier plan sont disproportionnées, la photo prise de dessous met les narines en évidence et déforme les traits.

acheter un transistors
SCHNEIDER
c'est UN T.V. gratuit
pendant 15 jours sûrement
pour toujours peut-être
Série FOTONMATIC : 10 modèles écran 43 à 59 cm. (vedette : "VISIORAMA" grand écran rectangulaire), entièrement automatiques. Réglage de la luminosité par cellule photo-électrique. Prévus pour l'adaptation 2ème chaîne.
Tous nos Distributeurs appliquent le CONTRAT BIVALENT : garantie totale 1 AN sur matériel et main-d'œuvre.
SCHNEIDER
RADIO-TELEVISION
12, RUE LOUIS-BERTRAND, IVRY (SEINE) ITA. 43-87 + CRÉDIT
BIENTOT, LA FETE DES PERES. Pensez-y : Un Transistors lui fera tellement plaisir !

BACCALAURÉAT
PREPARATION SPECIALE A L'ORAL DE CONTROLE
La nouvelle organisation du Baccalauréat oblige nécessairement tous les candidats à préparer avec soin l'oral de contrôle car, nul n'étant à l'abri d'un accident, la réussite à l'écrit ne peut en aucun cas être une certitude.
Le COURS FIDES, spécialiste depuis 16 ans des préparations d'oral, organise entre l'écrit et l'oral un cours spécialement axé sur la mise au point des candidats en vue des épreuves orales.
De 1955 à 1960, le COURS FIDES a préparé spécialement pour l'oral du Baccalauréat 1.598 élèves : 1.315 d'entre eux ont été reçus.
- Revision intensive sous forme d'interrogations continues par demi-journées alternées.
- Trente-deux heures d'interrogations réparties sur huit jours, sous la direction d'interrogateurs spécialistes des épreuves orales.
- Programme de travail remis aux élèves à l'inscription.
- Résultats communiqués aux familles en fin de préparation.
- Acquisition d'une véritable technique de l'oral (sang-froid, exposition des idées, facilité d'élocution, présentation...).
- Début des interrogations : le LUNDI 19 JUIN 1961.
Renseignements et inscriptions :
COURS FIDÈS
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
(prolongement de l'avenue Hoche, à l'entrée du Parc Monceau)
WAGram 28.33 CARnot 26.66

VOUS N'AVEZ PAS RÉELLEMENT
PRIS UN BAIN
SI VOUS N'AVEZ PAS UTILISÉ
LE STICK DÉSODORISANT WILLIAMS
Voici un étonnant stick désodorisant, le stick *double-fraîcheur* Williams. Et voici comment il garde à votre corps, pour la journée entière, la bienfaisante fraîcheur du bain matinal :
Fraîcheur immédiate — Le stick désodorisant Williams, à l'hexachlorophène, neutralise les bactéries et supprime ainsi instantanément toute odeur corporelle sans empêcher la transpiration.
Fraîcheur durable — Tout au long de la journée, l'hexachlorophène continue à neutraliser les germes de la transpiration.
Le stick désodorisant Williams est doux à la peau et n'abîme pas les vêtements.
STICK DÉSODORISANT Williams

La forme floue de votre dernier-né peut vous rappeler un bon souvenir, mais elle a peu de chances de conserver cette qualité une fois passée la première satisfaction de trouver « quelque chose » sur la pellicule. En photographie, en effet, la technique et l'artistique se mêlent étroitement, puisque opérateur et metteur en scène ne font qu'un. Voici les impératifs que le technicien ne doit pas faire oublier à l'artiste :

- ne jamais demander à quelqu'un de regarder et de sourire à l'objectif. Il y a longtemps qu'aucun petit oiseau ne sort plus de ce nid mystérieux.
- faire toute la mise au point avant d'attirer l'attention du modèle. Ensuite, le laisser se détendre, lui parler, et... appuyer seulement au moment où l'on pourra saisir l'expression, l'attitude la plus naturelle.
- repérer soigneusement son cadrage : attention aux objets qui écrasent le modèle, aux superpositions néfastes et, dans la rue, aux badauds qui restent figés en guise de toile de fond.
- dans un paysage, prévoir toujours un premier plan (branche d'arbre, rocher) pour donner l'échelle et le relief de la photo.
- ne pas photographier tout et n'importe quoi : pas de monuments, il existe de merveilleuses cartes postales; pas de coucher de soleil tout bête sur le mont Blanc.
- adopter une pellicule qui permettra de réaliser n'importe quel genre de photo dans toutes les circonstances. Il en existe d'excellentes actuellement, par exemple la Verichrome Pan Kodak, employée par la majorité des professionnels et des amateurs éclairés. Kodak vient d'ailleurs d'investir près de 600 millions d'anciens francs dans un nouveau laboratoire de recherches sur les émulsions.
- ne pas confier le développement à n'importe qui. Le grand défaut de l'amateur, c'est l'impatience. Pour aller plus vite, on confie ses films au droguiste de la plage, et le résultat est décevant. Pour les fanatiques de la rapidité (et les peu difficiles sur la qualité), Mme Express signale que le Polaroïd, qui développe tout seul ses photos, est maintenant vendu en France. (A partir de 717 NF chez Natkin, 15, avenue Victor-Hugo.) Il est ruineux, mais amusant.

Pour les autres, rien ne remplace un bon laboratoire.

frédérique
31, rue Marbeuf
Robes aériennes
Mousselines exclusives
Deux pièces ville
Blouses et pantalons
Créations couture dessinées et exécutées en ses ateliers
TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

1. EN HAUT : CHEMISIER PÉKINÉ. - 2. EN BAS : TAIL... CHES.
Pour les féminines, pour les longi...

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***recollé*** une plaque de matière plastique servant de casier à bouteilles dans un réfrigérateur avec un détachant : le trichlore. On peut ainsi réparer toutes les matières plastiques. Il suffit de faire ramollir avec le trichlore les deux parties à ressouder et de les joindre. Laisser durcir une ou deux heures. Le trichlore étant un produit toxique, il faut l'employer avec précaution et reboucher instantanément le flacon après l'emploi.

● ***constaté*** que le mauvais temps de ces dernières semaines incite les boutiques de prêt à porter à solder, plus tôt que de coutume, leur collection d'été. Si vous passez vos vacances dans un pays de soleil, c'est sans doute le moment de constituer à des prix avantageux votre garde-robe de vacances. Voici les adresses de quatre boutiques où il sera possible de réaliser, dans les jours qui viennent, d'excellentes affaires sur les robes légères : Path, 9, rue de Sèvres ; Geneviève Corne, 21, rue La Boétie ; Rety, 54, faubourg Saint-Honoré ; Ramuz, 261, rue Saint-Honoré.

● ***confié*** à un homme du journal le nouveau rasoir électrique Remington pour lui permettre de l'essayer. L'originalité de ce modèle par rapport au précédent : il se recharge sur un transformateur, lui-même branché sur une prise de courant, et peut ainsi être utilisé sans fil. La recharge permet de raser correctement une dizaine de barbes.

Ce système est surtout commode pour les voyageurs qui n'ont plus ainsi à se préoccuper de courant et de transformateur, et pour les maniaques qui peuvent se raser près de la fenêtre même sans prise à proximité. La présentation est soignée, le prix aussi : 195 NF (Remington Lektronic Shaver).

● ***remis*** à neuf une moquette d'entrée un peu défraîchie en brossant la laine avec une poudre spéciale dissoute à l'eau bouillante. Madame Express a travaillé deux heures, mais le tapis a retrouvé sa teinte initiale. (Dylon Carpet Dye, existe en six tons, 4 NF la boîte pour 8 m2 de tapis ou de moquette. Droguistes et grands magasins.)

● ***donné*** à un jeune provincial désireux de venir passer une semaine de vacances à Paris l'adresse de la Fédération Française des Maisons de Jeunes et de la Culture. Celle-ci dispose de quatre centres : à Boulogne, Courbevoie, Vincennes et Saint-Germain. Les moins de 30 ans peuvent y trouver le gîte, et parfois le couvert, avec, si on le désire, des activités collectives ; mais il est prudent de réserver sa place à l'avance. Le prix : 12 NF à Vincennes, 11 NF à Saint-Germain, tout compris, et 1,80 NF la nuit à Boulogne ou à Courbevoie, petit déjeuner : 1 NF. (Jeunesse et Culture, 57, avenue de Neuilly.)

● ***vu*** des parures de lit et des services de table en métis décoré de motifs peints à la main. La peinture résiste aux lessives et aux produits détergents. L'idée est excellente, malheureusement les décorateurs ne se sont pas toujours montrés à la hauteur des techniciens. Coloris et dessins sont un peu « plats ». (Tissages de Besse-sur-Braye. Parure : 99 NF. Service de table : 158 NF. En vente dans les grands magasins.)

MODE

L'uniforme de détente

● ***Les femmes n'ont plus peur du pantalon. Peut-être plus assez...***

Il y a cinq ans, les journaux de mode, quand ils parlaient de pantalons, essayaient de rassurer leurs lectrices : *« N'ayez pas peur de porter la culotte, c'est une tenue commode et seyante, à condition de bien la choisir »*, etc.

Cette campagne a si bien réussi que le pantalon peut se vanter d'être aujourd'hui l'uniforme des Françaises au repos. Sous tous les cieux, à tous les âges, en toute circonstance, il remplace la jupe dans les moments de détente. Les femmes se sont même laissé un peu trop apprivoiser et le devoir des journalistes serait, cette saison, de les inciter à la prudence : *« Attention, ne portez pas n'importe quel pantalon sous prétexte qu'il est à la mode ! »* Un exemple : les fabricants ont lancé pour l'été le pantalon à taille basse (accroché à l'os de la hanche), un grand magasin en a vendu 500 au mois de mai, dont 50 en taille 44 (1). Et pourtant, seules les très jeunes femmes aux formes longilignes devraient se permettre ce genre de fantaisie.

Les longues...

Pour celles-là, la mode cette année accuse la longueur du buste en glissant la blouse ou la chemise à l'intérieur. Dans ce style, une idée amusante et commode : les bretelles de tissu assorti. Elles permettent de ne pas cintrer la taille, tout en maintenant le pantalon en place. Elles sont charmantes également en galon à fleurs. Nous avons photographié trois modèles dans cet esprit :

● TAILLE BASSE ET BLOUSE RENTRÉE, le pantalon est en toile rustique avec une patte boutonnée devant. Il existe en vert d'eau, abricot, seigle, rose, bleu canard. 35 NF.

La blouse est en coton imprimé dans les tons du pantalon, sans manches, à petit col boutonné : 22,50 NF. (*Boutique des Coordonnées au Printemps.*) (Photo n° 2.)

● TAILLE BASSE ET BICOLORE, combinaison en toile rustique pour le bas (rouge, vert, blanc, jaune) et crêpe noir pour le haut, ceinture sur les hanches. 239 NF. (*Marie-Martine, 8, rue de Sèvres.*) (Photo n° 3.)

● BAS A BRETELLES, HAUT A POIS. Le pantalon est en vichy gris à fines bretelles et le chemisier de coton est à pois blancs sur fond vert pomme ou marine. Le pantalon, 60 NF ; le chemisier, 50 NF ; le chapeau, 25 NF. (*Galeries Lafayette.*) (Photo page I.)

Mais attention, il ne faut ni hanches, ni ventre, ni cuisses arrondies pour supporter la rigueur de cette tenue masculine.

...et les rondes

Pour les silhouettes moins élancées, la solution élégante consiste toujours à dissimuler sous une chemise ou une veste droite (portées sur le pantalon) leurs rondeurs trop féminines. Mais, même classique, le pantalon 1961 diffère de celui de 1960 par le choix de ses compléments. Plus de pyjamas, plus de marinières vagues. La silhouette s'affine et le blazer ou le chemisier effleurent les hanches. Le haut conquiert sa personnalité et, renonçant à adopter le même tissu que le pantalon, il est rayé, imprimé, écossais ou gansé dans la même gamme de coloris. Toutes les matières sont utilisées, le coton léger et la soie dominent.

Nous avons photographié deux bons ensembles dans ce style :

● PANTALON UNI, BLAZER A RAYURES. Le pantalon est en toile anthracite de forme classique et le blazer à rayures blanches, marron, anthracite ou blanches, mauves, anthracite. 85 NF les deux pièces. (*Magali, 91, rue La Boétie.*) (Photo n° 4.)

● PANTALON UNI, CHEMISIER RAYÉ. Le pantalon est en soie unie vert foncé, le chemisier en soie à rayures vertes, blanches et noires. 95 NF chaque pièce. (*Carlo's, 48, rue de Passy.*)

(1) Ce magasin estime que ces chiffres sont très faibles par rapport à la demande. Les acheteurs ayant eu peur de se risquer, les stocks ont été rapidement épuisés et beaucoup de ventes ont été manquées.

3. NOUVELLE : LA COMBINAISON BICOLORE.
Pour les audacieuses...

(Dambier)

4. NOUVEAU : LE BLAZER RAYÉ.
...pour les sérieuses.

Laura
solde sur invitation
lundi 19 et mardi 20 juin
104, avenue du Général-Leclerc
VAU. 04-98

POUR LE WEEK-END
l'aérosol d'eau de « CREPE DE CHINE »
(Création F. MILLOT, Parfumeur)

le "collant" des sièges de voiture... c'est
HOUSS'VIT
Brevet Toussaint

En jersey nylon mousse "HELANCA"
Se pose et s'enlève en 2 minutes
Se lave et sèche en 2 heures
Résiste à l'eau, la poussière et les taches
par le traitement SISS silicones
5 coloris
Se fait aussi en coton

En vente chez les garagistes
et accessoiristes.

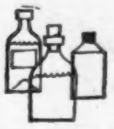
PROMOS-HOU 2 0

LORÈNE
sera fermée
exceptionnellement
lundi 19 juin pour préparer les
SOLDES
1er JOUR MARDI 20 JUIN
à 9 H 30
66, AV. VICTOR-HUGO
PAS. 43-33

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

Habit soigné n'a pas d'odeur !

SYNERGIE 167 - 76



L'essence, la benzine et les détachants

réparent bien des petits malheurs. Pour en faire disparaître toute trace, faites disparaître aussi leur odeur insistante. Deux coups de bombe AIR-WICK à 50 cm. du vêtement suffisent.

L'antimite

préserve vos vêtements. Mais vous ne tenez pas à promener son odeur sur vous. Avant de les mettre, donnez à vos vêtements trois coups de bombe AIR-WICK, à un mètre de distance, et recommencez si nécessaire le lendemain matin.

Certaines chaussures

serrent mal les pieds et risquent de dégager une odeur lourde, le soir, quand on les enlève. Mais un coup de bombe AIR-WICK à l'intérieur de chaque chaussure les désodorisera complètement et maintiendra une agréable fraîcheur dans le placard.

Les vêtements

à la fin de la journée ont souvent glané des petites odeurs de poussière et de tabac. Il n'est pas question d'un nettoyage quotidien, mais complétez votre coup de brosse par deux coups de bombe AIR-WICK ou accrochez dans la penderie un flacon d'AIR-WICK, mèche légèrement tirée.

LISTES DE MARIAGES :

DITES «OUI» A L'ARTISANAT

VOUS avez peut-être reçu, le jour de votre mariage, huit pelles à tarte ou trois douzaines de cuillères à moka. A moins que parents et amis, généreux mais mal inspirés, vous aient accablés de potiches rococos.

Chaque famille possède *son* histoire de cadeau ridicule (ex. : le tableau de la Tante Ursule qu'on accrochait vite lorsqu'elle venait déjeuner...).

Heureusement la « Tante Ursule 1961 » s'est modernisée et demande à ses neveux : « Avez-vous déposé une liste de mariage ? ».

Le vrai problème pour eux, est de repérer le magasin où sont sélectionnés les objets qu'ils souhaitent avoir et, mieux encore, y découvrir des idées nouvelles...

La boutique idéale

Plusieurs jeunes couples interviewés à ce sujet, ont élu la « boutique idéale » (1). Elle possède cinq qualités essentielles qui permettent de mener à bien l'opération « liste de mariage ».

● UN CHOIX ÉTENDU DE MATIÈRES ET DE FORMES. La Porte Ouverte réunit les œuvres des meilleurs artisans, elle s'est spécialisée dans les matières rustiques souvent travaillées à la main (bois, grès, céramiques, verreries, tissages main — services de table, nappes et sets — luminaires, etc.).

● UNE UNITÉ DE GOUT. Peu importe que vos préférences aillent à l'ancien ou au moderne, l'artisanat est vieux comme le monde et s'harmonise avec tous les styles.

● UNE SÉLECTION DE PIÈCES « ORIGINALES ». Elles vont bien ensemble, mais ne se ressemblent pas », telle est la définition des pièces exposées à La Porte Ouverte, créées par le génie artisanal traditionnel qui se renouvelle toujours.

● UNE GRANDE VARIÉTÉ DE PRIX. Une œuvre artisanale peut être simple mais elle peut être pure de ligne et de matière, une valeur absolue qui en fait un cadeau de classe.

— Moulins à sel et poivre : 20 NF.
— Service à découper : 59 NF.
— Napperon tissé : 8 NF.
— Plats inoxydables de 30 à 85 NF.
— Lampes de chevet : 60 NF.
— Crémiers en grès : 3 NF.
— Saladiers en olivier : 120 NF.

● UN « SERVICE-CONSEIL ». Magasin de Décoration (et non Boutique-cadeaux), la Porte Ouverte met à la disposition des futurs jeunes mariés, son expérience d'ensemblier, pour les aider non seulement à composer leur liste de mariage mais aussi à résoudre tous leurs problèmes d'installation.

LE CADEAU DE TANTE URSULE !
La liste est préférable.

Cinq raisons pour dire « Oui » à la formule « Porte Ouverte » avant de dire « Oui » à... M. le maire, et même après.

(1) La Porte Ouverte, 201, rue Saint-Honoré, Paris-1er. Métro : Tuileries. Tél. : RIC. 94-00.

(COMMUNIQUE A DECOUPER ET A CONSERVER.)

ACCIDENTS

Sauvetage par l'image

● Rosie Maurel a suivi, sur une route du Midi, la première expérience de soins téléguidés aux blessés.

« M*ETTEZ l'index sur l'artère fémorale. Vous sentez l'artère ? Bien... Je voudrais voir les pupilles de ce garçon... Bien... Ouvrez-lui la bouche ; il n'y a rien ? Bon. Vous pouvez mettre le masque. Faites-le respirer. Pressez... lâchez... rythmez vos gestes sur le rythme de votre propre respiration...* »

C'est un chirurgien qui parle ainsi. Il est installé devant un poste de télévision sur lequel se déroulent en gros plan les images d'un corps étendu au bord d'un fossé : un jeune garçon victime d'un accident de la route. Il a eu la jambe écrasée sous le véhicule. Des secouristes de la Croix-Rouge viennent de le dégager. L'un d'eux braque sur le blessé une caméra portative de télévision. Elle transmet les images du blessé au traumatologue qui, assis devant le poste récepteur, dirige les secours.

Il s'agit en l'occurrence d'un accident fictif. Nous assistons, dans le parc de la propriété de Luminy, aux environs de Marseille, à la première expérience de nuit de « Téléguidage des prompts secours par télécommunications visuelles et auditives ». Une première expérience de jour a été réalisée, le 8 avril dernier, en Avignon.

Médecin en direct

La télévision est utilisée de plus en plus largement dans des buts d'informations pratiques ; dans l'industrie, par exemple, des ingénieurs s'en servent pour examiner à distance des pièces ou des machines dont ils ne peuvent pas s'approcher. Pourquoi les blessés de la route ne bénéficieraient-ils pas de cette technique ? Le « ramassage » et les premiers secours jouent un rôle énorme dans les chances de survie de l'accidenté. Faute de pouvoir disposer d'un médecin sur les lieux mêmes de l'accident, ne pourrait-on équiper les ambulances et les voitures de gendarmerie d'un matériel de télévision qui permettrait au chirurgien de faire le diagnostic à distance et de diriger les premiers secours depuis son bureau de l'hôpital ?

Telle est l'idée qui est venue au docteur Marcel Arnaud, spécialiste marseillais de chirurgie traumatique, à la suite d'une longue expérience de traitement des accidentés de la route. Restait à vérifier que la télévision était une arme efficace et que les images transmises de cette façon étaient suffisamment nettes pour permettre au médecin de se faire une opinion sur l'état du blessé.

Tension sur l'écran

Sur ce plan, l'expérience de Luminy a été pleinement convaincante. Les images transmises étaient d'une incroyable netteté. A un moment, la « victime » était éclairée seulement avec une lampe de poche. Le chirurgien a pu de loin se rendre parfaitement compte de l'état de ses réflexes oculaires, musculaires et respiratoires ; il a même pu lire l'heure à sa montre et sa tension au tensiomètre !

Une précédente série d'expériences faites dans un hôpital, aux lits des malades, avec de vrais blessés, a montré que le chirurgien était parfaitement capable, avec le seul secours des images transmises par la télévision et les renseignements fournis par la personne non spécialisée tenant la caméra enregistreuse, de faire le diagnostic précis des lésions dont souffraient les accidentés.

LE TRAUMATOLOGUE DEVANT SON ÉCRAN
« Vous sentez l'artère ? Bien... »

Si l'intérêt de la technique est indiscutable, la généralisation de son emploi se heurte immédiatement à un obstacle sérieux : ces émissions télévisées ne portent qu'à une quinzaine de kilomètres, trente si on installe un

EN CAS D'ACCIDENT GRAVE

SI vous vous trouvez en présence d'un accident de la route grièvement blessé :

Il ne faut jamais

● *soulever la tête avec un coussin :* c'est une position très mauvaise. Le blessé doit avoir la tête légèrement en arrière, jamais en avant.

● *essayer de lui donner à boire,* café ou alcool. Un individu inconscient est incapable d'accomplir correctement les mouvements de la déglutition. Le liquide peut se répandre dans ses bronches et l'asphyxier.

● *le transporter dans une voiture de tourisme* pour l'amener au centre de soins le plus proche : en relevant un blessé sans précautions particulières et surtout en le transportant assis, on augmente dangereusement les risques de complications entraînant la paralysie définitive ou la mort (s'il a une lésion à la colonne vertébrale ou des complications respiratoires, deux éventualités fréquentes chez les blessés graves).

En dépit de la bonne volonté de ceux qui les exécutent, ces trois gestes qui sont les réactions les plus fréquentes chez les spectateurs d'un accident, sont meurtriers.

Il faut

● *éviter le plus possible de bouger le blessé inconscient ou gravement atteint.* Dans l'immense majorité des cas, il risque beaucoup moins à attendre l'arrivée de secours compétents qu'à être manipulé intempestivement.

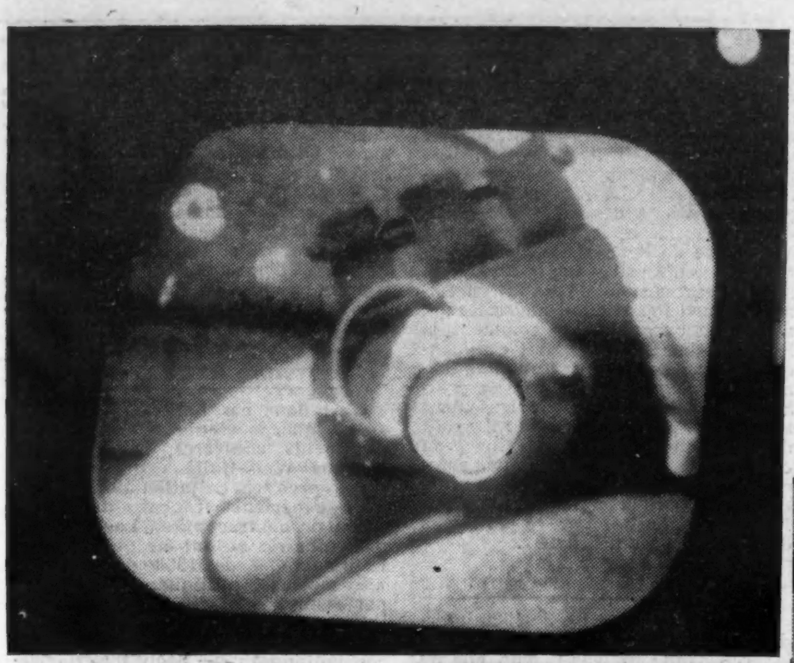
● *s'il est absolument nécessaire de le déplacer* (par exemple s'il a été projeté sur la route), ne jamais le plier. Si le blessé vomit, on peut lui mettre la tête sur le côté, mais il ne faut *jamais tourner la tête seule : elle doit toujours demeurer dans l'axe du corps.*

● *en cas d'hémorragie,* placer un garrot entre l'artère (par laquelle jaillit le sang) et le cœur. Si c'est l'artère fémorale qui est ouverte, la pose d'un garrot est impossible. Il faut *appuyer le poing avec force* à l'endroit de la blessure et le laisser en place jusqu'à l'arrivée des secours. La compression est, dans ce cas, le seul moyen de sauver la vie de l'accidenté.

● *couvrir l'accidenté* si on dispose d'une couverture : un blessé en état de choc a toujours froid.

● *surtout, avertir le plus vite possible le poste de secours le plus proche.*

● *laisser quelqu'un auprès du blessé* pour éviter des manœuvres inopportunes en attendant l'arrivée des services de ramassage spécialisés (gendarmerie, voitures de pompiers, secouristes Croix-Rouge, ambulanciers d'hôpital, etc.).



relais. Cette portée relativement courte limiterait l'emploi de la technique sur les routes, aux environs des grands centres : Lyon, Paris, Marseille, etc.

Au cours de la discussion, dans les locaux de l'Assistance publique, à Marseille, qui a suivi les expériences de Luminy, une autre objection très importante a été soulevée. Dans le cadre du « Téléguidage des prompts secours », un médecin, hautement spécialisé certes, dirige de loin un personnel non médical. Les actes thérapeutiques que peut accomplir ce personnel sont très limités. Ne serait-il pas préférable qu'un médecin se trouve à bord de l'ambulance qui se rend sur les lieux de l'accident ?

Antenne chirurgicale

La formule existe et donne d'excellents résultats. Depuis quatre ans fonctionne à Salon, sous la direction du docteur Bouret, une « antenne chirurgicale mobile » spécialisée dans le ramassage des blessés de la route. L'ambulance est équipée d'un matériel de réanimation permettant d'administrer les soins d'urgence à l'endroit même de l'accident et pendant le transport jusqu'à l'hôpital : transfusion, perfusion, respiration artificielle, etc. La présence d'un médecin est nécessaire à l'utilisation de ces appareils. De nombreux blessés graves en état de choc doivent incontestablement la vie au fait que leur accident s'est produit dans le secteur desservi par l'antenne chirurgicale. S'ils n'avaient pas été ranimés pendant le transport, ils seraient arrivés morts à l'hôpital. Ne peut-on étendre à l'ensemble de la France le bénéfice d'une initiative qui a largement fait la preuve de son efficacité ?

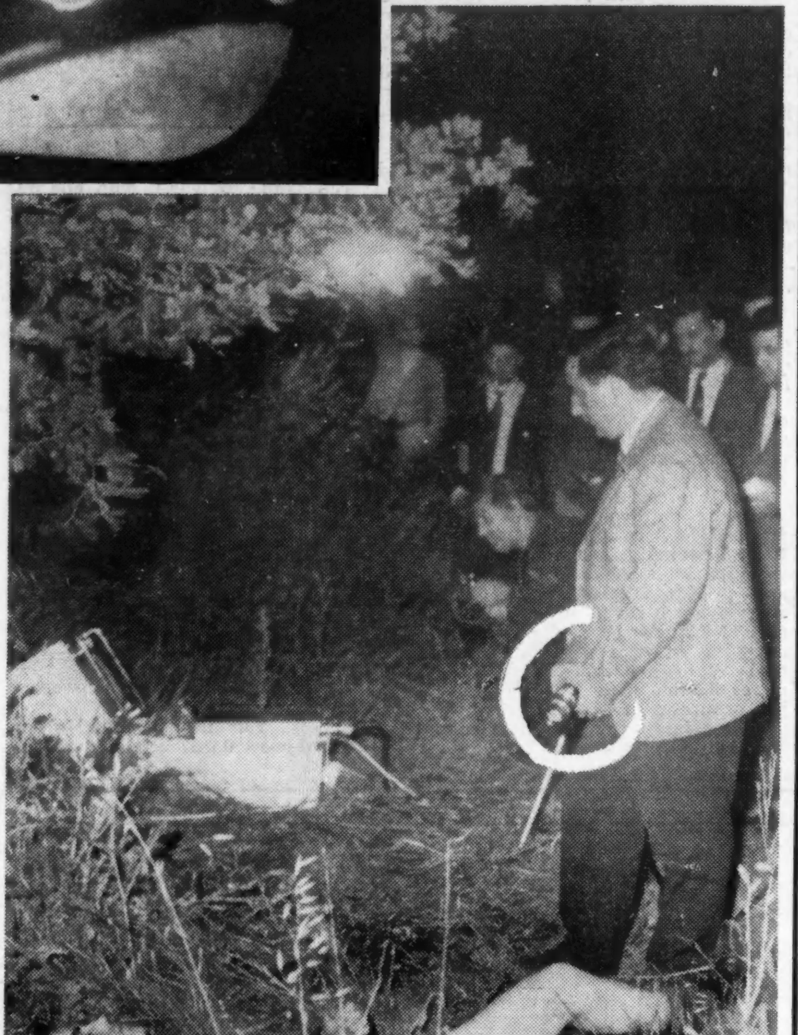
— *Nous avons étudié la question,* nous dit le Dr Bouret. *Il faudrait, pour couvrir l'ensemble du territoire, deux cent cinquante ambulances comme la nôtre et cinq cents médecins (pour assurer le roulement à bord). Leur mise en place est uniquement une question de crédit. Le prix de revient et d'organisation d'une ambulance ainsi équipée est de l'ordre de deux millions, mais il faut aussi payer les médecins. L'administration allouait aux internes que j'utilise sur l'ambulance de Salon un salaire de 40.000 francs par mois. Grâce à une aide de la ville, ce chiffre a été porté à 80.000 francs, je n'ai aucune peine à trouver des candidats pour ce poste. C'est une expérience très intéressante, pour un jeune médecin en fin d'études, de passer un ou deux ans dans un tel centre avant de s'installer. Encore faut-il qu'on lui assure des conditions décentes. De plus, si on pouvait, par-dessus le marché, équiper des voitures d'un système radio-télévision, ce serait parfait. L'interne pourrait demander l'opinion du chirurgien pour les cas difficiles.*

Un mort à l'heure

Sommes-nous, avec ce plan, dans le domaine de l'utopie ? Ces frais valent-ils vraiment la peine d'être envisagés ?

Nous répondrons par quelques chiffres : en 1959, il y a eu en France 137.273 accidents de la route avec blessures (le nombre des accrochages et collisions approche les deux millions); un Français sur deux cent cinquante a été blessé ou tué dans un accident de la circulation. La route tue chaque jour vingt-sept personnes, soit plus d'un mort à l'heure.

R. M.



(Garabedian.)

LE TENSIOMÈTRE (EN HAUT) ET LA CAMÉRA QUI LE FILME (EN BAS). *Une lampe de poche suffit.*

UN BAIN DE BEAUTÉ QUI VAUT 15 JOURS DE VACANCES !

Laquelle d'entre nous ne rêve de vacances à la fin d'une journée trop remplie, et ne souhaite le prodige qui fera d'elle en un instant, une femme détendue, en "forme".

Mais ce prodige est bien facile à réaliser ! Il s'appelle le bain thermique aux "brouillards ionisés" et vous le découvrirez à l'Institut de Beauté du Dr N.G. Payot. L'action de l'ozone et de l'oxygène combinée à celle des éléments marins reconstitués opère immédiatement cette revitalisation en profondeur qui vous "défatigue" et vous recharge d'une énergie nouvelle.

Douceur de l'épiderme rénové, élasticité des muscles tonifiés, bienfait du relax intégral sont le résultat d'un bain de beauté !

INSTITUT DE BEAUTÉ
Dr N.G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - PARIS 1er
OPE. 72-85

FEMA

Un parfum
doux comme un secret

Celui
de Jean Dessès

Vous allez partir en vacances...

...en laissant dans votre appartement les pires ennemis de vos tapis et de vos moquettes : la poussière et les mites. La première, parce que, surtout à Paris, elle est chargée d'acides. C'est pourquoi elle ronge la laine, fibre vivante, et en altère les couleurs. Quant aux mites, vous ne savez que trop leur pouvoir de dévastation ! Avant de partir en vacances, donc, faites procéder à un nettoyage-dépoussiérage intégral, seul capable d'éviter la destruction de votre précieux capital-tapis. Vos tapis seront enlevés et livrés à domicile.

Consultez votre tapissier, votre maison de tapis, votre décorateur ou tout magasin porteur du label :

SYNDICAT
DES BATTEURS
DE TAPIS

OUI, LES SOLDES DE QUALITÉ EXISTENT

— C'est extraordinaire !

— Champs-Elysées, devant le n° 65, il y a une foule élégante. Des femmes, rien que des femmes qui brandissent des paquets, arborent des sourires ravis. Prise dans ce flot, je pénètre à mon tour chez Corot.

Ce n'est pas un rêve

Je fouille au hasard. Je découvre une lourde et belle toile fibrane à 3 NF le mètre, idéale pour des deux-pièces, des pantalons de plage, des shorts. Je dévore des yeux le grand succès de la saison : les twills Rhodia à dessins cravates (5 NF le m).

Plus loin, je vois déployer par des mains fébriles, des satins de coton imprimés, des toiles rustiques, des bayadères de grand style dans des couleurs chatoyantes. Le noir joue avec des turquoise, des jaune, des framboise (5 NF le m.). Les vacances au soleil, les croisières méditerranéennes ne sont pas loin...

Mais je ne suis qu'au début de mes découvertes.

Plus j'avance vers les tissus de haute mode, plus les prix paraissent dérisoires : ici je caresse des tissus doux, très doux pour soirées fraîches : ce sont des mousselines angora à 9 NF le mètre, imprimées en camaïeu clair ou sombre. Là, je nage dans la soie : shantungs à pois, assortis aux shantungs unis, twills à dessins cravates, lourds surah aux coloris tantôt vibrants et contrastés, tantôt doux et fondus. Tout cela ne dépasse jamais 9 ou 10 NF le mètre.

Sans parler des précieuses résilles lamées or et argent affichées à 6 NF le mètre.

Incroyable ?...

Incroyable, direz-vous ! et pourtant je l'ai vu... Comme j'ai vu aussi de ravissants sweaters en fil d'Ecosse, diminutions italiennes à 25 NF. J'ai même découvert des sweaters en laine fine, fully fashioned à 20 NF et des cardigans assortis à 30 NF. Il m'a fallu jouer énergiquement des coudes pour m'approcher des élégants ensembles en laine cachemirée et des ensembles en fil point crochet. Il faut dire qu'à 99 NF avec jupe doublée, ils sont des plus attirants.

Le coup de foudre

Mais le vrai coup de foudre, je l'ai éprouvé pour cet ensemble en paille nacrée jupe et pull décolleté en arrondi, coup de foudre aussi pour son prix ahurissant de 149 NF.

(COMMUNIQUÉ.)

La semaine prochaine :

OU EN EST LA FEMME CHINOISE ?

par

HAN SUYIN

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jacques Derogy, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

ENQUÊTE

Grenoble à l'avant-garde

● *Le premier centre français de planning familial vient d'être inauguré. Comment fonctionne-t-il ?*

UNE expression nouvelle est entrée depuis samedi dans le vocabulaire des Grenoblois : « planning familial ». Les passants l'ont découverte à l'entrée d'un immeuble de huit étages en voie d'achèvement, place de l'Etoile, sur une plaque qui porte la raison sociale suivante : « Mouvement français pour le Planning familial ». L'escalier est encore dans les plâtres, mais l'ascenseur fonctionne et, ce jour-là, a été inauguré au quatrième étage le premier centre mis en place en France par la section locale du mouvement. Il s'agit essentiellement d'un centre d'information destiné à initier le public aux divers aspects du problème du contrôle des naissances et de la libre conception.

Un député, un adjoint

« *Nul n'ignore ici que notre but est d'obtenir l'abrogation de certains textes législatifs qui privent les familles françaises d'une possibilité accordée aux familles de la plupart des pays civilisés, celle de régulariser les naissances* », a déclaré M. Georges Pascal, professeur agrégé de philosophie à la Faculté de lettres de Grenoble, qui présidait la cérémonie à laquelle participaient un député, un adjoint au maire et d'autres notabilités de la ville et du département, ainsi que les représentants de la Fédération internationale de Planning familial.

Au moment où le groupe socialiste revient à la charge, sur le plan parlementaire, en demandant l'autorisation de la vente en pharmacie (sur ordonnance médicale) de « produits et objets propres à prévenir la grossesse », où l'Association française des Femmes Médecins se prononce en faveur de la liberté de prescription dans ce domaine, l'ouverture du centre de Grenoble constitue une nouvelle étape dans la campagne entreprise depuis six ans pour sensibiliser l'opinion, transformer les mœurs et obtenir une révision de la législation (1). Elle pourrait également marquer un tournant : le passage à l'action pratique, aux réalisations concrètes. Au cours de l'inauguration, le docteur Conrad Van Emde de Boas, sexologue et psychanalyste d'Amsterdam, qui dirige la section européenne de « l'International Planned Parenthood Federation », a raconté avec humour comment la loi hollandaise, qui poursuit « *quiconque désigne, offre ou expose publiquement un moyen de prévenir la grossesse* », avait pu être victorieusement tournée par ses compatriotes : il a suffi de faire fonctionner les cliniques en cercle privé, dans le cadre d'une association constituée sous forme de club. Un club qui compte aujourd'hui 170.000 adhérentes, dans ce petit pays de 11 millions d'habitants...

Informer et expérimenter

Or, si la loi française de 1920 interdit la diffusion des contraceptifs et la propagande en leur faveur, elle ne saurait viser ni la divulgation des objectifs du planning familial ni la recherche médicale dans ce domaine.

C'est ainsi que le Mouvement français pour le Planning familial a pu, en multipliant les conférences, les publications et les contacts avec différentes organisations (mutuelles sanitaires, sociétés culturelles, etc.), faire en sorte que soit posée le plus largement possible, sur la place publique, la question jusqu'alors tabou du contrôle des naissances. D'autre part, le travail d'information poursuivi en milieu médical a abouti, sur le plan scientifique, à la mise au point et à l'expérimentation de consultations privées dites « d'orthogénisme ». Une quinzaine de médecins dans la région parisienne, et plusieurs autres en province, ont actuellement en main quelque 2.500 fiches d'observation systématique de femmes qu'une grossesse eût placées devant des difficultés dramatiques.

En effet, tout médecin en France a le droit de prescrire, sous sa propre responsabilité, un médicament non conforme à la législation française, à condition qu'il fasse part de ses conclusions à l'Office central de la Pharmacie, au ministère de la Santé. Dans le domaine de l'orthogénisme, c'est-à-dire des moyens propres à améliorer la procréation humaine, notamment en la libérant des caprices du hasard, la recherche médicale n'est paralysée que par l'ignorance des médecins et par l'impossibilité pour les femmes de trouver des contraceptifs en pharmacie.

Moyenne d'âge : trente ans

C'est dans ces limites et dans cet esprit que, soutenue d'ailleurs par d'éminents confrères, la doctoresse Lagroua Weill-Hallé a pris sur elle d'entreprendre, en juillet 1957, la première expérience française de consultation de contraception. Les résultats préliminaires en ont été publiés dans le numéro 4 de 1960 de la revue « Gynécologie pratique ». Cette étude porte sur 218 cas de femmes venues la consulter entre juillet 1957 et juillet 1959 et ayant justifié un avis anticonceptionnel pour l'équilibre de leur santé mentale, elle-même facteur de l'équilibre du foyer. Les trois quarts des consultantes étaient mariées, elles avaient au moins deux enfants et une moyenne d'âge de trente ans. La proportion des avortements qu'elles avaient provoqués atteignait 71 %.

Névroses, angoisses

Douze des sujets n'avaient aucune notion des pratiques anticonceptionnelles, huit observaient une continence totale depuis plusieurs mois, vingt et une se fiaient uniquement à la méthode Ogino, cinq seulement usaient de contraceptifs modernes. Les autres combinaient diverses techniques qui, entraînant des rapports sexuels imparfaits, étaient à l'origine des troubles conjugaux pour lesquels ces femmes venaient consulter. Pour la plupart, il s'agissait en fait de prévenir ou de guérir, par des conseils contraceptifs, des troubles caractériels graves, susceptibles d'aboutir à des dénouements dramatiques : angoisses, névroses, divorce...

Cette première consultation a été mise au point à partir des expériences anglo-saxonnes en tenant compte de la mentalité française. Ses résultats

(1) Voir notamment « Madame Express » du 27 octobre 1960.

RECETTES

Une soupe et un dessert pour les jours d'été

SOUPE GLACÉE : *1 litre 1/4 d'eau, 300 grammes d'oseille, 3 œufs durs, 1 œuf cru, 2 gousses d'ail, 1 jus de citron, quelques rondelles de concombre, quelques cubes de glace, sel, poivre, cerfeuil. Cuisson : 12 minutes.*

Vous coupez l'oseille très finement et vous la jetez dans l'eau bouillante salée et poivrée. Laissez bouillir environ 12 minutes. Versez dans la soupière, ajoutez les œufs durs coupés en rondelles, dès que le bouillon a refroidi un peu, puis les gousses d'ail râpées, le jus de citron battu avec l'œuf cru. Laissez refroidir complètement. Quand la soupe est froide, ajoutez un peu de poivre, quelques fines rondelles de concombre, quelques billes à potage et les cubes de glace. Saupoudrez de cerfeuil haché très fin et servez.

FROMAGE BLANC AU KIRSCH ET AUX FRAISES : *1 fromage de régime, 1 demi-verre de lait, 1 verre à liqueur de kirsch, 100 gr de sucre en poudre, 1 blanc d'œuf, 125 gr de fraises. Préparation : 10 minutes.*

Incorporez le lait dans le fromage, puis le kirsch, le sucre en poudre et le blanc d'œuf battu en neige très ferme. Battez le tout au fouet. Quand le mélange est devenu léger, vous mettez au frais (ou au réfrigérateur). Au moment de servir, vous entourez avec les fraises.

SUZANNE ET HENRIETTE.

ont été du même ordre que ceux des auteurs anglo-saxons. Les femmes apprennent à se servir d'appareils et de produits qu'il est relativement facile de se procurer à l'étranger. Mais, à côté des conclusions techniques, la doctoresse Weill-Hallé a insisté sur leur aspect et leur fondement psychologique : *« En donnant à ces femmes et à ces couples des conseils d'orthogénisme, nous avons, avant tout, fait œuvre de prophylaxie mentale. »*

Ce travail scientifique de recherche médicale est poursuivi sous la responsabilité personnelle des médecins qui s'y sont attelés sans aucune connexion avec le Mouvement pour le Planning familial.

« Poste de soins »

A Grenoble, en revanche, c'est dans les locaux mêmes du Centre d'information de Planning familial que fonctionnera, parallèlement à lui, un Centre d'Etudes médicales pour l'Orthogénisme, organisme indépendant placé sous la responsabilité de vingt et un médecins de la région, à l'initiative d'un gynécologue accoucheur, le docteur Henri Fabre (2). D'où la distribution des quatre petites pièces inaugurées samedi : à droite du vestibule, en beige, la salle des cours et des conférences du mouvement avec ses planches et ses maquettes anatomiques et, en vert, le bureau du Centre d'information avec ses affiches, ses coupures de presse, ses brochures et sa documentation ; à gauche, le bureau bleu du Centre d'Études médicales et le cabinet laqué qui constituera le « poste de soins », avec sa table et son armoire à pharmacie. Il est évident que les deux parties du local travailleront en liaison pour tout ce qui concerne l'information et l'éducation, les femmes apprenant, d'un côté du vestibule, comment elles sont constituées, et le principe des contraceptifs que va leur conseiller, de l'autre côté, un personnel médico-social qualifié. C'est là l'originalité du Centre de Grenoble, dont toutes les activités seront réservées aux seules adhérentes. Espérons que cette expérience puisse servir d'exemple.

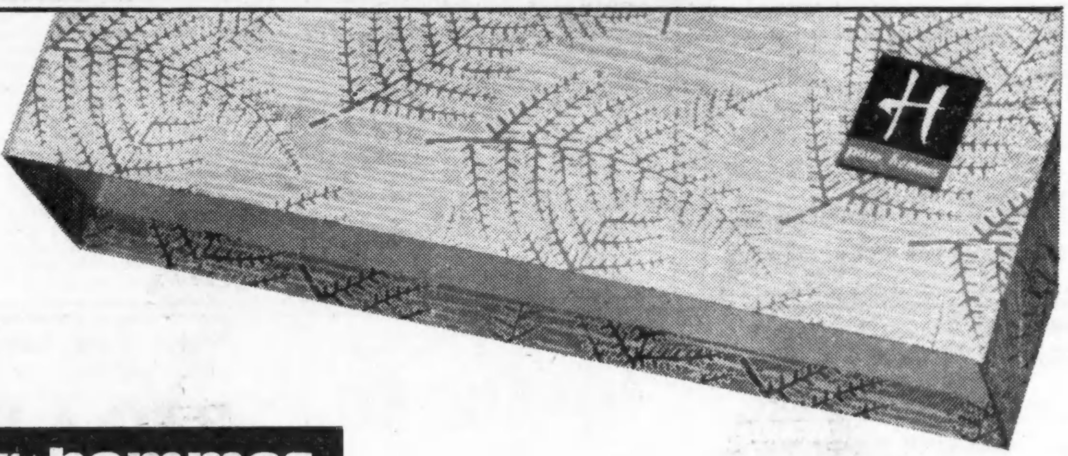
JACQUES DEROGY.

(2) Auteur de « La Maternité consciente », édité par Denoël.

(J. Berger.)

LA PREMIÈRE CONSULTANTE.
Un mot nouveau, place de l'Etoile.

18 Juin : Fête des Pères



H pour hommes

c'est net, frais, masculin

Eau de Cologne "Fougère Royale"
"Lavande"
Le 1/8 litre : 9,50 NF - Le 1/4 litre : 16,50 NF
Le 1/2 litre : 27,50 NF

LE PETIT COFFRET :
"After Shaving" - Savon de Toilette
"Fougère Royale" : 9,50 NF

LE GRAND COFFRET :
(ci-contre)
Eau de Cologne, After Shaving,
Savon de Toilette, "Fougère Royale": 24,50 NF

H POUR HOMMES - PARIS -
DIPARCO S.A. 141, AV. DU ROULE,
NEUILLY-SUR-SEINE

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

NOUVEAU

LA VIACCIA : Jean-Paul Belmondo, paysan perverti par Claudia Cardinale : fable moralisatrice ou vieux roman naturaliste ? En tout cas, une admirable photo de style 1880. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23 ; *Plaza, OPE* 74-55.)

UN RAISIN AU SOLEIL : la pièce de Lorraine Hansburry sur la ségrégation à Chicago, devenue un film avec Sidney Poitier. (*Monte-Carlo, BAL* 09-83.)
(Pour ces deux films, voir la critique de Morvan Lebesque, pages 48 et 49.)

SAMEDI SOIR ET DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL.* 04-22 ; *Marbeuf, BAL* 47-19.)

MÈRE JEANNE DES ANGES : prix spécial à Cannes. Un film polonais sur le Démon. Condamné par les catholiques, mais d'une incontestable beauté plastique. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *George-V, BAL.* 41-46.)

UNE AUSSI LONGUE ABSENCE : l'histoire d'un clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis Delluc, et la Palme d'or à Cannes. (*Biarritz, ELY.* 42-33.)

L'U.R.S.S. A CŒUR OUVERT : le troisième programme du Kinopanorama. (*Kinopanorama, FON.* 50-50.)

L'ŒIL SAUVAGE : une divorcée dans les cercles de l'enfer à Los Angeles. Des images exceptionnelles, bien que systématiquement « noires », un commentaire ultra-littéraire plus discutable. (*Bonaparte, DAN* 12-12 ; *Agriculteurs, TRI* 96-48.)

RECENT

LA DOUCEUR DE VIVRE : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

NAZARIN : du grand Bunuel. Un prêtre entre la foi et les hommes. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

LES CRIMINELS : un policier de Joseph Losey qui fait éclater le genre : un grand film haletant, une mise en scène exceptionnelle. (*Boul'Mich', ODE* 48-29.)

AUTOPSIE D'UN MEURTRE : Otto Preminger dissèque la justice américaine. (*Quartier Latin, DAN* 84-65.)

SHADOWS : le drame des Noirs à la peau blanche. Un film « improvisé » dans les rues de New York par un jeune acteur-réalisateur, John Cassavetes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

ROCCO ET SES FRÈRES : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Atlas, MON.* 11-88 ; *Raimu, ELY.* 38-91.)

LOLA : Anouk Aimée chanteuse de beuglant à Nantes. Malgré des gaucheries, un premier film attachant de Jacques Demy. (*Printania, MAR.* 19-89.)

LE CIEL ET LA BOUE : sept mois chez les primitifs de Nouvelle-Guinée qui n'avaient jamais vu de Blancs... (*Avenue, ELY* 49-34.)

ANCIEN

HAMLET : 1948. Shakespeare mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Saint - Lambert, LEC.* 91-68.)

LA VIE D'O'HARU, FEMME GALANTE : 1951. A travers l'histoire d'une prostituée dans le Japon médiéval, le féminisme du grand Kenji Mizoguchi. (*Studio Etoile, ETO* 19-93.)

LE CRIMINEL (THE STRANGER) : 1946. Orson Welles réalisateur et interprète d'une vertigineuse histoire policière. (*Napoléon, ETO* 41-46, *à partir du vendredi* 16 *juin.*)

OLIVER TWIST : 1948. Dickens porté à l'écran avec goût et fidélité par David Lean. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

LE CARROUSEL FANTASTIQUE : 1955. Fantaisie napolitaine déchaînée. Au même programme : LES SEPT FEMMES DE BARBEROUSSE, un « musical » de Minnelli. (*Studio Parnasse, DAN* 58-00.)

ATTAQUE : 1956. Le drame de la peur et du commandement. Mise en scène d'Aldrich, avec sa violence coutumière. Au même programme : L'OMBRE. (*Floride, PRO.* 63-40.)

LE CRIME ÉTAIT PRESQUE PARFAIT : 1954. L'histoire d'un maniaque vue par Hitchcock, avec Grace Kelly et Ray Milland. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

DROLE DE DRAME : 1937. Un Carné-Prévert d'avant guerre, burlesque et charmant. (*Studio Cujas, ODE* 89-22.)

LE SALAIRE DE LA PEUR : 1952. Montand et Vanel dans le célèbre camion d'explosifs de Georges Arnaud. (*Studio Raspail* 216, *DAN* 38-98.)

● théâtre

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce-parabole de Friedrich Durrenmatt. (*Ambigu, en alternance.*)

LES BONNES : la patronne, les bonnes et les ambiguïtés de la conscience de classe. Reprise de Jean Genet. (*Théâtre de France.*)

EN ATTENDANT GODOT : le premier succès de Samuel Beckett, lauréat du prix Formentor. (*Théâtre de France.*)

LE SQUARE : l'étrange dialogue de deux personnages très ordinaires dans un lieu très ordinaire. Reprise de Marguerite Duras. (*Mathurins.*)

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie dramatique de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, samedi* 17, *dimanche* 18 *et lundi* 19.)

LA MOUETTE : de Tchékhov. Une grande réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne*).

JACQUES OU LA SOUMISSION et LES CHAISES : deux reprises de Ionesco présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

LA NUIT DES ROIS : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs.*)

● télévision

JEUDI 15 JUIN, A 22 H. 30 : « Portrait-souvenir » : André Roussin évoque Alexandre Dumas fils.

VENDREDI 16 JUIN, A 21 H. 30 : « Il Bidone », film de Federico Fellini.

SAMEDI 17 JUIN, A 21 H. 30 : « Tutu », pièce de Jean-Claude Bringuier.

DIMANCHE 18 JUIN, A 21 H. 15 : « Jericho », film d'Henri Calef.

LUNDI 19 JUIN, A 20 H. 30 : « Vue sur la mer », pièce de Francis Didelot.

LUNDI 19 JUIN, A 22 H. 10 : « Le foie », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou, transmise de l'hôpital Saint-Antoine.

MARDI 20 JUIN, A PARTIR DE 20 H. 30 : « Bonjour été », variétés de Pierre Cour sur le thème du solstice d'été.

MERCREDI 21 JUIN, A 21 H. 30 : « Le petit forain », court métrage de Robert Hessens.

MERCREDI 21 JUIN, A 21 H. 50 : « Lectures pour tous ».

● expositions

MODERNE

LOTUS GÉANTS : œuvres du peintre chinois Tchang Ta-ts'ien. (*Musée Cernuschi, 7, avenue Velasquez*). (Voir l'entretien de Tchang Ta-ts'ien avec André Masson, pp. 51-52.)

MARTA PAN : des bois sculptés et polis conçus pour les nouveaux décors de notre vie quotidienne. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

ROEL D'HAESE : les rêves de Jérôme Bosch fondus en bronze. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

DODEIGNE : en taille directe, la pierre animée par une volonté de retour à l'humain. (*Pierre, 2, rue des Beaux-Arts.*)

STAHLY : le bilan d'un chef de file de la « nouvelle vague » 1945-50. (*J. Bucher, 53, rue de Seine.*)

FERAUD : un ancien prix de Rome s'attaque aux problèmes de la sculpture moderne. (*Galerie 7, 7, rue de Miromesnil.*)
(Pour ces cinq expositions, voir page 53 la chronique de Jean-François Chabrun.)

ARP : les dernières œuvres et les « poupées » du vieil enchanteur dadaïste. (*Edouard Loeb, 53, rue de Rennes.*)

GIACOMETTI : statues et tableaux. La réalité enfin dépouillée de toute anecdote illusoire. (*Maeght, 13, rue de Téhéran.*)

MUHL : un disciple de Nicolas de Staël aborde une nouvelle discipline : le portrait. (*Galerie de Paris, 14, place François-Ier.*)

CUIXART : abstrait informel, Grand Prix 1959 de la Biennale de Sao Paulo. (*Dupuis, 37, quai des Grands-Augustins.*)

MORRIS : comment peindre avec tout ce qui vous tombe sous la main, démonstration par un des champions américains de l' « action-painting ». (*Musée de Poche, 7, rue de l'Odéon.*)

RACHEL BAES : « peintures historiques » qui sont autant de rébus. (*La Cour d'Ingres, 17 bis, quai Voltaire.*)

MATTA : de belles surfaces mystérieusement peuplées de formes envoûtantes. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

BITRAN : sous un aspect « fauve » et désordonné, une sensibilité de réaliste intimiste. (*Ariel, 1, avenue de Messine.*)

SAM FRANCIS : l' « école du Pacifique » à l'heure de Monet et des arts orientaux. (*Dubourg, 126, boulevard Haussmann.*)

SERPAN : les obsessions de la vision monoculaire du microscope éditées en grands formats. (*Stadler, 51, rue de Seine.*)

LACASSE : un des « constructeurs » abstraits qui comptent. (*Massol, 12, rue La Boétie.*)

FAUTRIER : dix parmi les derniers tableaux du maître des « otages ». (*Europe, 22, rue de Seine.*)

TUMARKIN : très jeune peintre qui introduit dans ses toiles des éléments de sculpture et de gravures. (*Galerie Saint-Germain, 202, boulevard Saint-Germain.*)

FIRPO : abstrait post-cubiste dont les compositions s'équilibrent avec rigueur. (*Colisée, 40, rue du Colisée.*)

JASPER JOHNS : une imagination libre, mais dont l'expression graphique s'ordonne assez rationnellement sur les toiles. (*Rive Droite, 23, faubourg Saint-Honoré.*)

BAJ : spécialiste des tissus et objets collés, il nous présente cette fois de très cocasses et quelquefois très attirants papiers peints. (*Le Fleuve, 9, avenue de l'Opéra.*)

CLASSIQUE

GUSTAVE MOREAU : l' « inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, Galerie Mollien.*)

AMES ET VISAGES DE FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE : des pièces de haute qualité qui témoignent du charme et de l'importance d'une époque. (*Cailleux, 136, faubourg Saint-Honoré.*)

VUILLARD : une éblouissante « recherche du temps perdu », mais peinte à la main. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland.*)

TAO-TSI ET PA-TA-CHAN-JEN : deux « princes de la peinture » chinoise du XVIIe siècle. (*Huguette Berès, 25, quai Voltaire.*)

THÉOPHILOS : peintre populaire grec mort en 1934. « Le Douanier » du Pirée. (*Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli.*)

GALERIE SAINT-PLACIDE, 41, rue Saint-Placide
MENDJISKY
Du 16 au 30 juin
A la cave : Etienne TABUTEAU

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Mühl
PORTRAITS ET PEINTURES RECENTES
Jusqu'au 13 juillet

daniel cordier
matta

ANFORA - 51, rue Saint-Louis-en-l'Ile
Art abstrait : Adams, Alleyn, Borderie, Bucholz, Davring, Delaporte, Lepatre, Maille, Varga. Sculpt. de Michel Sima.

DESSINS SCULPTURES
de DAUMIER à CESAR
au BATEAU LAVOIR
16, rue de Seine - JUIN-JUILLET

GALERIE TRANSPOSITION
132, boulevard Raspail - DAN. 75-88
Aujourd'hui... Hier
AQUARELLES - DESSINS
13 juin - 8 juillet

Galerie MICHEL BOUTIN
34, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 27-50
ASENSIO
VERNISSAGE JEUDI 15 JUIN
Du 15 au 29 juin

GALERIE ARIEL
1, avenue de Messine - PARIS (8e)
BITRAN
Jusqu'au 30 juin

Galerie « LA COUR D'INGRES »
17 bis, quai Voltaire (dans la cour) - LIT. 88-48
RACHEL BAES
PEINTURES « HISTORIQUES »
Jusqu'au 7 juillet

Galerie Karl Flinker
34, rue du Bac
HOSIASSON
Du 7 juin au 7 juillet

Galerie Paul CEZANNE
1, rue Paul-Cézanne - PARIS (8e)
BIDARD
Jusqu'au 30 juin

GALERIE PIERRE BELFOND
29, boulevard Raspail - LIT. 24-39
Ina Gôdel
TAPISSERIES
13 juin - 4 juillet

GALERIE JACQUES DUBOURG
126, boulevard Haussmann - PARIS (8e)
SAM FRANCIS
ŒUVRES RECENTES
Jusqu'au 30 juin

AU PONT DES ARTS
Gal. LUCIE WEILL
en collaboration avec
EDOUARD LOEB
MAX ERNST
6, rue Bonaparte

GALERIE « J »
8, rue Montfaucon (6e)
LA FRANCE DÉCHIRÉE
AFFICHES LACEREES DE
Raymond HAINS
14 au 28 juin

SYNTHESE - 66, boulevard Raspail
ALIX - BORGRAVE - JEAN COUY - COLLOT
GARBELL - LEROY - LOMBARD - MEYSTRE
MIDELTI - PELAYO - RAVEL - SPRINGER

BRAUER
15 juin - 10 juillet
RAYMOND CORDIER
27, rue Guénégaud - PARIS (6e)

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (VIe) - ODE. 66-75
FAUTRIER
10 PEINTURES RECENTES
7 juin - 1er juillet

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
TUMARKIN
Du 7 juin au 7 juillet

GALERIE LACLOCHE
BANC
8, place Vendôme

SCIENCE

La fin des turbines

● *Piles atomiques, piles chimiques, générateurs magnétohydrodynamiques, etc., voici une nouvelle révolution énergétique.*

La recherche de nouvelles formes d'expression, l'effort pour sortir des sentiers battus, ne sont pas l'apanage exclusif des poètes ou des peintres. Les savants et les ingénieurs cherchent de même à renouveler le mode de pensée établi, à trouver de nouvelles façons d'aborder les problèmes résolus apparemment depuis longtemps. Cette recherche se révèle extrêmement féconde.

Un exemple d'actualité est fourni par l'électricité d'origine thermique.

L'énergie électrique, véritable support de la technologie moderne, est obtenue pour une large part en brûlant du charbon, du lignite ou du pétrole dans les foyers des centrales thermiques. La chaleur produite engendre de la vapeur qui est utilisée pour faire tourner le rotor d'un générateur à induction. Un turbogénérateur moderne, chef-d'œuvre de la technologie, utilise la vapeur sous des pressions atteignant 300 atmosphères, à des températures de 550-600° C, et peut produire plus de 300.000 kW. Et cependant, à peine 35-40 % de l'énergie contenue dans le combustible est transformée en électricité.

Les chercheurs s'efforcent actuellement d'améliorer le rendement de cette transformation, en simplifiant le schéma qui mène du combustible au courant électrique. Plusieurs voies s'ouvrent devant eux. Dans le monde entier, des Etats-Unis à l'U.R.S.S., les recherches se poursuivent et les prototypes fonctionnent.

Un chapitre oublié

Une des variantes viables de la transformation directe de la chaleur en courant électrique est offerte par l'effet thermoélectrique. Depuis 1882, on sait que si des conducteurs de nature différente sont soudés bout à bout pour donner une boucle fermée, en chauffant un des points de jonction on fait apparaître un courant électrique dans ce circuit. Ce phénomène est utilisé depuis longtemps dans des appareils pour mesurer les températures. Le générateur ainsi constitué est très simple ; il ne comporte aucune partie mobile et il semble étonnant qu'au moment où l'électricité commençait à conquérir le monde industriel, on ne l'ait pas préféré aux générateurs rotatifs, compliqués et fragiles. Ce délaissement est pourtant explicable. Le rendement des générateurs de ce type dépend beaucoup de la nature des éléments qui sont utilisés pour les constituer. Ce sont les semi-conducteurs qui donnent les meilleurs résultats. Or, au moment où l'étude de l'électricité se développait, les savants s'attachèrent à découvrir les meilleurs conducteurs et les meilleurs isolants existants, bannissant tous les intermédiaires. Le chapitre des semi-conducteurs fut refermé avant d'être lu. Pour cette raison, au moment où il fallut choisir le mode industriel de produire l'électricité, le générateur tournant n'eut pas de concurrent, bien que son rendement à l'époque ne fût que de 10-12 %. Son rival thermoélectrique ne put mieux faire que 2 %. La cause fut ainsi jugée définitivement — et peut-être à tort — pour une centaine d'années.

De nos jours, les techniciens remontent le handicap. Les installations actuelles permettent d'obtenir des rendements de 14-15 % ; ce chiffre devrait doubler rapidement, et probablement dépasser les 33 %.

Ainsi la Westinghouse Electric Company a construit aux Etats-Unis une installation déjà industrielle, bien que très réduite. Celle-ci fonctionne au gaz naturel ou au propane et est destinée à fournir le courant aux services annexes des gazoducs.

Le progrès décisif sera fait le jour où l'on pourra construire une pile atomique dont le combustible nucléaire aura en même temps les caractéristiques qui en feront un bon élément de générateur thermoélectrique. Une telle pile fournira directement du courant électrique avec un excellent rendement. Les recherches en ce sens sont activement poursuivies.

Une deuxième voie est offerte à la transformation directe de la chaleur en électricité par les générateurs magnétohydrodynamiques. Un fluide ionisé (qu'on appelle selon la mode « plasma ») est conducteur de l'électricité. Si des particules ionisées se déplacent dans un champ magnétique, elles engendrent un courant électrique, comme lors du déplacement d'un conducteur métallique.

A 1.800 km/heure

Dans les expériences en cours, le plasma est constitué par un gaz chaud. On sait que les gaz sont des isolants à froid ; au fur et à mesure que leur température s'élève, les particules qui constituent la masse s'ionisent et le gaz devient petit à petit conducteur. En faisant passer entre les pôles d'un aimant un courant de gaz surchauffé, on crée du courant électrique. Il faut, pour améliorer les conditions de travail, pousser au maximum l'ionisation du plasma, donc augmenter sa température. Le gaz chaud est dirigé à très grande vitesse (supérieure à la vitesse du son, disent les Russes ; 1.800 km/heure, précisent les Américains) entre les pôles d'un aimant puissant. Une telle installation pourrait atteindre un rendement de 50 à 60 %.

Une troisième possibilité est fournie par le phénomène thermoionique, utilisé dans les lampes radio. Quand on chauffe un fil métallique, les électrons contenus dans le métal « s'évaporent » et peuvent notamment être recueillis sur une paroi froide placée à proximité. On engendre ainsi un courant électrique, à condition de fermer le circuit à l'extérieur des deux électrodes. Le schéma d'un générateur du type thermoionique consiste en deux plaques conductrices, dont l'une serait chauffée au maximum, l'autre étant maintenue froide. Entre les deux parois on fait le vide, et le générateur est prêt. Son rendement dépend de la nature des deux plaques, de la température de chacune d'elles, et de la distance qui les sépare. Cette dernière doit être très faible, de l'ordre de quelques centièmes de millimètre. Dans l'état actuel des choses, le rendement se situe entre 20 et 30 %, mais on peut espérer 55 % dans l'avenir.

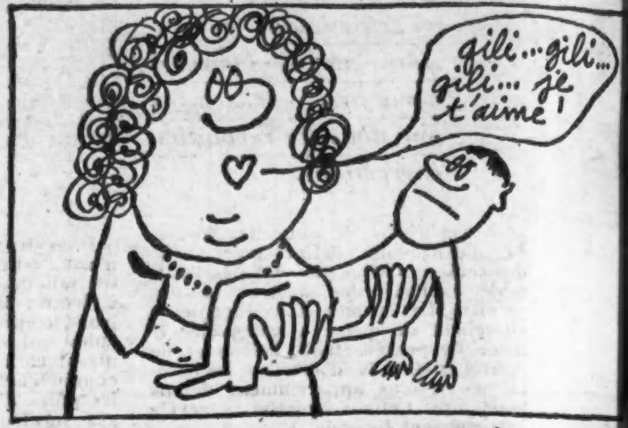
Un tracteur à pile

Il faut aussi mentionner un quatrième mode de génération directe du courant électrique, à partir d'énergie chimique cette fois. C'est, de toutes les méthodes énumérées, celle qui nous est la plus familière, puisque les piles sèches de nos lampes de poche ou de nos transistors s'en inspirent. Le rendement de ces appareils est généralement bon, mais l'électricité engendrée est chère, car les combustibles chimiques employés — zinc, plomb, mercure — sont coûteux. D'où les tentatives de les remplacer par des corps mieux accessibles à l'industrie, et notamment par des gaz. Des piles existent dans lesquelles la combustion de l'hydrogène donne de l'eau et du courant électrique. Des tentatives sont en cours pour utiliser des gaz encore moins chers : méthane, vapeurs d'essence, gaz naturel. Ce problème est du plus haut intérêt, car la transformation directe de l'énergie chimique en électricité, sans passer par la chaleur, permettrait aux ingénieurs de contourner le fameux principe de la thermodynamique qui limite le rendement des machines thermiques. Les piles chimiques pourraient ainsi avoir des rendements voisins de 75 %. Actuellement, la Kellog Co. a déjà atteint les 60 % avec une pile à amalgame de sodium. Une autre maison américaine, Allis-Chalmers, a construit un tracteur actionné par une pile de 1.000 cellules qui brûlent du propane.

Les recherches vont bon train, et il n'est plus question de savoir si la conversion directe verra le jour, mais de prévoir quand cette réalisation aura lieu industriellement. Le moment n'est pas loin où, à côté des centrales classiques où d'énormes alternateurs tournent comme des écureuils en cage, la logique industrielle fera surgir des centrales plus compactes, plus silencieuses, plus efficaces.

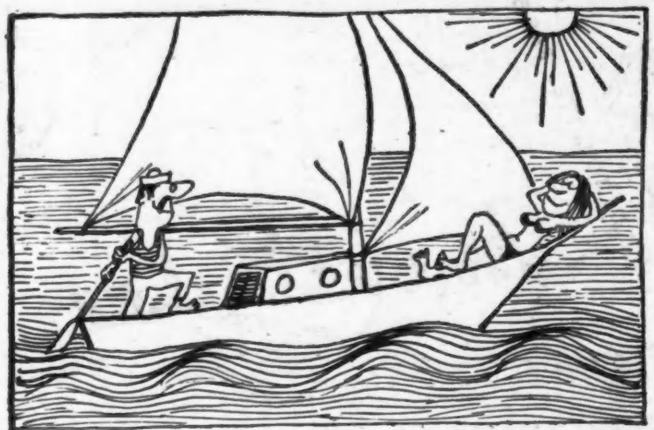
JACQUES BURMAND.

LE NOUVEAU ROMAN DE



Josée se trouve avec son mari Alan sur une plage en Floride. Elle est Française, lui Américain, très riche, bien entendu, très beau mais bourré de complexes

Par surcroît, il est affublé d'une mère envahissante et abusive. Alan est ma



Il espère ainsi retenir la femme de son ami et obliger Josée de partir seule avec son mari. Mais elle se débrouille pour partir seule... avec le matelot.

En route, le matelot veut profiter de l'occasion et Josée se laisse faire. le soir, ils rentrent. Josée qui dîne

avec Alan et leurs 2 amis, réclame un cierge pour fêter son premier amant depuis son mariage !...

Changement de décor. Ils sont rappelés à New-York la mère d'Alan est malade et doit subir une opération. Josée rencontre là un de ses anciens amants

Cela lui rappelle sa jeunesse libre Il s'appelle Bernard. Elle dîne avec lui toujours maniaquement surveillée

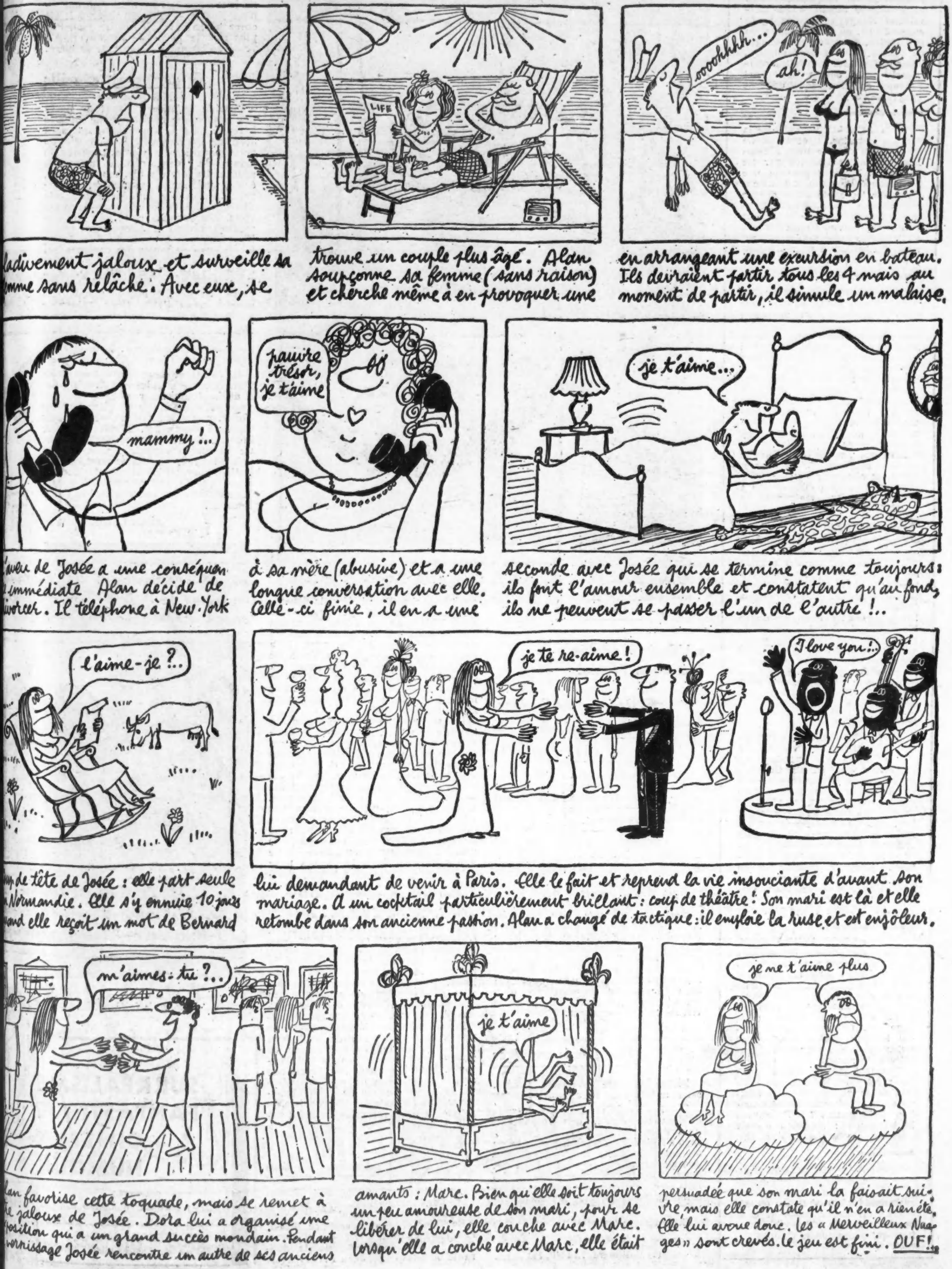
par son mari. Ce dîner se termine p une saoulographie au cours de laque Alan continue ses explications psycholog

Il réussit même à la convaincre de reprendre la vie conjugale. Ils louent une chambre rue du Bac et y vivent comme des amoureux. Lui avait fait jadis

un peu de peinture. Il fait semblant de s'y intéresser à nouveau. Il fait de la peinture et laisse Josée vivre sa vie ...

Elle repart dans les cocktails. Alan l'accompagne parfo Un jour, il rencontre Dora. Elle tombe follement amou reuse de lui. Elle connaissait déjà Josée avant son mariage. Josée s'amuse beaucoup de la passion de D

SAGAN VU PAR SINÉ



LA SEMAINE

L'EVENEMENT, cette semaine, dans le monde de la librairie (et des cocktails parisiens), c'est la publication du cinquième roman de Françoise Sagan, « Les Merveilleux Nuages » (mis en vente aujourd'hui), où l'on retrouve, un peu vieillis, deux des personnages de « Dans un mois, dans un an », Josée et Bernard. Siné fait, à cette occasion, ses débuts dans l'art nouveau de la critique dessinée (pages 36, 37).

LE FAIT littéraire de la semaine, c'est la sortie du dernier livre d'Henri Michaux, « Connaissance par les gouffres ». Michaux poursuit une recherche éprouvante et systématique sur les effets d'une drogue hallucinante : la mescaline. C'est le quatrième ouvrage qu'il leur consacre. Maurice Nadeau dit ce qu'il pense d'une expérience qui révèle la structure de notre pensée (pages 40, 41).

DANS LE DOMAINE du roman, une quinzaine de nouveaux ouvrages, les premiers de la série dans laquelle seront choisis, à la fin de l'automne, les lauréats des grands prix littéraires. On peut prendre son temps avant de les lire. A signaler tout de suite un excellent « premier roman », celui de Jean Ferniot. « L'Ombre portée », dure histoire d'une adolescence racontée avec une « verve froide » qui a enchanté Jean-Louis Bory (voir ci-contre).

Bien que l'auteur soit chef du service politique de « France-Soir », ce n'est ni dans le journalisme, ni dans la politique qu'il a trouvé son héros, mais dans sa mémoire.

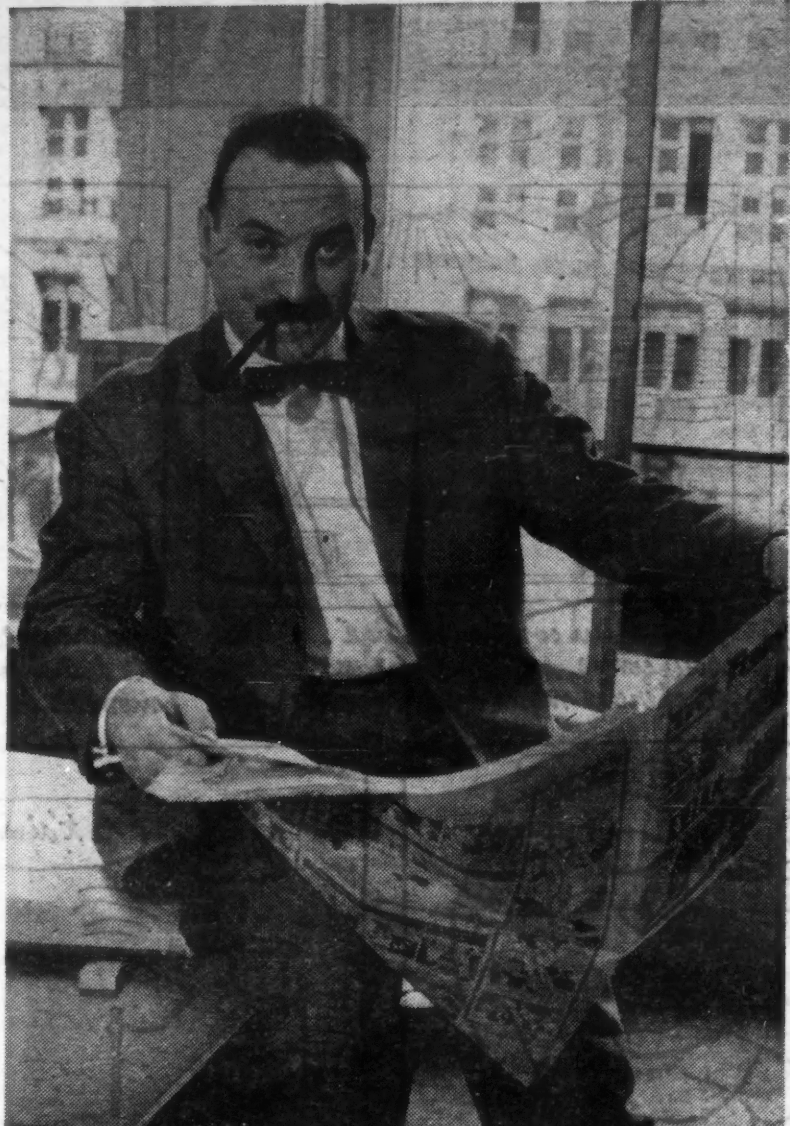
DU NOUVEAU aussi du côté des revues : parution du premier numéro de « L'Homme », publication trimestrielle dirigée par Claude Levi-Strauss et consacrée aux études ethnologiques. Départ également de « La Nouvelle Revue Marxiste », à tendance proche du P.S.U. (Henri Lefèvre, Pierre Naville, Laurent Schwartz, etc.), qui consacre son premier numéro à l'Armée. But de la revue, se poser la question : **« Le socialisme est-il possible en France ? Si oui, comment ? Sinon, pourquoi ? »**

AVEC CARL GUSTAV JUNG, mort en Suisse à l'âge de 86 ans, disparaît le dernier des « Trois Grands » de la psychanalyse. S'opposant à la théorie de la sexualité fondée sur le refoulement, telle que l'avait exposée Freud, négligeant les recherches d'Adler sur la « volonté de puissance », Jung s'est consacré à « l'inconscient collectif ». Robert Kanters relate comment Jung se transforma en « sage » itinérant pour tenter de mettre en lumière les traits stables qui appartiennent à toute l'espèce humaine (page 39).

« NOUS AVONS JOUE. J'ai perdu. Je réclame la mort », déclare Drieu La Rochelle, dans la plaidoirie qu'il avait préparée en vue d'un procès auquel il choisit d'échapper en se suicidant le 14 mars 1945. Ce texte exalté (voir page 42), fait partie d'un journal intime : « Récit secret », où Drieu relate ses précédentes tentatives de suicide.

Comment faut-il, avec le recul, juger celui qui fut l'un des maîtres de sa génération, puis l'éditorialiste véhément de « Révolution Nationale » ? Emmanuel Berl répond : **« Drieu avait « attrapé » le fascisme... »** (p. 42).

A L'ACADEMIE, élection surprise: au fauteuil de Léon Bérard, ancien ambassadeur au Vatican, on attendait un duc, Armand de Gramont, ce fut un philosophe chrétien qui passa, Jean Guitton.



(J.-R. Roustan.)

JEAN FERNIOT AUJOURD'HUI...
A peine étonné...

ROMANS

« L'Ombre portée » par Jean Ferniot

De la mort à l'amour, l'apprentissage de la vie par un adolescent déjà désenchanté. Un premier livre qui révèle un vrai talent.

SEIZE ans : c'est la fin de l'enfance, déjà l'adolescence. C'est déjà la vie pour ceux que ne protège pas le capiton des précautions bourgeoises. Le petit Jean, héros de « L'Ombre portée » (1), n'a que seize ans lorsqu'il enterre son père, mais il possède déjà toute l'amère expérience d'un homme. C'est cette expérience qui lui remonte au cœur et à la mémoire alors que les pelletées de terre font sonner le bois du cercueil, et dont Jean Ferniot fait la substance d'un premier livre qui révèle d'emblée une virtuosité peu commune.

Les grands mystères

Bilan des seize premières années, sans indulgence ni attendrissement.

L'œil à la fois vif et froid, sans oublier un détail, une intonation, un geste si furtif qu'il ait été, le petit Jean s'abandonne au remue-ménage de ses souvenirs. Une image en entraîne une autre, une anecdote décroche un, deux, trois récits « en tiroir », les faits se chevauchent — multipliant les éclairages incomplets, les jeux de miroirs, les erreurs, puis les corrections.

Cette femme qui mouille le crêpe de son voile, c'est Petite Mère, la deuxième femme de son père, sa vraie mère à lui, Jean, est morte. Du moins Jean croyait que Petite Mère était la deuxième femme de son père. Il a fini par comprendre. Petite Mère a été la première femme de son père, son père l'a quittée pour une autre, sa mère à lui Jean, et sa mère une fois morte tout est rentré dans l'ordre. Au moins apparemment.

Le garçonnet a longtemps tourné autour de ce secret, le flairant, le devinant à mille riens, un peu à la façon dont la petite Maisy de Henry James devine le désordre familial. Mais dans « Ce que savait Maisy », les heurts sont amortis, la découverte sans doute plus difficile. Pour le petit Jean, non. L'ombre portée par le monde des adultes sur celui de l'enfance, elle se découpe, aux yeux de Jean, avec netteté, pas de flou commode, de dégradé complaisant ou pitoyable. Ce que sait Jean, Jean l'a appris avec cette brutalité tranquille à quoi aboutissent toujours les atermoiements dus au seul hasard.

Il en est de même pour les grands mystères dont la connaissance, dit-on, transforme en adulte. La mort. L'amour. La mort, cela fut pour Jean l'hôpital puant où agonisa sa mère, l'obscène gâtisme de tante Agathe, la kyrielle des grotesques trépas familiaux. L'amour : les tâtonnements obscurs de la première sensualité au hasard des rencontres d'école, d'immeuble, de rue, de patronage, de séminaire. Ajoutons la foi, puisque le problème se pose pour le petit Jean sevré de vraie tendresse et comme en porte-à-faux avec le monde qui l'entoure. La foi, ce peut être la chaude amitié des copains du « patro », l'admirable dévouement de l'abbé Branguier, mais c'est aussi l'hypocrisie, la sottise, les mesquineries du petit séminaire.

Aucune illusion

Apprentissage, on le voit, désenchantant. Aucune illusion. A la différence de Jean Douassot, l'auteur de « La Gana », qu'une enfance désenchantée a conduit à la révolte lyrique, aux dynamitades d'une poésie délirante ou exaspérée, Jean Ferniot reste calme, tout attentif, semble-t-il, à la précision avec laquelle il dessine l'ombre portée. Cynisme ? Indifférence ? Devant le drame de ses parents, commencé trente-cinq ans plus tôt, interrompu puis recommencé dans des temps et des conditions mystérieuses, Jean a l'impression d'être un intrus. Est-ce pour cela qu'il semble ne jouer que le rôle d'un figurant — d'un témoin — d'un étranger ? Il vit entre parenthèses, il respire mal. Pas plus que le héros de Camus, il n'a versé de larmes à la mort de sa mère.

Ce gavroche tranquille

Pareille enfance à son tour porte une ombre sur l'existence de l'adulte à venir. La grande personne que sera Jean ne gardera pas la nostalgie de verts paradis. Et pourtant... Sous le calme du récit, circule une joie sourde. La joie d'avoir, entre famille, école, patronage, séminaire, sauvegardé une espèce d'indépendance, une liberté qui évite les aigreurs de la révolte. Accompagne cette joie une immense tendresse, soigneusement refoulée, bien sûr, mais qui, sensible, donne à ce roman certaines des couleurs qui nous rendent précieux les livres d'Henri Calet. Cette tendresse, Jean Ferniot ne la réserve pas à ses copains, au père Branguier, mais elle caresse aussi Petite Mère, pitoyable amoureuse un peu folle, le père égoïste et victime, tout un monde sordide, misérable et pourtant tiède, condamné, en marge de la misère, au décor des petites vies.

Le talent de Jean Ferniot est éclatant. Avec la souplesse d'un virtuose, il utilise toutes les ressources du langage parlé, mêlant style direct et indirect, recourant savoureusement aux vigueurs de l'argot. Il faut signaler l'originalité du ton : une verve froide. Ce gavroche tranquille, déjà mûr, à peine étonné, parfois écœuré, jamais indigné, perçoit le ridicule de façon si aigüe que le voilà immunisé contre les romantismes tumultueux de l'adolescence.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Gallimard, 7,50 NF, 233 pages.

...ET A ONZE ANS.
...jamais indigné.

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue
franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

PSYCHANALYSE

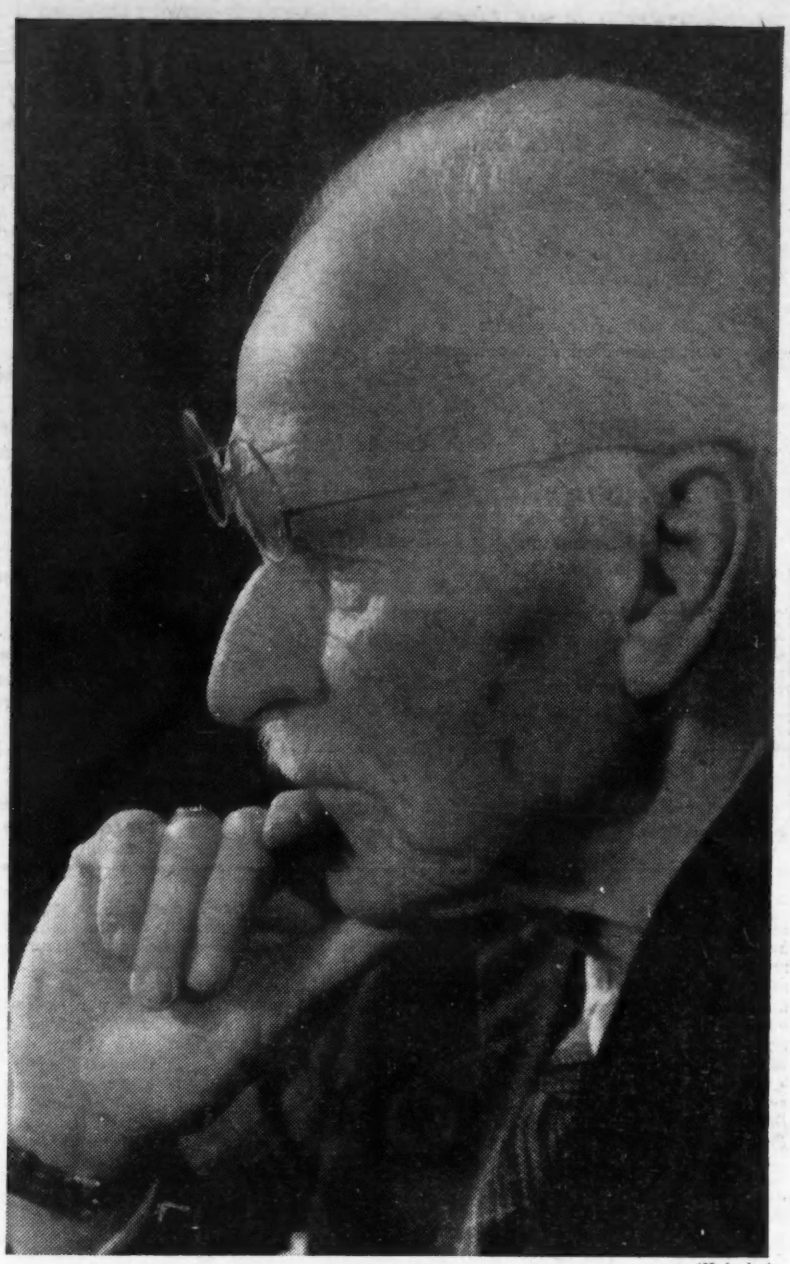
Le chemin d'un « sage »

● ***Robert Kanters décrit l'immense enquête entreprise par Carl-Gus-Jung, du Kenya à l'Inde et des mythologies primitives à Picasso, pour vérifier son hypothèse-clé : l'inconscient collectif.***

L'HOMME qui vient de mourir était beaucoup plus qu'un grand psychiatre, le plus illustre disciple de Freud : c'était un des très rares « sages » de l'Occident, une sorte de « medecine-man » de notre culture. L'un de ses premiers grands livres, traduit en français il y a presque vingt ans, était intitulé « L'Homme à la découverte de son âme ». Il a contribué plus que personne à cette exploration intérieure qui depuis un demi-siècle a changé la vision que l'homme a de lui-même aussi profondément que les grandes découvertes du XVIe siècle ont modifié la face de la Terre.

Au cours de ses années de formation, Carl Gustav Jung avait eu l'occasion de travailler avec les plus grands maîtres de la psychiatrie de l'époque. Fils de pasteur, né à Keswill, en Suisse, le 26 juillet 1875, docteur en médecine de l'Université de Bâle, il compléta ses études à Paris en 1902 avec Pierre Janet avant de devenir à Zurich l'assistant d'Eugène Bleuler. Son travail de laboratoire et son travail de clinicien l'avaient vite converti aux vues alors nouvelles et très discutées de Sigmund Freud dont il devint vers 1907 l'ami plus encore que l'élève. Aujourd'hui que la psychanalyse est intégrée à nos habitudes de pensée, qu'elle imprègne romans et films, qu'elle est une mode et même une manie, nous nous représentons mal l'impression de ces jeunes médecins qui, au début de ce siècle, jetaient pour la première fois leurs filets dans les profondeurs de l'inconscient et en ramenaient des complexes et des monstres, mais aussi une thérapeutique nouvelle et efficace.

Jung assimila parfaitement la méthode et les découvertes psychologiques de Freud, mais il conçut très vite des doutes sur la valeur du système général que le maître prétendait construire à partir de là. Dès avant la première guerre mondiale la rupture était consommée entre les deux hommes, et tandis qu'on réserve le nom de psychanalyse à la doctrine freudienne, on appelle psychologie analytique l'immense corps d'idées bâti par Jung à travers des dizaines de volumes, des centaines d'articles, de conférences et de communications jusqu'à la veille de sa mort (1). Expliquer par le refoulement dans l'inconscient de forces principalement sexuelles non seulement névroses et psychoses, mais encore les activités de l'homme sain, de l'artiste, du philosophe, et les comportements collectifs étudiés par les ethnographes et les sociologues, c'est ce qui sembla assez vite trop étroit et trop systématique à Jung. Il a raconté lui-même l'incident qui lui fit faire un pas décisif. Un malade, dans un couloir de l'hôpital, lui demanda un jour d'observer le soleil parce que, disait-il, on voyait les vents en sortir par une sorte de protubérance en forme de sexe masculin. Or Jung venait de lire la description d'une vision exactement semblable dans un vieux papyrus grec dont le malade ne pouvait en aucun cas avoir eu connaissance. Il lui parut donc que l'esprit humain, sans le savoir, sans aucune communication possible, en des temps et en des lieux très éloignés, fonctionne de la même manière, produit les mêmes images, les mêmes symboles et les mêmes mythes.



(Holmès.)

CARL-GUSTAV JUNG.
« Nous ne comprenons pas ce qui arrive dans le monde. »

Les archétypes

Il entreprit alors une immense enquête. On le trouve en 1921 en Afrique du Nord et chez les Pueblos de l'Arizona, un peu plus tard au Kenya, aux Indes, dans les principaux pays d'Europe et aux Etats-Unis. En même temps, avec l'aide de collaborateurs comme Wilhelm ou Kerenyi, il interroge les traditions orientales, les mythologies anciennes et primitives, il se plonge dans l'étude de l'alchimie, il médite sur Picasso et sur James Joyce. Il s'agit en somme de remplir d'un contenu mythique réel, vérifié sur place, la notion abstraite et creuse de l'âme, de mettre en lumière la réalité d'une sorte de fonds commun de la pensée humaine.

Jung en arrive ainsi à distinguer trois degrés dans la structure de l'âme : la conscience, l'inconscient personnel, à peu près au sens freudien, et l'inconscient collectif qui est condensation d'expériences ancestrales, héritage de possibilités, de même que dans la structure de notre corps, on retrouve des traits qui appartiennent collectivement à toute l'espèce et même à toute l'animalité. Cet inconscient collectif est le réservoir de ce que Jung appelle les archétypes, c'est-à-dire des espèces de schémas, émotions et images à la fois, inscrits dans la mémoire secrète de l'espèce et qui expliquent la résurrection à des milliers de kilomètres et à des milliers d'années de distance des mêmes situations et des mêmes mythes. Cela vaut pour les malades dans leurs rêves et dans leurs délires, mais cela vaut aussi pour les superstitions et les croyances des primitifs, pour les doctrines ésotériques, pour les symboles des grandes religions, voire pour des « mythes modernes » comme celui des soucoupes volantes brillamment analysé dans un ouvrage récemment traduit (2). Bref, l'immense labeur de Jung tend à mettre en évidence un réseau extrêmement riche de correspondances inexplicables par la transmission ou l'imitation et qui dessine peut-être en filigrane sous la monnaie courante des idées et des croyances le visage de l'homme.

La part obscure

La curiosité universelle de Jung, la place importante qu'il a faite à l'alchimie, à l'occultisme, à la religion (mais comment aurait-il pu faire autrement puisque à travers les siècles ces doctrines ont précisément été les plus grandes réserves des « mythes » qu'il chassait partout ?), tout cela a souvent été mal jugé. On l'a accusé de s'être éloigné du sain rationalisme plus ou moins matérialiste de Freud pour verser dans une phénoménologie hasardeuse et tendancieuse des mythes, dans la métaphysique et dans l'obscurantisme. Rien n'était plus étranger à ses intentions. Il a proposé son hypothèse de l'inconscient collectif et des archétypes comme une clé, meilleure que la clé freudienne, pour expliquer l'ensemble des faits psychologiques, anthropologiques, artistiques, etc. Ses recherches dans tous les sens étaient destinées non à fonder une métaphysique, mais à vérifier scientifiquement cette hypothèse de départ. L'étude scientifique de l'âme était pour lui la science de l'avenir : non une théosophie arbitraire, mais une science d'observation comme les autres sciences naturelles et à laquelle les faits à observer ne manquent pas.

Et à cette science, sans orgueil, il assignait dans l'avenir un rôle directeur. C'est ici que le savant rejoignait le sage. La guérison pour le malade de l'hôpital psychiatrique, c'est la réconciliation : l'âme doit se réconcilier avec son ombre, c'est-à-dire avec ce qui était rejeté dans son inconscient personnel, mais elle doit aussi s'accorder avec cet héritage qui en elle vient de plus loin qu'elle, du monde des archétypes. La notion d'équilibre intérieur, de santé mentale, passe ainsi de l'homme à l'espèce. Et la notion de maladie, de déséquilibre, de l'individu à l'époque. *« Le grand problème de notre temps,* écrivait Jung en septembre dernier à Sir Herbert Read (cf. « Observer », 11 juin), *est le fait que nous ne comprenons pas ce qui arrive dans le monde. Nous sommes en présence de la part obscure de notre âme, l'Inconscient, qui nous envoie ses sombres et inexplicables incitations... Nous sommes encore dans un état d'esprit étrangement primitif pour la grande raison que nous n'arrivons pas à considérer le monde psychique avec objectivité... »*

De Jung, pas plus que de Freud, ni d'aucun autre savant, on ne peut penser que son œuvre restera intangible. Ses travaux seront passés au crible, certaines de ses trouvailles et de ses opinions controuvées. Mais personne peut-être n'a, avec autant de ténacité et finalement autant de prudence, essayé de restituer à l'homme la connaissance de cette part de lui-même sans laquelle il ne serait pas ce qu'il est. Il aura un nom dans l'histoire de Psyché.

ROBERT KANTERS.

(1) Cf. « L'Homme à la découverte de son âme » (Editions du Mont-Blanc), « Un mythe moderne » (Gallimard), « Problèmes de l'âme moderne », et de nombreux autres livres (traduction Cahen-Salabelle, Buchet-Chastel).

(2) Cf. « L'Express », n° 507 du 2-3-61.

L'ARBALÈTE
publie le théâtre de
JEAN GENET
LES BONNES
L'ATELIER D'ALBERTO GIACOMETTI
LE FUNAMBULE - L'ENFANT CRIMINEL 15 NF
LES PARAVENTS
17 TABLEAUX - 264 PAGES 12 NF
LE BALCON
avec un avertissement 9 NF
AVEC LITHO DE GIACOMETTI 24 NF 50
LES NÈGRES
33 photographies du spectacle 12 NF
COUVERTURE DE JEAN GENET 18 NF

SEQUOIA
JOHN-F. KENNEDY
LE COURAGE DANS LA POLITIQUE
...émouvant, dramatique, vibrant d'une noble inspiration
un volume relié toile - EN LIBRAIRIE

Vient de paraître
Aux sources de la révolution russe
RENÉ CANNAC
NETCHAIEV
du nihilisme au terrorisme
12 NF
« Netchaiev a poussé la cohérence du nihilisme aussi loin qu'il se pouvait. »
ALBERT CAMUS
PAYOT, PARIS

POÉSIE

« Connaissance par les gouffres » par Henri Michaux

Grâce à la mescaline, Henri Michaux, en bon poète, poursuit, après Baudelaire, après Rimbaud, l'exploration des paradis artificels : la science, dit Maurice Nadeau, pourrait aussi en tirer profit.

TAPIS ROULANT EN MARCHE...

par Henri MICHAUX

Comment se comporte la pensée d'un poète sous l'influence de la drogue : voici un extrait de « Connaissance par les gouffres ».

Je vais de l'avant, vite
Des pelles volent
puis des cris
je me dégage
l'instant, Naples.

Cette pensée merveilleuse
mais quelle était donc cette pensée ?

Soudain, précipice.
En bouillonnant
une eau torrentielle cascade dans le fond d'un
[canon
vive, vive, vivacissime.

Tenant fortement un grand anneau métallique
je serre, je serre

Je... pensée, voyons, c'était avant
mais quelle était donc cette pensée ?

« Paolo ! Paolo ! »
crié d'une voix bordée de rouge

Oublis à grande vitesse

Par terre, des fagots préparés
quel tas !

Mais qu'est-ce qui arrive ?
Plus de fagots
seulement reste la « fagocité »
Inouï !

Allegro vivace !
Prestes
prestissimes
pensées sous moi.

Tiens, je connais ce chemin-ci
un chemin si particulier
et pourtant...

Suis soulevé
élévation
élévation extrême
élévation folle

Tennis des synonymes
Je vois, j'amasse des ressemblances
je vois, je rouvre des différences
Formidable !
Quels échanges !

Ces mots, voyons, lesquels étaient-ce
prononcés d'une voix si pincée ?

« L*ES drogues nous ennuient avec leur paradis,* écrit Henri Michaux en exergue à son nouvel ouvrage « Connaissance par les gouffres » (1). *Qu'elles nous donnent plutôt un peu de savoir.* » Entendons : un peu de ce savoir qui échappe à l'homme de sang-froid plongé dans la vie quotidienne et qui meurt sans avoir existé, alors qu'autour de lui un monde le sollicitait à quoi il est resté sourd et aveugle. Il ne s'agit pas de s'en faire accroire, de céder aux illusions ou de traquer un bonheur fictif et qui ne dure que le temps d'une ivresse. Il s'agit, par un volontaire et raisonné dérèglement de l'esprit, de retrouver les composantes de notre nature spirituelle en même temps que ses grandes lois de fonctionnement. Il s'agit d'apprendre sur nous-même plus que jamais ne nous en apprendront les moyens d'investigation, introspectifs ou scientifiques, habituellement à notre disposition. Depuis longtemps déjà, on sait que le malade renseigne sur le bien-portant et que l'anomalie fait découvrir la règle.

L'ivresse mescalienne

Aussi, depuis « Misérable Miracle » où Henri Michaux étudiait sur lui les effets de la mescaline, faut-il se garder de faire découler ses écrits de cette veine poétique qui a donné naissance à un certain « Plume » ou aux habitants de « la Grande Garabagne ». C'est le même homme qui nous parle, lucide, courageux, non conformiste et souvent caustique, avec les mêmes moyens d'expression (d'où les confusions possibles), mais cette fois délibérément non inventif, non humoreux, ennemi de l'effet littéraire même le plus légitime, appliqué à décrire, à transcrire, à rendre compte, à traquer dans leur exacte vérité, et minutieusement, les phénomènes dont il est le siège ; savant en un mot, ou comme on dit aujourd'hui, chercheur, expérimentateur en tout cas, et non homme de lettres. Il est possible qu'après ce long et enrichissant détour, il revienne à la poésie ; il est également possible qu'il n'y revienne pas, ayant trop à faire avec lui-même.

La mescaline a ses préférences parce qu'elle est la plus franche et la plus violente dans ses effets, submergeant la conscience par des trains d'ondes successifs (vagues, dents de scie, chaînes de montagnes) qui figurent peut-être les ondes cérébrales surexcitées, tandis que défilent à toute vitesse des visions d'ornements, de grimaces, de ruines (« *Les villes aux mille palais, les palais aux mille tours, les salles aux mille colonnes, dont on a tant parlé, les voici* ») et que s'effectue à un certain moment le saut dans l'infini : « *Sentiment de l'infini, de la présence de l'infini, de la proximité, de l'immédiateté, de la pénétration de l'infini, de l'infini traversant sans fin le fini. Un infini en marche, d'une marche égale qui ne s'arrêtera plus, qui ne peut plus s'arrêter...* », etc. La mescaline peut conduire à l'extase par « *un transport comparable à rien de ce qui est de ce monde* ». Extase de félicité ou de malheur total. C'est selon. Mais plus que ce résultat, ce qui intéresse Henri Michaux, c'est la structure de notre esprit que révèle l'ivresse mescalinienne : par la manifestation tangible d'ondes dont la vibration constitue la pensée, la naissance visible d'un rythme qui porte régulièrement et tout entier l'esprit vers le « oui », puis vers le « non », et sans qu'il puisse jamais y avoir de compromis entre ces deux états (« *le moins qu'on puisse imaginer est un phénomène périodique affectant la cellule nerveuse, comme serait une succession plus rapide de polarisations et de dépolarisations* »), la révélation d'une dualité interne qui nous est constitutive et selon laquelle s'opposent, normalement tenues en équilibre dans la vie courante, de violentes forces antagonistes.

Pilules à moraliser

Par l'usage de la psylocibine, drogue tirée d'un champignon hallucinogène du Mexique, l'auteur fait une expérience de dépersonnalisation. Là encore ce sont des ondulations qui l'assaillent, le brassent et le massent, mais pour lui enlever sa singularité, pour le neutraliser, pour l'enrober dans un flux sirupeux de bons sentiments et de dispositions conformistes. La drogue exige sa subordination, sa soumission et lui enlève les moyens de regimber (« *On est mis au calme, à l'arrêt. Dévitalisation* »). La psylocibine prive de toute perspective d'action, coupe de tout avenir, dissout toute velléité, même musculaire, en même temps qu'elle libère un besoin d'effusion qui se traduit par une envie incoercible de parler. On voit l'usage thérapeutique, social, qui peut en être fait : « pilules à moraliser », pilules pour réduire à quia. On en conclut que l'être intérieur « s'éboule » dès qu'il est coupé de la durée, frustré de son avenir, privé de cette tension à vivre qui serait suffisante pour nous permettre de continuer à vivre. Suffisante mais indispensable.

Qui a volé mon corps ?

Henri Michaux se livre à d'autres expériences en vue de vérifier les effets particuliers de la mescaline par rapport, par exemple, à la musique, ou du haschisch dans ses facultés de divination : un portrait, un visage, une écriture (surtout une écriture d'écrivain, une œuvre littéraire) sont percés à jour par le haschisch et livrent à l'observateur des mouvements intérieurs ou des secrets qu'il n'aurait jamais perçus autrement et dont il se souviendra (« *J'ai trouvé dans le haschisch, un admirable détecteur. Certains parmi les grands auteurs de la littérature et de la mystique n'ont pas résisté une minute à la pénétration* »). Mais ce sont là festons et astragales à côté du grand sujet qui le préoccupe et dont l'étude le requiert depuis de longs mois : la folie. Qu'est-ce que la folie ? Quels rapports entretient l'aliéné avec lui-même, les autres et le monde ? A partir de quelles aberrations ou de quels dérèglements de l'esprit peut-on parler de folie ? Quel est l'univers (ou quels sont les univers) de la folie ? Pour la première fois sans doute il nous est parlé de la folie « de l'intérieur », par quelqu'un qui l'a sciemment provoquée en soi par l'usage de drogues d'autre part utilisées en psychiatrie et qui peut raisonnablement extrapoler à partir d'expériences vécues, passées au crible d'une critique vigilante.

De même que le drogué perd ses « appuis » et cet appui essentiel qu'est son impression générale d'être, un aspect de la folie est le sentiment de la perte du corps, telle que l'éprouve, par exemple, le sujet soumis à la psylocibine. Un aliéné de cette sorte voit son corps, le fait fonctionner, mais il en a perdu la sensibilité et c'est comme s'il ne l'occupait plus. Or, le corps est notre premier « *réel* », « *base de tout autre réel et de la vie même* ». Le perdre, c'est connaître une solitude dont on ne peut donner d'exemple parce qu'elle « *ne se compare à rien* ». C'est une solitude « *dont le solitaire n'a aucune idée* ». Pourquoi est-il privé de son corps ? Qui le lui a volé ? Quelqu'un le persécute. Mais les « autres » également ont perdu leur corps et sont devenus de faux parents, de faux amis, en fait des « étrangers », tandis que les objets eux-mêmes ne s'habitent plus, ont perdu leur masse et leur poids. Le monde se déréalise, se dégrade, se vide.

En même temps des visions l'assaillent, le harcèlent. Sa tête « trop habitée devient une salle de cinéma aux films impromptus qui affolent, fatiguent, occupent, emportent, interrompent ». Les sensations de tous ordres (odorat, goût, toucher) sont poussées au paroxysme, jusqu'à l'hallucination. Il y a pis : la matérialisation soudaine et affolante de tout ce qu'il pense et lui passe par la tête : tout ce qui le hante devient du réel, un réel extérieur et solide. Il entend chuchoter, parler, rire. On lui coupe ses phrases, on le contredit, on se moque de lui. Les voix sont réelles et particulières, alors qu'elles procèdent d'un subconscient qu'il voit comme un double, comme un adversaire acharné collé à lui et fait de la même substance que lui. Mais, malheur à lui s'il cherche des explications : il n'en sort plus, il est fasciné par elles, il se noie en elles. En tout et partout une force l'entraîne au-delà du point où il devrait s'arrêter. L'esprit a perdu ses freins.

Un mort-vivant

Il en va de même s'il croit avoir découvert la vérité, s'il croit la posséder. Il devient mégalomane, se prend pour Dieu ou Napoléon. Moins dépassé par les événements que par sa pensée qui galope et qu'il ne peut rattraper et qui l'entraîne dans tous les chemins de traverse. C'est une force qui le subjugue, impersonnelle et furieuse, impossible à contrôler et qui, parfois, agit avec lui comme la bourrasque avec le fétu, le menant,

(1) Le Point du Jour, Gallimard. 288 p., 15 NF.

DÉFENDS TA PEAU !

CRAPOUILLOT
Directeur JEAN GALTIER-BOISSIERE
FAUX GÉNIES
FAISEURS ET MÉCONNUS
Le numéro spécial : 5 NF
Ed. originale numérotée sur couché 12 NF
LA JEUNE PARQUE

pourquoi pas ? jusqu'au meurtre. Ou, tout au contraire, elle creuse sous ses pas un trou, un gouffre qui l'aspire et le dépose dans un désert : *« le désert des déserts, le désert des sensations ni hauts ni bas, sans imprévu, sans pointes, sans chaleur, sans réchauffement et sans refroidissement, le désert de la continuité perpétuellement semblable, monotone régulier défilé intérieur »*. Il devient un mort-vivant. Il se sent comme tel.

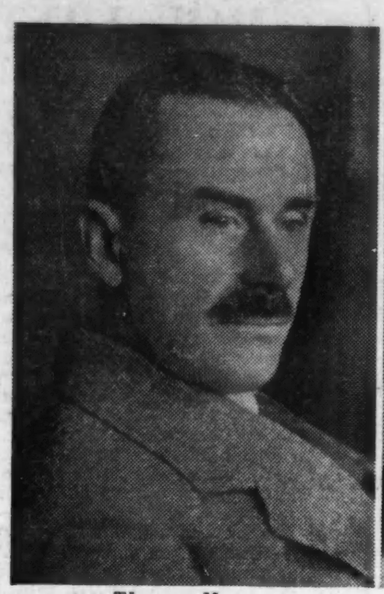
Henri Michaux nous décrit d'autres états encore avec la même minutie, la même volonté d'exactitude et une force de suggestion telle que nous nous surprenons à ne point vouloir céder à un entraînement sympathique aux limites du périlleux. Nous mesurons combien nos assises sont fragiles et nous nous demandons, avec un peu d'angoisse, s'il est même nécessaire de recourir à la drogue, si quelques ribotes d'imagination ne suffiraient pas à faire basculer notre esprit dans « l'autre monde ». Les surréalistes, autrefois, ont simulé avec assez de vraisemblance quelques états-types d'aliénation pour que leurs descriptions tout imaginaires (notamment dans « L'Immaculée conception », ouvrage de Breton et d'Eluard) soient en même temps exactes. On se dit qu'il faut à ces investigations des esprits solidement organisés et on envie celui d'Henri Michaux d'être à ce point héroïque et vigilant. Ce qui était pour les surréalistes un peu plus qu'une fantaisie poétique est devenu chez l'expérimentateur forcené de « Connaissance par les gouffres » exploration dangereuse et quête riche en découvertes. La psychiatrie, la médecine, la psychologie — la science, en un mot, pourrait en tirer profit.

Un inventeur

Pourtant, et Henri Michaux voudra bien ne pas se fâcher à nouveau si je le lui redis : l'expérimentateur, l'homme de science improvisé qu'il est nous intéressent dans la mesure où ils cohabitent avec Henri Michaux le poète, l'auteur de « La Vie dans les plis » ou de « Face aux Verrous », et aussi le peintre (par le pinceau) de cet univers étrange qu'il a ajouté au nôtre. Entre tous ces personnages qu'il peut être successivement ou à la fois, il n'existe pas de solution de continuité et si leurs moyens d'expression sont différents, c'est du même monde qu'ils nous parlent : un monde dont il est bien possible qu'il nous soit à tous commun mais qui, comme ces terres découvertes par les hardis navigateurs d'autrefois, porte la marque et le nom de ce qu'on pourrait appeler son « inventeur ». Peut-être parlera-t-on plus tard dans les Facultés de médecine des états de folie décrits par Michaux (Henri) sous la rubrique : description clinique. Il est sûr en tout cas que la littérature les récupérera sous celle de « conquêtes poétiques au XX^e siècle.

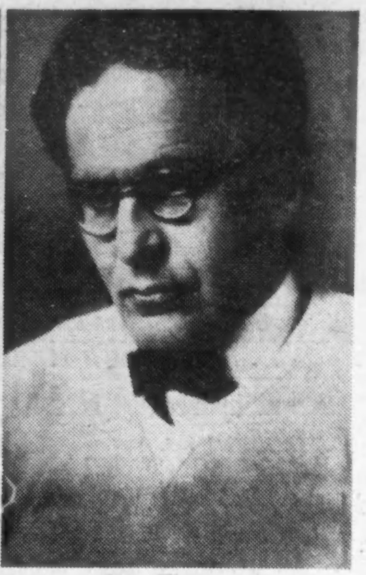
MAURICE NADEAU.

HISTOIRE



Thomas Mann.

Lise Meitner.



Otto Klemperer.

DES VISAGES QUI PARLENT

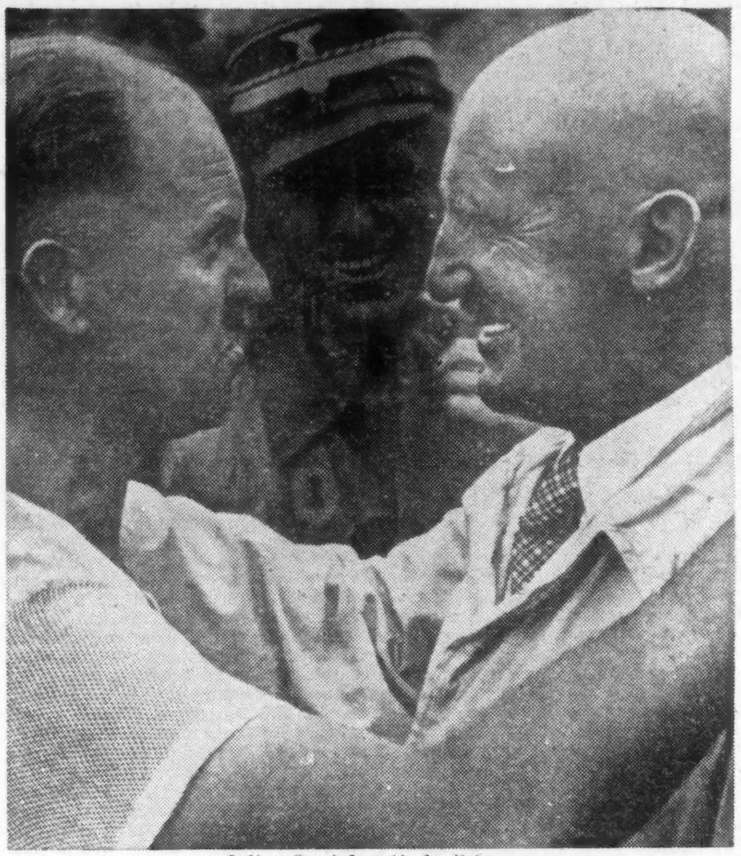
Un grand éditeur allemand, Kurt Desch, vient de publier dans son pays un album photographique de 400 pages, simplement intitulé « Hitler ». Mise en garde aux jeunes, aide-mémoire pour les moins jeunes.

Avec un minimum de texte, la simple évocation par l'image de la carrière de Hitler, de la naissance à la chute, est saisissante.

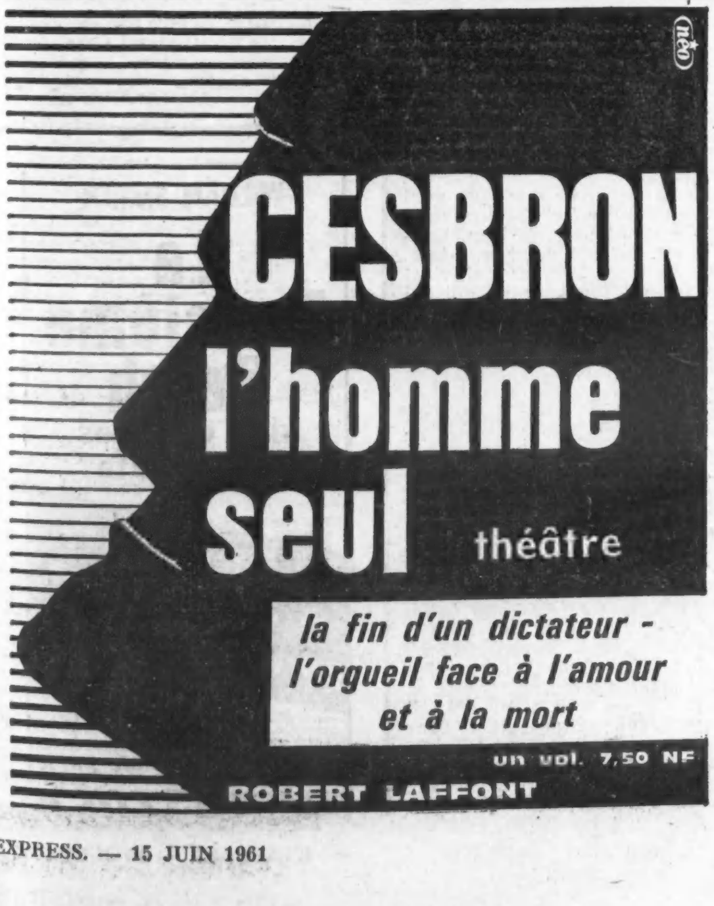
Et pour expliquer par l'image ce qu'est le fascisme, il suffit de confronter, comme nous le faisons ici, quelques visages.

En haut : ceux que le national-socialisme ne pouvait pas tolérer (l'écrivain Thoman Mann, prix Nobel de littérature ; la physicienne Lise Meitner, dont les recherches dans le domaine atomique furent décisives, et le chef d'orchestre Otto Klemperer).

En bas : ceux dont le national-socialisme a fait ses maîtres à penser (Julius Streicher, précurseur idéologique d'Eichmann, et l'un de ses disciples).



Julius Streicher (à droite).



Il faut lire *Textes intégraux - Photos*

L'ENCLOS

Le film inédit d'Armand GATTI
qui fait l'unanimité

L'IDIOTE

La nouvelle pièce de Marcel ACHARD
l'immense succès du Théâtre Antoine

l'Avant-Scène

La Revue de l'Actualité (Théâtre et Cinéma)
27, rue Saint-André-des-Arts - Paris (VI^e)

Marchands de journaux **NF : 2,50**

CONTRE-EXPERTISE

Le journal intime de Drieu La Rochelle

● ***Quinze ans après la mort de Drieu La Rochelle, un recueil de textes inédits, « Récit secret », est publié. Pour l'œuvre de Drieu, l'heure du jugement approche. Emmanuel Berl la situe par rapport à l'homme.***

L'HEURE est venue, il me semble, où ceux qui ont connu Drieu La Rochelle devraient, quand il s'agit de lui, laisser la parole à ceux qui le découvrent. Dans ses livres et dans sa légende. Ils se feront de lui une idée plus simple sans doute et plus claire. Pour moi, plus je pense à lui, plus il me devient difficile de le faire autrement que sur le mode interrogatif qui d'ailleurs fut constamment le sien.

Lorsque je l'ai connu, il n'était pas un homme politique et ne songeait guère à le devenir. Il était

(Archives.)
DRIEU LA ROCHELLE.
« Pas les mains, seulement les pieds. »

d'abord un écrivain — très obsédé par ses soucis d'artiste quoique résolu à ne pas se laisser isoler par eux des autres hommes.

Dans son journal dont on publie quelques fragments, il dit que, s'il parle politique avec les gens, c'est qu'ils ne savent pas parler d'autre chose ; et il déclare : *« Il y a des années que je suis las de la politique. »*

Il est mort par elle, à cause d'elle, c'est vrai. Mais qu'est-ce que ça prouve ?

Une maladie épidémique

C'est comme écrivain qu'il faudrait d'abord le juger. Je ne m'y hasarderai pas. Je crois qu'on a été envers lui, à la fois complaisant et injuste, on se préoccupait moins des livres qu'il faisait que de ceux qu'on attendait qu'il fasse. Cette injustice dont je l'ai vu souffrir, je ne suis pas sûr qu'elle ait cessé, et qu'on ne continue pas d'écraser ses œuvres du haut de l'intérêt que sa personne inspire.

Beaucoup, qui me parlent de lui, connaissent « Gilles » que je n'aime pas, et ne connaissent pas « La Comédie de Charleroi » que je lui préfère de beaucoup ; encore moins « Le Feu Follet » qui garde sur moi un grand pouvoir d'émotion et d'hallucination. Ils écarquillent les yeux, si je leur dis que telle nouvelle de Drieu, « Anonymes » par exemple, semble préfigurer les romans de Françoise Sagan ; ils ignoraient « Drôle de voyage » et « Music Hall » qui m'avait paru un essai gagné. Mais, comme un bon livre est dans une large mesure celui que les autres regardent comme tel, je ne sais plus si c'est moi qui ai tort, ou bien eux. Les livres de Drieu gardent, presque tous, l'air inachevé, dégingandé qui lui était propre ; le mot « réussite » ne s'applique jamais à lui... Mais il s'applique rarement à Gide. Et on doute si les livres dominés valent plus ou moins que ceux qui ne le sont pas.

J'ai le sentiment que, pour Drieu, l'heure du jugement approche.

Après avoir circulé — sous le manteau — « Récit secret » entre enfin sous la lumière crue des éventaires (1). Il me semble que dans ce texte que Camus avait trouvé « écrasant » le Drieu artiste et le Drieu politique se rejoignent, comme à la ligne de partage des eaux les sources des rivières divergentes issues du même plateau.

Mais comment prévoir la sonorité qu'il prendra pour les lecteurs non prévenus, ceux qui liront son ultime promenade aux Tuileries sans se souvenir d'avoir marché, longuement, à ses côtés, dans les rues, et dans les jardins de Paris ?

Elle ne m'émeut pas moins que celle où Rousseau, hagard, traqué, cherche dans quelle église déposer son manuscrit ; mais je sais que, pour moi, le texte de Drieu est chargé de souvenirs qu'il ne recèle pas, quoique je ne puisse les en abstraire.

Rien, de toute façon, ne peut empêcher que « pour le meilleur et pour le pire » Drieu soit devenu un cas. Il a traité lui-même de ce cas, on en traite, plus on le fait, plus on réduit, abusivement peut-être, le rôle joué dans sa vie par les circonstances, par le monde extérieur. On veut expliquer, on explique comment, quand, pourquoi Drieu a viré au fascisme dans les années 30, on finit même par oublier, par faire oublier que ce fascisme a été — aussi — une maladie épidémique, que Drieu l'a élaborée, mais l'a également contractée, comme tant d'autres — comme j'ai attrapé la grippe espagnole en 1917.

Peur d'être battu

Assurément, il était un soldat de 14 que la camaraderie de combat avait délivré un moment de sa solitude boudeuse. Cette fraternité perdue, il l'avait toujours recherchée, à droite et à gauche — avec sa promptitude à la confiance et à la méfiance, à l'espoir et à la déception, toujours balancé entre l'envie de se donner et l'envie de se reprendre, balancement que sa démarche exprimait comme sa figure, et qui constituait un des éléments de sa séduction.

Ce qu'il n'avait trouvé ni dans la gauche ni dans la droite françaises, il a cru l'entrevoir chez les jeunes Allemands qui criaient « Deutschland, erwache », comme il croit que l'Europe rendrait à ses patries leur splendeur dégradée.

Mais, ces croyances qu'il perdit assez vite, d'énormes machines travaillaient à les répandre. Drieu fut d'autant plus enclin à les adopter qu'il connaissait mal l'Allemagne, et s'était beaucoup plus intéressé à la littérature et aux formes de la vie anglaises. Il sondait mieux les faiblesses du monde anglo-américain parce qu'il lui était plus familier.

On peut donc, bien sûr, trouver en germe dans l'auteur d' « Interrogations » la collaboration de 1940, comme il a trouvé, dans l'enfant qui jouait sous l'œil de son grand-père et qui appuyait contre la poitrine la pointe d'un canif, celui qui, à cinquante ans, devait choisir, si farouchement, la mort. Mais il n'en est pas moins vrai que, durant toutes les années 20, Drieu était déjà l'auteur d' « Interrogations », que je n'aurais pas cru alors qu'il devienne fasciste, et la plupart de ses amis, pas plus que moi — que lui-même, je suppose — auraient été bien déconcertés si une sorcière leur avait montré ses articles futurs.

Car on peut bien m'expliquer qu'il portait en lui son antisémitisme comme une fatalité. Mais il ne s'en rendait pas compte, ni les Juifs qu'il fréquentait. Et si on en trouve des signes avant-coureurs, dans ses propos ou dans ses écrits, c'est qu'on trouve toujours ce qu'on cherche, surtout quand on est éclairé après coup par les événements qui transmuent l'imprévisible en inéluctable. Le fait est que l'antisémitisme a virulé chez Drieu en même temps qu'il déferlait sur l'Europe ; méconnaître cette concordance serait absurde.

Brice Parain m'a dit qu'il avait vu Drieu dans les années 40 apprendre l'antisémitisme comme une leçon, dans des manuels. Cela prouve qu'il voulait l'apprendre, cela prouve aussi qu'il ne le savait pas très bien. Vraiment, il est difficile de discriminer, dans la vie d'un être, ce qui vient de son propre fonds et ce qui lui arrive du dehors !

« Récit secret » nous montre la mort qui grandit en Drieu comme un poussin dans un œuf — jusqu'à ce qu'éclate enfin la coquille.

Mais il dit lui-même : *« Ecrivant ces pages, j'ai souvent envie de m'écrier : « Tout cela est mensonge, il ne s'agissait pas de ces considérations philosophiques ni de l'âge, ni de quoi que ce fût de si lointain ; mais simplement j'avais peur, peur d'être battu, déchiré par la foule, peur d'être humilié par des policiers, des juges, d'avoir à expliquer à des hommes vils, mes raisons, nos belles raisons »*. Quitte à se répondre : *« Quand cela serait... il n'en resterait pas moins qu'en d'autres temps, j'ai choisi de mourir jeune. »*

Il s'est nié — et il a été nié. Ni lui ni personne ne peut dire dans quelle mesure il allait vers la mort et dans quelle mesure elle venait vers lui.

On croit s'élancer, alors qu'on est tiré, on croit aussi être tiré alors qu'on s'élance... « Récit secret » se ferme sur son propre mystère — qui est le mystère de chacun.

EMMANUEL BERL.

(1) A paraître aux Editions Gallimard le 1er juillet.

INÉDIT

« MOI, L'INTELLECTUEL »

par DRIEU LA ROCHELLE

Drieu La Rochelle a été, entre 1940 et 1945, un « collaborateur ». Il n'a été ni un délateur ni un lâche. Aussi les hommes qui furent ses amis, avant la guerre — comme André Malraux, Emmanuel Berl — se sont séparés de lui mais ne l'ont pas renié. André Malraux est d'ailleurs, avec le frère de Drieu, son exécuteur testamentaire. Le plaidoyer inédit, extrait de « Récit secret », que nous publions ici, est constitué d'une des dernières pages écrites par Drieu avant qu'il se donne la mort à l'âge de 52 ans.

JE me suis conduit en pleine conscience, au milieu de ma vie, selon l'idée que je me fais des devoirs de l'intellectuel.

L'intellectuel, le clerc, l'artiste, n'est pas un citoyen comme les autres. Il a des devoirs et des droits supérieurs à ceux des autres.

C'est pourquoi j'ai pris une décision audacieuse ; mais dans les moments de grand trouble, l'individu quelconque est dans la même situation que l'artiste. Alors, l'Etat n'offre pas de direction sûre ou de but suffisamment haut. Il en était ainsi en 40. Le maréchal nous offrait l'unité, mais ne nous offrait que cela : c'était une ombre sans contenu. Donc, des audacieux allèrent à Paris, d'autres à Londres.

Ceux de Londres ont été plus heureux ; pour le moment, le dernier mot n'est pas dit.

J'ai été à Paris et avec quelques-uns nous avons pris sur nous d'aller au-delà du national, de braver la généralité de l'opinion, d'être une minorité considérée avec hésitation, doute, méfiance, enfin maudite quand les dés de fer tombèrent dans la balance à El Alamein et à Stalingrad.

C'est le rôle de l'intellectuel, du moins de certains d'entre eux, de se porter au-delà de l'événement, de tenter des chances qui sont des risques, d'essayer les chemins de l'Histoire. Tant pis, s'ils se trompent dans le moment. Ils ont assuré une mission nécessaire, celle d'être ailleurs qu'est la foule. En avant, en arrière ou de côté, peu importe ; mais d'être ailleurs. Les lendemains ne sont faits d'autre chose que ce qui est vu aujourd'hui. Les lendemains sont faits de ce qu'a vu la majorité et de ce qu'a vu la minorité.

Nous avons perdu

Une nation n'est pas une voix unique, c'est un concert. Il faut qu'il y ait toujours une minorité ; nous avons été celle-là. Nous avons perdu, nous avons été déclarés traitres : cela est juste. Vous étiez les traitres, si votre cause était battue.

Et la France n'aurait pas moins été la France ; l'Europe, l'Europe.

Je suis de ces intellectuels pour qui le rôle est d'être dans la minorité.

Minorité, d'ailleurs ! Nous sommes plusieurs minorités. Il n'y a pas de majorité. Celle de 40 s'est dissoute en peu de temps, la vôtre aussi se dissoudra.

Autant de minorités : la résistance, la vieille démocratie, les communistes.

Je suis fier d'avoir été de ces intellectuels-là. Plus tard, on se penchera curieusement sur nous pour entendre un autre son que le son commun. Et ce son faible s'amplifiera.

Je n'ai pas voulu être un intellectuel qui mesure prudemment ses paroles. J'aurais pu écrire dans la clandestinité (j'y ai pensé), écrire en zone libre, à l'étranger.

Condamnez-moi

Non, il faut prendre des responsabilités, entrer dans des groupes impurs, admettre la loi politique qui est toujours d'accepter des alliés méprisables ou odieux. Il faut se salir au moins les pieds, mais pas les mains. Je ne me suis pas sali les mains, seulement les pieds.

Je n'ai rien fait dans ces groupes. Mais j'y suis entré pour que vous me jugiez aujourd'hui, pour me mettre au niveau du jugement courant, vulgaire. Jugez, comme vous dites, puisque vous êtes juges ou jurés.

Je me suis mis à votre merci, bien sûr de vous échapper, hors le moment, dans le temps.

Mais dans le moment, jugez-moi et à plein. Je suis venu pour cela.

Vous ne m'échapperez pas, je ne vous échapperai pas.

Soyez fidèles à l'orgueil de la Résistance comme je suis fidèle à l'orgueil de la Collaboration. Ne trichez pas plus que je ne triche. Condamnez-moi à la peine capitale.

Pas de demi-mesure. La pensée était devenue facile, elle est redevenue difficile, ne retombez pas dans la facilité.

Oui, je suis un traitre. Oui, j'ai été d'intelligence avec l'ennemi. J'ai apporté l'intelligence française à l'ennemi. Ce n'est pas ma faute si cet ennemi n'a pas été intelligent.

Oui, je ne suis pas un patriote ordinaire, un nationaliste fermé : je suis un internationaliste.

Je ne suis pas qu'un Français, je suis un Européen.

Vous aussi vous l'êtes, sans le savoir ou le sachant. Mais nous avons joué, j'ai perdu.

Je réclame la mort.

WILLIAM SHIRER
Le Troisième Reich
des origines à la chute
le deuxième et dernier tome paraît aujourd'hui
Une œuvre monumentale dont tout le monde parle
STOCK

LES SECRETS DE LA CORRIDA

par JEAN CAU

FRANÇAIS moi-même et m'adressant d'abord à des lecteurs français, je suppose que ceux-ci me sauront gré de leur dire quelques mots des corridas en France. Je vais donc me soumettre à un questionnaire :

QUESTION. — Les matadors viennent-ils volontiers toréer en France ?

RÉPONSE. — A pieds joints.

QUESTION. — Et pourquoi ?

RÉPONSE. — Petit a, parce qu'ils sont mieux payés qu'en Espagne. Là où un matador gagne deux millions en Espagne, il en empoche facilement trois en France.

QUESTION. — Et pourquoi ?

RÉPONSE. — Parce que le niveau de vie français est supérieur au niveau de vie espagnol. Les places sont, du coup, plus chères. La recette plus élevée, etc. En outre, en France, les matadors n'ont pas à « arroser » la presse et la radio.

QUESTION. — Ils arrosent, en Espagne ?

RÉPONSE. — Nous reviendrons sur cet ahurissant problème.

QUESTION. — Ensuite ?

RÉPONSE. — Petit b, parce que le public français est une crème. Il suffit « d'en faire » un peu et il saute de joie. Le public féminin — c'est très important — est plus nombreux qu'en Espagne. A Bayonne, notamment, en pleine saison touristique, les ressortissantes du sexe faible interviennent presque pour moitié dans la composition du public.

QUESTION. — Donc, les corridas, en France, ça vaut des clous ?

RÉPONSE. — Pas forcément. De toute évidence, à Bayonne, Mont-de-Marsan, Toulouse, Béziers, Nîmes, Arles, etc., les matadors soignent moins leur travail qu'à Madrid, Séville ou Bilbao (*manoletinas*, par exemple, pleuvent comme giboulées d'avril), mais autant que dans n'importe quelle autre ville espagnole où se donne une corrida hors feria et plus que dans des villes telles que Tarragone, Alicante, Merida, Victoria, etc. Du public de Tarragone, le matador se soucie comme de sa première muleta. S'il n'est pas content, qu'il aille se faire voir! En revanche, il se soucie — et considérablement — du public cousu d'or des riches plazas françaises. D'où le ferme propos de lui en donner pour son fric.

En France il faut tuer vite

QUESTION. — Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

RÉPONSE. — Je veux dire qu'en France, le matador, même s'il ne torée pas le toro, cherche à se débrouiller pour que le public ne sorte pas écœuré de la plaza. L'année prochaine, il s'agit que le contrat soit renouvelé.

QUESTION. — Donc, ça vaut des clous !

RÉPONSE. — Mais non !

QUESTION. — C'est du spectacle et non de la tauromachie !

RÉPONSE. — Heu... Non, c'est du toreo « à la française ». Il a ses qualités. C'est très joli à voir. A Séville, s'il aligne cinq ou six véroniques parfaites, laisse ensuite picadors et banderilleros s'occuper du toro et produit enfin quelques naturelles sans bavures, le public est comblé et attend l'estocade. En France, le public veut des passes, encore, encore et encore — en feu d'artifice — des kilogrammes, des mètres, des marchés aux puces de passes. Il est donc assez difficile de juger de l'art d'un matador d'après ses productions françaises.

QUESTION. — C'est de la poudre aux yeux !

RÉPONSE. — Oui et non. Oui, parce que le toreo « à la française » balance par-dessus bord tous canons de vérité et de pureté. Non, parce qu'une course de toros ne peut jamais n'être que poudre aux yeux. Il y a le toro, vous comprenez.

QUESTION. — Le toro ?

RÉPONSE. — Pardi oui, le toro ! Qui pèse quatre ou cinq cents kilogrammes, qui fonce, se retourne, revient, qui a des cornes et qui se bat. C'est un copain avec lequel il faut compter. Même s'il se promet d'être Nijinsky, le matador n'oublie pas que son partenaire de ballet a cornes, poils, mufle et la ténébreuse envie de tuer. En outre, si le toro fonce droit et franc, revient et refonce, il n'y a aucune raison pour que le matador ne s'en donne pas à cœur joie et ne produise pas de très belles passes.

● « Por la salud de mi madre... » tout le monde vous jurera en Espagne comme en France que les corridas sont absolument régulières. « Ouais... », dit Jean Cau.

QUESTION. — Alors, je peux aller assister à des corridas en France ?

RÉPONSE. — Sûr ! Mais, petit c — et pour ne rien vous cacher — vous avez peu de chances d'assister à de belles estocades. C'est presque un leitmotiv : « En France, il faut tuer vite, disent les matadors. Presque n'importe comment, mais vite ! Les gens détestent les « pinchazos » (1). Rare en Espagne, une belle estocade est rarissime en France. Des maniaques, comme Ostos, s'obstinent — dût-il y perdre les oreilles — à bien tuer. Mais même Ostos... Ce dont, en tout cas, vous pouvez être plus sûr que de la vertu de votre mère, c'est de ceci : le premier coup d'épée, en France, est parfois porté avec sincérité mais, si ça rate, soyez certain que le second le sera avec malignité. Après un ratage, le temps presse, la plaza commence à se geler : il faut tuer vite, vite. Maintenant, petit d...

QUESTION. — Il y a un petit d... ?

RÉPONSE. — D'importance. Petit d, en France, les toros ne satisfont que très rarement aux conditions d'âge et de poids qui sont — en principe — de règle en Espagne (2). Quant aux cornes...

QUESTION. — Quant aux cornes ? Je tremble...

RÉPONSE. — Tremblez ! Mais méfiez-vous ça dans la tête une fois pour toutes : s'il plaît aux matadors, les toros combattus en France seront rasés.

QUESTION. — Et il plaît aux matadors ?

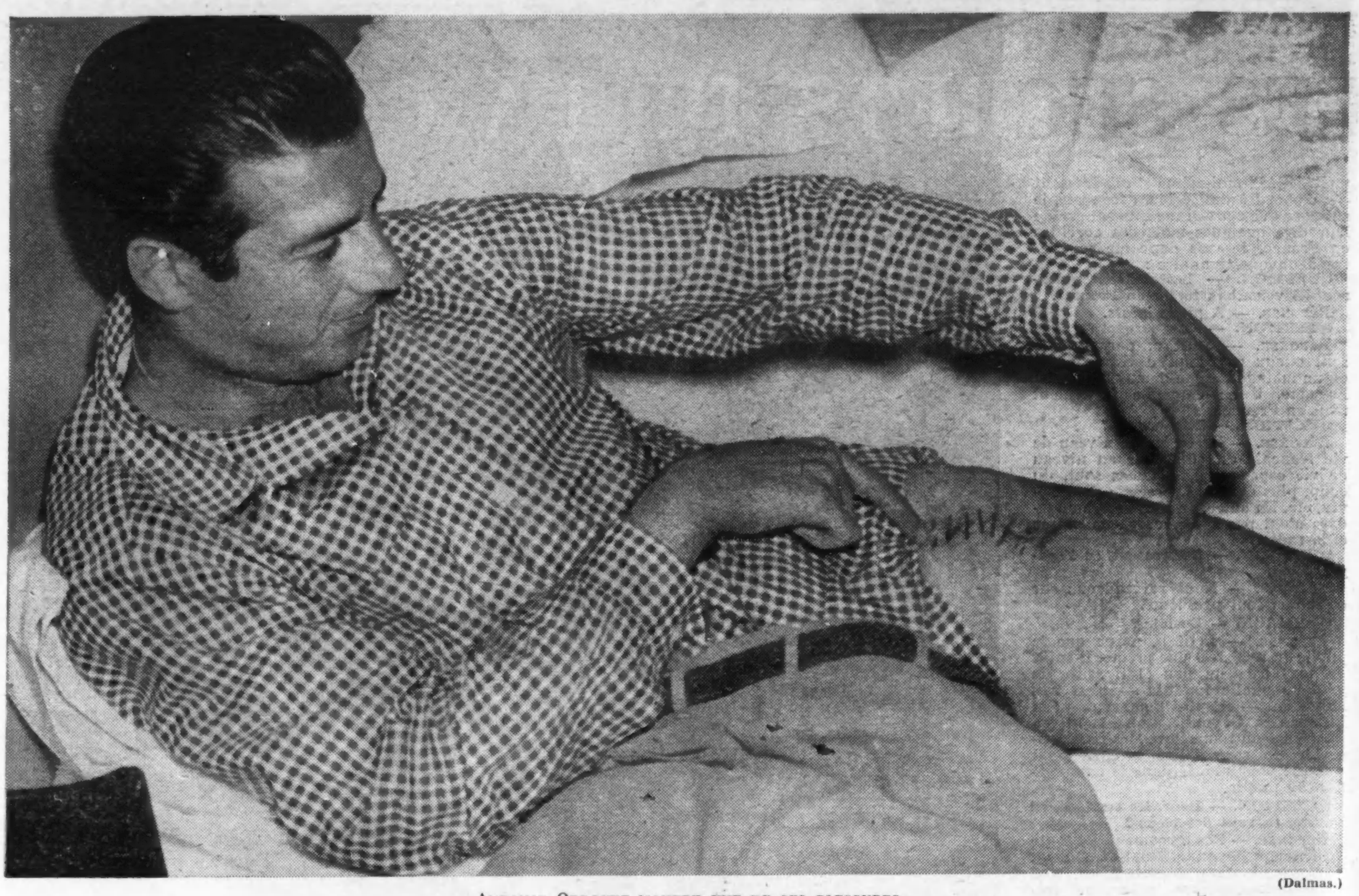
RÉPONSE. — Oh, là, là !

QUESTION. — Je me souviens en effet d'une querelle, cette année, entre le

(1) Lorsque l'épée pique l'os et ne s'enfonce pas.

(2) Un toro doit être âgé de quatre ans au moins, de sept ans au plus. Et peser : 470 kilos au moins dans les plazas de première catégorie ; 445 dans celles de seconde et 420 dans celles de troisième.

→



ANTONIO ORDONEZ MONTRE UNE DE SES BLESSURES.
Ce public d'aujourd'hui, qui réclame enlacements et frissons.

(Dalmas.)

duc de Pinohermoso et Luis Miguel Dominguin. Le duc accusait Luis Miguel, en une lettre ouverte, d'avoir exigé que les toros envoyés à une corrida, en Arles, fussent rasés. Luis Miguel répondit avec indignation. Qui a raison ?

RÉPONSE. — Formellement, le duc. Il est plus que probable que Luis Miguel posa cette exigence. Mais...

QUESTION. — Mais ?

RÉPONSE. — Mais l'attitude du duc fut jugée avec mépris et sévérité par l'ensemble de la gent taurine. Avec mépris parce que tout habitant de la planète taurine ne doit pas en révéler les secrets et les combines : c'est la loi du milieu. Avec sévérité, car le duc ne dénonçait pas les procédés de Luis Miguel (qui sont ceux de *tous* les toreros) pour sauvegarder la pureté de la Fiesta, mais pour régler un compte tout à fait personnel. En outre, au cours de sa longue carrière d'éleveur, le duc ne s'est pas privé de raser ses toros à la commande, ce qui ôte quelque pris à son indignation. Comme tout le monde taurin sait cela, les beaux mouvements de menton du duc — comme dirait « Le Canard enchaîné » — ont été mesurés à leur valeur exacte.

Un tour « chez le coiffeur »

QUESTION. — Rasé se dit bien afeitado, n'est-ce pas, en espagnol ?

RÉPONSE. — Voilà !

QUESTION. — Et les toros, en France, sont souvent afeitados ? Tous ?

RÉPONSE. — Pas tous et pas toujours. Souvent.

QUESTION. — Comment ça se passe ?

RÉPONSE. — Comme ceci : l'entreprise de telle plaza française achète des toros à tel élevage espagnol, des toros de Gonzalez y Gomez (ça n'existe pas, j'invente un nom d'élevage) par exemple, destinés à être combattus par les matadors Fernandez, Suarez et Martinez. Un homme de confiance — banderillo vétéran, apoderado, etc., appelons-le Pedro — se rend à l'élevage pour jeter un coup d'œil sur la corrida (3) ou pour choisir les toros. Supposons que cet homme de confiance soit celui de la vedette Fernandez, c'est-à-dire de celle qui a le plus gros cachet et qui « nourrit » l'affiche. Vous pensez bien que Suarez et Martinez seront trop contents que Fernandez ait envoyé un homme « voir » la corrida et s'assurer que les toros ne seront pas gros comme des éléphants et armés de cornes à défier le ciel.

QUESTION. — Mais si Suarez et Martinez ne sont pas d'accord ?

RÉPONSE. — Comment ne le seraient-ils pas ? Des six toros, Pedro ne sait pas lesquels échoiront à son matador. Aussi choisit-il ou exige-t-il de l'éleveur qu'il choisisse six bestioles d'armure et de poids à peu près semblables.

QUESTION. — Et si Suarez et Martinez préfèrent, eux, combattre de forts toros bien armés ?

RÉPONSE. — Ça n'arrive *jamais*. De nos jours, *jamais*.

QUESTION. — Ne peut-on imaginer...

RÉPONSE. — Non, on ne peut pas imaginer ! Donc, disais-je, Pedro va voir la corrida. Le señor Gonzalez y Gomez lui dit : « Voici les six toros que j'envoie à X... » Pedro, qui a un œil impitoyable, les examine sous toutes les coutures. « Celui-ci, ça va, celui-là aussi et ces deux autres, parfait ! Mais ces deux-là ne me plaisent pas. Faut les changer ! » Le señor Gonzalez y Gomez est bien embêté. « Donnez-moi ces deux-là... », lui dit Pedro. « Je ne peux pas. Ils font partie de la corrida que je vais envoyer à Salamanque et il m'est impossible de les dépareiller. » « Alors, ces deux-là... », dit Pedro, conciliant. « Ceux-là font partie de la corrida que j'envoie à Bilbao et... » « En ce cas, dit Pedro, je prends les deux qui ne me plaisent pas, mais nous allons les arranger un peu. »

QUESTION. — C'est-à-dire ?

RÉPONSE. — C'est-à-dire les raser.

QUESTION. — Et l'éleveur accepte ?

RÉPONSE. — Si la corrida doit être envoyée en France, il accepte sans difficultés. Il sait qu'au-delà des Pyrénées, il ne risque aucune sanction au cas où l'on s'apercevrait que deux de ses toros sont passés chez le coiffeur.

QUESTION. — Et en Espagne ?

RÉPONSE. — En Espagne, l'*afeitado* est, sur le papier, sévèrement interdit et l'éleveur qui, à la demande d'un matador, envoie des toros rasés à une corrida, risque sanctions et amendes.

QUESTION. — Ah ! Je respire ! On ne rase donc pas en Espagne !

RÉPONSE. — Mais si ! Asseyez-vous, soyez calme.

QUESTION. — On rase aussi en Espagne ?

RÉPONSE. — Eh oui !

QUESTION. — Vous me le jurez sur la tête de... ?

RÉPONSE. — Je vous le jure sur ma propre tête. *Por la salud de mi madre*, comme on dit en Espagne (sur la santé de ma mère), je vous le jure !

QUESTION. — Mais alors ? Malgré règlements, sanctions, menaces, amendes, on rase ?

RÉPONSE. — Ouais. Evidemment, l'éleveur s'arrache les cheveux, se roule par terre, invoque tous les saints du paradis, mais si Pedro lui dit : « Faut un tout petit peu arranger ces deux toros, un tout petit peu... », eh bien, il cède.

Deux ou trois centimètres de corne

QUESTION. — Pourquoi ?

RÉPONSE. — Parce que, s'il refuse, Pedro lui dira : « Très bien, mais je vous avertis que mon matador ne sera pas content. Si vous avez envie qu'il continue de combattre vos toros, je vous conseille d'être compréhensif. »

QUESTION. — C'est du chantage ?

RÉPONSE. — Oui.

QUESTION. — Pardon, pardon... Il y a des choses que je ne comprends pas. Qui décide que tels toros de tel élevage seront envoyés à une corrida ?

RÉPONSE. — Alors, là, c'est le pastis intégral. Dites-vous bien que le monde des toros — malgré ses haines, ses rivalités, ses jalousies — est uni par une totale complicité. Directeurs d'empresas (entreprises), imprésarios, éleveurs, vedettes, vivent littéralement les uns sur les autres. Prenons le cas — je vous ennuie peut-être, mais il est indispensable que nous fassions le net sur ces questions si vous désirez savoir ce qu'est le monde des toros — prenons le cas, disais-je, du directeur de l'empresa de X, qui doit organiser une corrida à l'occasion des fêtes du saint patron de la ville. Il demande à l'apoderado de Fernandez : « Est-ce que je peux annoncer votre matador? — Combien ? dit l'apoderado. — Trois cent cinquante mille pesetas. — Ça va de ce côté-là ! dit l'apoderado. Avec quels autres matadors ? — J'avais pensé à Fulano et à Mengano..., dit le gars. — Fulano, ça va, dit l'apoderado, mais mon matador n'acceptera pas la présence de Mengano. Remplaçons-le. Je vous propose Pepito. — D'accord, dit le gars. — Avec quel toros? demande l'apoderado. — J'avais pensé à des Gomez y Gonzalez, dit le gars. — Moi, je vous préviens que je veux des Sanchez..., dit l'apoderado. — Bon », dit le gars.

QUESTION. — Mais pour une Feria très importante ?

RÉPONSE. — Même chose ou à peu près. L'empresa contacte les éleveurs et les vedettes. Celles-ci, à travers les interminables palabres de leurs apoderados, déclarent qu'elles acceptent à telle condition, à telle autre, à telle autre encore. L'art consiste à équilibrer les affiches, à distribuer les élevages selon le désir des caïds...

QUESTION. — C'est scandaleux, hein ?

RÉPONSE. — Pas du tout. Si la Metro Goldwyn Mayer a envie que Marlon Brando ou Marilyn Monroe tournent dans l'une de ses productions, croyez-vous qu'elle n'acceptera pas leurs conditions ? Droit de regard sur le scénario, choix des partenaires, du metteur en scène, du dialoguiste, etc. La vedette commande.

QUESTION. — Ainsi, malgré règlement, amendes, sanctions diverses, on continue de raser les toros en Espagne ?

RÉPONSE. — Moins systématiquement et moins fréquemment — depuis justement qu'il y a un règlement strict (sur le papier) — mais on rase. Et on rasera toujours.

QUESTION. — Et les contrôles ? N'y en a-t-il pas ?

RÉPONSE. — Si. Mais, d'une part, lorsque vous percevez trois millions de cachet, vous pourrez persuader assez facilement un pauvre vétérinaire qui a femme, enfants et du mal à joindre les deux bouts. Il vous signera tout ce que vous voulez : qu'un mulet a des cornes !... les yeux fermés !

QUESTION. — Mais la police ?

RÉPONSE. — Ou on l'achète, ou elle ferme les yeux.

QUESTION. — Supposons pourtant une police intègre, en quelque lieu, un vétérinaire incorruptible et...

RÉPONSE. — Ça n'empêcherait rien. L'*afeitado* est pratiqué par des gars qui connaissent leur affaire et il est très difficile de prouver qu'un toro a été rasé.

QUESTION. — Voilà qui m'égare. Est-il donc impossible de voir si un toro a été rasé ou non ? La pointe de la corne n'est-elle pas émoussée, plus ronde ?

RÉPONSE. — Point du tout. Il arrive même que des barbiers l'affinent d'une

(3) La corrida désigne également en Espagne l'ensemble des toros qui seront combattus au cours d'une... corrida.

(L. Clergue.)

APRÈS LES BANDERILLES.
« Il y a le toro, vous comprenez. » — Le toro ? — « Pardi oui, le toro ! »

manière extrême pour égarer le quidam. Tenez, j'ai vu des corridas dont j'aurais juré que les exemplaires étaient rasés : cornes courtes, pointes rondes... Eh bien, ils ne l'étaient pas. J'en ai vu d'autres dont les toros étaient armés de véritables poignards... Eh bien, ils étaient passés chez le coiffeur.

QUESTION. — Alors, pourquoi rase-t-on les toros ?

RÉPONSE. — Nous y voilà ! Soyez attentif. Le toro de combat possède, comme vous le savez, deux cornes. Ces cornes sont ses mains, ses antennes, en elles est toute... son intelligence. A peine est-il sorti du ventre de sa mère, à peine les cornes lui poussent-elles, qu'il commence, comme un bébé de ses mains, à en user. Avec les cornes, il fourrage dans la nourriture; avec les cornes, il se bat ; avec les cornes, il « appréhende » le monde. Il les transforme ainsi en deux remarquables instruments de précision, ultraprécis, ultrasensibles. Si, après avoir enfermé un toro dans un cajon (4) et lui avoir immobilisé le cou par des garrots, vous lui sciez et limez... oh, pas beaucoup !... un, deux ou trois centimètres de corne, le résultat est atteint.

Des toros qui savent le latin

QUESTION. — Quel résultat ?

RÉPONSE. — La bestiole est stupéfaite de ce qui lui arrive. *Elle ne sent plus* ses cornes comme autrefois. Ça n'est pas tant qu'elle porte ses coups avec moins de violence... Même avec deux centimètres de corne en moins, un toro de cinq cents kilos peut vous empaler comme anchois sur cure-dents ; c'est qu'elle devient maladroite, Imaginez un tireur au pistolet au regard d'aigle sur le nez duquel vous poseriez des lunettes aux verres légèrement opaques. Au lieu de mettre dans le mille, il mettrait dans le cent. Ainsi du toro : il fonce, il charge, mais passe à côté. Il frôle les broderies alors qu'il devrait, normalement, les trouer. Manolete donnait des passes, parfois, le regard perdu au ciel des gradins. Il savait, d'une certitude quasi mathématique, que la corne passerait à quelques centimètres de son flanc. Avec un toro rasé, le matador est le *maître des distances,* parce que son adversaire a perdu la notion des siennes. Si bien que l'*afeitado* a aussi ses avantages.

QUESTION. — Qu'osez-vous dire ?

RÉPONSE. — Le vrai. Aujourd'hui, le public des plazas, de plus en plus mêlé, de moins en moins connaisseur, exige un jeu brillant. Il a besoin de frissons, de cornes qui frôlent le corps du gracieux torero, de passes éblouissantes et nombreuses. Le matador doit former avec le toro un groupe étroitement mêlé — c'est Leda et le cygne, Laocoon et les serpents — qui se fait et se défait selon un rythme harmonieux et souple. Le matador, taille flexible, immobile, enroule le fauve autour de ses reins, le déroule, l'enroule à nouveau, plus près, toujours plus près. Avec des toros de cinq ans, de six cents kilos et aux cornes intactes (comme en des temps très anciens), se risquer à ces plaisanteries serait courir droit au suicide. Les matadors de l'âge d'or ne s'y risquaient pas. Leur toreo était plus brutal et moins serré que celui d'aujourd'hui. Le public change — autrefois on valsait, aujourd'hui on danse le cha-cha-cha et tous les arts évoluent. Pourquoi parler de décadence ? C'est une évolution. Le public contemporain veut la véronique lente (5), la chicuelina (6) qui serre la gorge, la naturelle (7) qui colle le toro au flanc du matador. Pour que ce jeu atteigne à la perfection absolue, trois conditions: des toros jeunes...

QUESTION. — Pourquoi ?

RÉPONSE. — Parce qu'un enfant de quatorze ans, quelle que soit sa force ou sa vaillance, n'a pas, s'il se bat, les finasseries d'un type de trente ans. Un toro de trois ans est encore « puéril » ; un toro de cinq ans « sait le latin », comme disent les matadors. Donc, des toros jeunes, assez légers...

QUESTION. — Pourquoi ?

RÉPONSE. — Parce qu'un toro de six cents kilos, ça tombe sous le sens, sera plus gourd qu'un toro de quatre cent cinquante. Il aura une arrachée plus lourde, se retournera moins prestement, s'essoufflera plus vite. Donc, des toros jeunes, assez légers et rasés. Oui, hélas, et rasés ! Des puristes essaient d'aller contre l'histoire et rêvent de redonner au toreo sa virile et brutale vérité d'autrefois. Ils crient, les pauvres, dans le désert. Ils oublient que le public est roi, qu'on ne peindra jamais plus comme Ingres, qu'on ne sculptera plus comme Rodin, qu'on n'écrira plus comme Bossuet et qu'on ne toréera plus comme Pedro Romera (8). L'*afeitado*, voyez-vous, n'est pas cette espèce de crime abominable que l'on croit. Je dis même mieux : avec les exigences et les goûts du public contemporain, tous les toros devraient être rasés. Pas amputés, comme ils l'étaient au temps de la commerciale rivalité Litri-Aparicio, mais un brin rasés.

QUESTION. — Et la vérité de la course ?

RÉPONSE. — Oh, les grands mots ! Quelle vérité ?

QUESTION. — Ben... heu... le danger, la mort ?

RÉPONSE. — Pepe-Illo a été tué le 11 mai 1801 en plaza de Madrid par le dénommé « Barbudo », armé de toutes ses cornes ; Manolete, le 28 août 1947, a été tué en plaza de Linares par le dénommé « Islero », qui était allé chez le coiffeur.

QUESTION. — Le risque est-il plus grand avec un toro intact qu'avec un toro rasé ?

RÉPONSE. — Oui, si vous toréez le toro intact comme un toro rasé. Nous parlions de ce public d'aujourd'hui qui réclame enlacements et frissons... (Entre parenthèses, il y aurait à dire sur cette « sensualité » des spectateurs d'aujourd'hui. Autrefois, boum-boum ! le matador s'envoyait un toro! Comme un dur, comme un homme, comme un mâle ! En 1961, le matador séduit, caresse..., passons !) Encore, ces frissons et ces extases, faut-il les lui donner. Encore faut-il faire passer le toro près, tout près, si près qu'à force de réduire la distance, la corne finit par trouver matière solide dans quoi s'enfoncer. De plus, rasé ou pas rasé, un toro doit être tué. Bien que la question des distances joue également lors de la minute de vérité, le danger qu'il y a à estoquer avec sincérité reste quasi intact. Rappelons que c'est en estoquant le citoyen « Islero » que Manolete fut cueilli.

QUESTION. — Donc vous êtes pour l'afeitado ?

RÉPONSE. — Vous me mettez au supplice. Jusqu'à ces toutes dernières années, *l'afeitado* était un crime et tous les matadors, *tous*, combattaient des toros non point diminués, mais véritablement infirmes. A ce degré de massacre, je suis contre l'*afeitado*, qui menait tout droit la tauromachie à sa disparition. Cela dit, je vis avec mon époque. Moi aussi, je demande les véroniques souveraines, les chicuelinas serrées, les naturelles au centre desquelles, dressé, le matador pivote lentement, enveloppé par une vague noire de muscles et de cornes. J'aime Vélasquez, mais Picasso est mon contemporain. D'autre part, mécaniquement, des équilibres se créent. A toro intact et vieux, jeu plus large, mais danger, parce que toro intact et vieux. A toro rasé et jeune, jeu plus serré, mais danger, parce que jeu justement plus serré. Vous m'avez compris ?

(4) Sorte de caisse de bois renforcée par des armatures de fer. Parfois le cajon est en ciment.

(5) Passe classique de cape. La plus simple, la plus belle et la plus difficile.

(6) Passe de cape. Le torero tient la cape devant lui. Il vire sur lui-même dès que le toro atteint la cape, qui ainsi l'enveloppe, et répète la passe du côté opposé.

(7) Naturelle : la passe classique de muleta qui n'a tout son prix que si elle est donnée de la main gauche.

(8) Né en 1754, mort en 1839. Le plus célèbre matador de l'époque avec Pepe-Illo.

La semaine prochaine :

PARLONS UN PEU DE HEMINGWAY !

● « Les Oreilles et la Queue », de Jean Cau, dont « L'Express » publie actuellement des extraits, sera édité à la fin du mois de juin par les Editions Gallimard.

TÉLÉVISION

Vite et pas cher

● ***« Présentateurs » ? « Speakers » ? « Journalistes » ? L'équipe du Journal télévisé attend que son nouveau directeur lui donne une identité. Michèle Manceaux vient de vivre une journée avec ses animateurs.***

(Roustan)

CONFÉRENCE DE RÉDACTION AU JOURNAL TÉLÉVISÉ. (*)
« La vitesse. Tout le reste est littérature. »

DIX heures. Pas une minute de moins, pas une minute de plus. Jacques Anjubault, rédacteur en chef du Journal télévisé, pénètre dans son bureau, au sixième étage d'un immeuble beige de la rue Cognacq-Jay.

L'immeuble est gardé par des militaires armés. Il faut montrer patte blanche et laissez-passer pour entrer au royaume de la T.V., menacé par les plastiqueurs.

Dix heures une, Léon Zitrone, bien connu, bien aimé des téléspectateurs pour son bel organe vocal et son regard filtrant, passe son cou de taureau dans l'entrebâillement de la porte du bureau de Jacques Anjubault :

« Alors, que se passe-t-il ? Peut-on toujours écrire ce que l'on veut ? »

Léon Zitrone s'applique à parler un français très « beau siècle » et à bien respecter les ordres.

Anjubault, yeux de renard, coupe en brosse et bouffarde perfectionnée, a la réponse brève :

« Mêmes éléments. On ne sait rien. »

Cela veut dire : *« On ne sait rien de plus que le commun des mortels. On a appris comme tout le monde, dans les journaux de jeudi, que l'on avait un nouveau directeur : M. André Gérard, ancien rédacteur en chef de « L'Aurore », remplace M. René Thibault à la direction des Journaux Parlé et Télévisé. Tout va changer sûrement, mais M. Janot, directeur de la R.T.F., est injoignable depuis hier. On attend. »*

Pierre Sabbagh, une autre belle bouffarde entre ses dents très blanches, ne s'énerve pas davantage.

Il est le fondateur du Journal télévisé. En 1949, après avoir exercé trente-deux professions diverses, de moniteur de ski à radio-reporter, il a commencé à filmer avec une caméra 16 mm les premières images de ce qui devait en quelques mois devenir le premier et le seul Journal télévisé du monde. Depuis, d'autres pays ont copié ce journal ; depuis, Sabbagh a quitté la R.T.F. pour accoucher « Europe I » ; depuis, il est revenu à la R.T.F., mais, cette fois, avec la responsabilité de toute l'actualité filmée, dont font partie les sports, les émissions pédagogiques et même, curieusement, la messe. Il a quarante-trois ans, des idées plein sa tête ronde et frisée. Il frétillerait plutôt dans les situations de force.

« Cela fait longtemps que le Gouvernement veut créer un organisme parallèle pour contrôler les informations. Si cela se fait, comme cette nomination le laisse prévoir, les journalistes deviendraient des speakers, ils liraient les nouvelles préparées par un « centre de documentation ». Evidemment, cela entraînerait un certain bouleversement. Malgré l'attrait incroyable que représente le petit écran pour certains journalistes qui n'hésiteraient pas à montrer leur postérieur pour continuer, les départs seraient nombreux. Les licenciements sans doute aussi. »

Un sacré dimanche

Objection : « Jusqu'à présent, pourtant, on ne peut pas dire que les informations soient particulièrement incisives ni que les journalistes qui travaillent à la T.V., organisme officiel, fassent preuve d'une totale indépendance. D'ailleurs, ils ont déjà un peu l'air de speakers... »

Pierre Sabbagh bondit : *« Si les journalistes de la presse écrite se remuaient autant que nos reporters, les journaux seraient formidables... »*

Je demande à voir. Et je vois.

Dix heures deux minutes, dans le bureau d'Anjubault, un à un prennent des chaises et s'assoient les chefs de service. M. Cabrières, chargé du « dispatching » des trente cameramen ; M. Cécillon, qui s'occupe de l'exploitation, camions, matériel, etc. ; M. Delannoy, chef monteur ; M. Désiré, responsable du service sportif.

M. Désiré désire aujourd'hui que l'on envoie rien de moins que cent techniciens au Mans. Il désire aussi une bonne douzaine de caméras.

MM. Cécillon et Cabrières se rebellent :

« D'abord, on a refusé aux techniciens de rembourser leurs frais de voyage s'ils voyageaient dans leur auto personnelle. Ils menacent de faire la grève. Et puis, il y a les communions, ce dimanche. »

Anjubault se fâche : *« Ils n'ont qu'a y aller plus tard, à la communion !*

— Oui, mais c'est un sacré dimanche, reprend le pauvre M. Désiré. *J'ai le Prix de Diane à Chantilly et personne à l'athlétisme.*

Du réchauffé

Entre M. de Maisonneuve, chargé du « desk » politique. Ce qui signifie, en gros, qu'il fait le tri des nouvelles et répartit les tâches entre les reporters. M. de Maisonneuve est calme.

« Alors, en politique, qu'est-ce qu'on a aujourd'hui ? demande Anjubault.

— Ben, rien, fait Maisonneuve de sa petite bouche taciturne.

— Comment, rien ?

— Ben non, rien ! Vous n'avez qu'à lire les journaux..., répond Maisonneuve.

— C'est vrai, dit Anjubault, convaincu. *Bon, alors, on a toujours la visite d'Houphouët. Il y a une conférence de Benedetti à l'Hôtel de Ville, l'inauguration du Centre de Prévention routière à Montlhéry. On pourrait passer Zanzibar.*

— Ça a chauffé là-bas, remarque quelqu'un, *mais maintenant, ce serait plutôt du réchauffé !*

— Bon, pas de Zanzibar. Le prince Souvana Phouma à Genève, oui, mais Bortoli est rentré de Genève. On n'a plus personne en Suisse. »

Le responsable quotidien des informations générales, Louis-Roland Neil, entre à son tour : *« J'ai Miss Europe à Beyrouth, et le reportage sous-marin sur Rebikoff.*

— Envoyez quelqu'un sur les traces de la fille de l'Empereur du Japon, fait Anjubault. *Drôlement belle fille ! L'avion arrive dans une demi-heure. »*

Neil s'éloigne à fond de train.

Les reporters du Journal télévisé assurent aussi bien les sports que les sujets de « Cinq colonnes à la une ». Ils gagnent environ deux cent mille francs par mois et, s'ils partent en déplacement, le défraiement maximum est de trois mille cinq cents francs par jour. S'ils sont obligés d'inviter quelqu'un, c'est à leur compte. L'équipe des informations générales doit fournir le programme d' « Ecouter-Voir », environ quinze minutes du Journal télévisé. Ils sont sept et se passent chaque jour le relais des responsabilités.

« Qu'est-ce qu'on peut proposer à l'Eurovision ? » demande Anjubault.

Grand silence.

Anjubault poursuit : *« Ils ont refusé Houphouët. Il ne reste que la promenade de Churchill à Cap-Martin. Pour les Anglais, c'est pas mal. Vous ne savez pas ce qu'ils ont fait, les Anglais ? Ils ont déjà tout prévu pour le retour du corps. Il y a déjà des caméras prêtes sur le chemin que prendra le cercueil de Churchill. Il paraît que, lorsque Churchill est en croisière, cela leur pose des problèmes terribles. »*

Tout le monde rit et se disperse.

« Quels sont vos problèmes les plus cruciaux ? Pourquoi le journal n'est-il pas meilleur ? » A tous les échelons, j'ai posé ces mêmes questions. Partout, j'ai obtenu les mêmes réponses :

« D'abord, le journal est bon, compte tenu des moyens dont il dispose. Problème unique, obsédant, vital : la rapidité. »

Pas moyen d'envoyer des films, comme des photos, par belino. On a installé un câble entre le Canada et l'Angleterre. Il faut une heure pour passer une minute de film. La transmission se fait image par image. Elle est de très mauvaise qualité. Il faut donc au minimum des délais de transports et le journal n'a pas un seul avion personnel, pas un seul hélicoptère. On peut louer un hélicoptère à l'heure, pour des missions extraspéciales, justifiées solennellement.

Sept heures trente-huit

En dehors de l'équipe de reporters de la T.V. qui ne peut en aucune façon couvrir tous les « points chauds », il y a deux agences de films T.V. dans le monde : U.P. et Vis-News. L'abonnement à ces deux agences coûte environ cent millions par an à la R.T.F. Moyennant quoi, des documents parviennent au moins trois fois par jour d'un peu partout, mais avec un certain retard, et il faut encore en faire le montage avant de les passer à l'antenne.

« Qu'est-ce qu'on fait à Morlaix ? interrompt Maisonneuve. *C'est l'événement de la journée. Les patates, ça intéresse tout le monde.*

— Ben oui ! mais notre correspondant en Bretagne se balade en bateau. Il fait un truc sur le sauvetage en mer. On ne peut pas le joindre.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Combien de temps il faut pour y aller, à Morlaix ?

— Sept heures trente-huit par le rapide !

— Ce sera trop tard... Et demain, ce sera inutilisable. Rien à faire ! »

Exit Maisonneuve.

Sabbagh dit : *« Au fond, le malheur de ce journal est qu'il s'appelle journal. On devrait dire : « spectacle de la journée » ou quelque chose comme ça. Tant qu'il n'y aura pas des satellites-relais pour renvoyer l'image aussitôt, on sera en retard. Chez Thomson-Houston, ils ont déjà déposé un projet. Il suffira de onze satellites pour couvrir le monde. Formidable, hein ?*

— Oui, mais à Morlaix, en attendant, on va encore faire du « bla-bla ».

— Je vous dis, insiste Sabbagh, *il n'y a qu'un problème : la vitesse. Tout le reste, c'est de la littérature. Qu'on me donne des satellites, et plus personne ne lit un journal ! »*

Le « badge » de grimpeur

Pour l'instant, dans la salle de rédaction des journalistes politiques, on les lit fébrilement. Les « télétypes » de l'A.F.P. s'amoncellent. Sallebert, Pasteur, Marcillac s'en repassent de lourds paniers, tandis que Danièle Breem prépare à haute voix son commentaire de la visite de Fabiola chez le Pape.

Les informations générales sont au deuxième étage, le studio du journal au troisième, la régie au quatrième, le montage et la projection au premier, le laboratoire au sous-sol. Entre tout cela, deux ascenseurs débordés. Les journalistes de la T.V. doivent compter au nombre de leurs « badges » celui de grimpeur, et au nombre de leurs vertus celle de la patience.

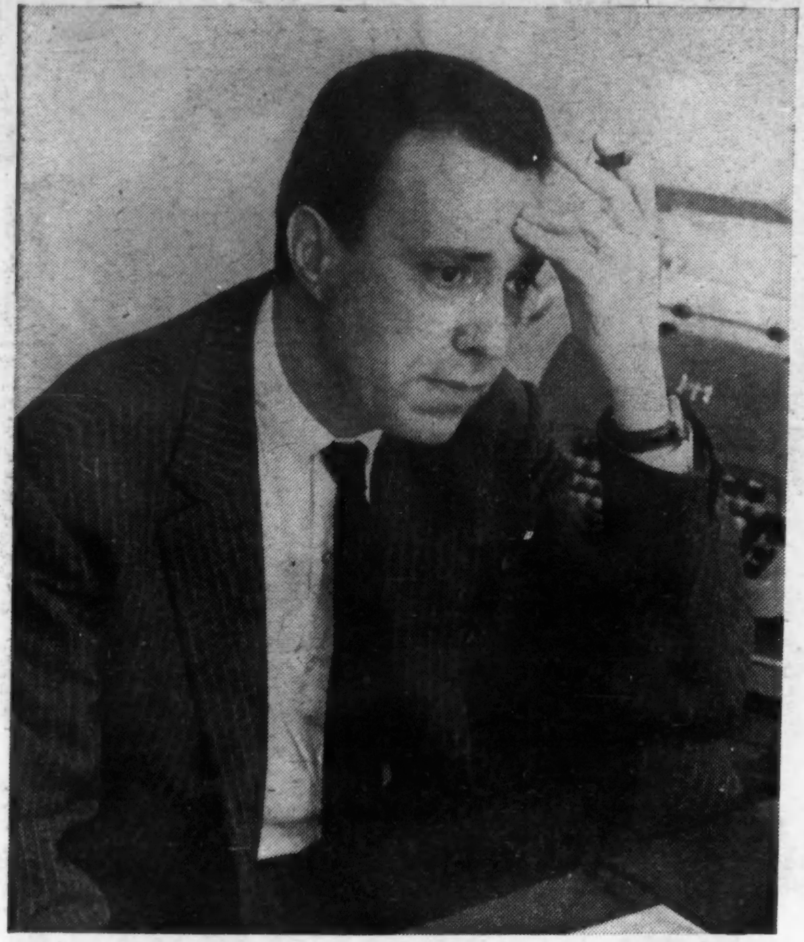
Quand ils font des reportages, ils doivent en suivre d'un bout à l'autre le montage. Cela représente des heures, derrière le monteur, à indiquer les coupes, à attendre que les collures sèchent. A recommencer le montage en plus court ou en plus long, selon qu'il s'agit de l'émission d'une heure ou de celle de vingt heures.

« Celle d'une heure, c'est le « panier ». C'est là qu'on met les inaugurations, les « premières pierres », tout ce que l'on ne peut pas bazarder. Les politesses. Tous les jours, on reçoit des demandes, des prières, des suppliques. Tout le monde veut passer à la T.V. Le maire de Romorantin, le bedeau de Palavas. »

L'émission de vingt heures, en revanche, on la bichonne.

Depuis six heures, avec Claude Villedieu, rédacteur en chef politique, nous allons d'une salle de projection à l'autre. Salle de projection est un bien grand mot. Deux bancs

(*) De g. à dr., MM. Delannoy, Prost, Cabrières, Cécillon et, derrière son bureau, Jacques Anjubault. Dans le fond, à droite, Michèle Manceaux.



Joseph Pasteur.
« Le G.P.R.A., ça n'existe pas...

(Roustan)

Léon Zitrone.
...Qu'on se le tienne pour dit ! »

d'école communale, un écran de la taille d'une bonne serviette de table. On visionne les petits bouts de films qui arrivent jusqu'à la dernière minute.

Aujourd'hui au « menu », il y a le mariage du duc de Kent, le mariage de Petula Clark, les Ballets philippins à Paris, la remise du Prix Historia.

On élimine l'Angola : *« C'est toujours la même chose, des troupes qu'on débarque, qu'on rembarque. Au frigo. »*

La maison des Kennedy à Hyannis Port. *« Tiens, c'est marrant, on dirait un pavillon de banlieue, à côté d'une usine à gaz. Oui, mais on ne peut rien en faire aujourd'hui. A la cinémathèque. »*

Le souvenir du débarquement le 6 juin : *« Trop tard, nous sommes le 8. Ça pourra peut-être servir pour le 18 juin. Gardez-le. »*

En dernière minute, voici Edith Piaf sortant de l'hôpital américain. *« Est-ce qu'on la met entre les deux mariages, ou après ? On la met en « bref », on n'a pas le temps d'en filer plus. Ça arrive trop tard. Bon, Péricard, tu la prends. »*

Un mauvais jour

Tout à l'heure, dans une cabine noire, genre cabine téléphonique, Michel Péricard, ancien radio-reporter comme à peu près tous les journalistes ici, commentera les images à peine entrevues. Demain, il sera responsable à son tour de « Ecouter-Voir ». Hier, il était à Tahiti. Après-demain, il partira pour « Cinq colonnes »...

Bon, ces journalistes ne sont pas des speakers. Mais où commence et où finit leur liberté ?

Nous remontons au sixième. Claude Villedieu, qui travaille depuis dix-sept ans à la R.T.F., dit « bonjour » à toutes les marches. Il est long et distingué avec un regard à la Malraux. Il me présente au passage M. Bataille, chef des informations. M. Bataille ne lève pas les yeux et continue de farfouiller dans ses tiroirs. Il paraît qu'on l'appelle « le pachyderme ». Son mutisme est très drôle. Il devrait faire du théâtre.

En face, c'est le tour de Raymond Marcillac de préparer le Journal Télévisé.. En manches de chemise, disparaissant sous des collines de papier orange, il prépare son bulletin.

Houphouët-Morlaix, rien de nouveau depuis ce matin. Les dépêches n'annoncent aucun cyclone. Max Petit donnera en relais d'Evian le compte rendu de la journée. Le monde est désespérément calme. ce soir. Ce qui n'empêche pas Marcillac d'être « à la bourre ». Un coup d'œil dans un miroir, vite la veste, vite au troisième. Nous descendons quatre à quatre au studio.

Le décor constitué par une bibliothèque de faux livres est poussiéreux, fatigué, écorné. Le téléphone blanc posé sur le bureau est cassé depuis quinze jours. Marcillac s'assoit devant ses feuilles orange. Le Journal commence.

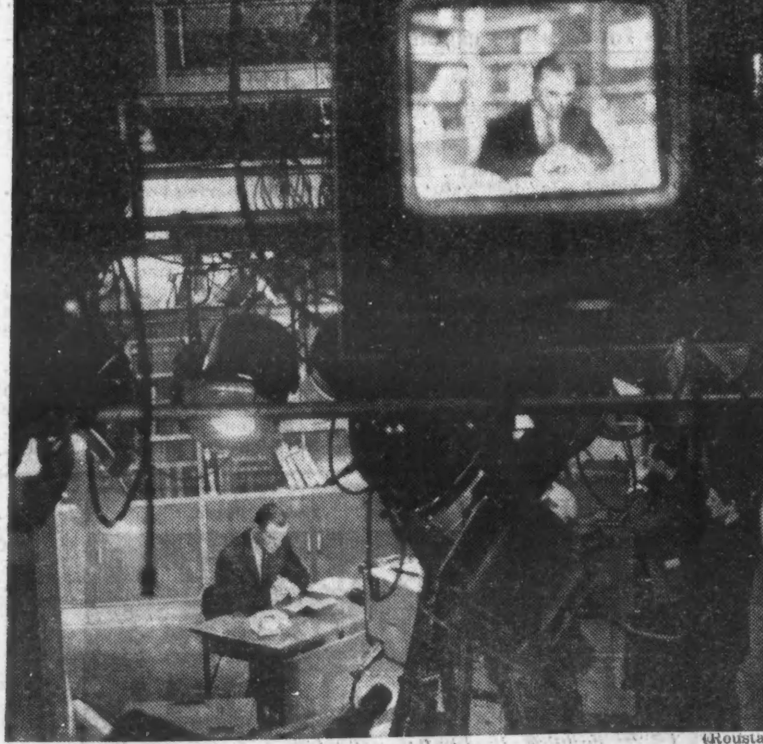
De la régie, je regarde la réalisatrice commander l'envoi des images sur plusieurs écrans qui correspondent à des caméras ou à des films. Elle appelle :

« Voie cinq : Marcillac. » « Voie trois : Max Petit. » « Voie deux : Fabiola. » Quatre, deux, cinq, un, etc. Le Journal est terminé.

« C'est un mauvais jour, me dit Claude Villedieu. *Morlaix, sur lequel on n'a rien pu faire, et sept minutes sur Houphouët, parce que c'est obligé. »*

« Obligé, obligé », voilà le mot que je cherchais. Quelles sont les consignes ? Sont-elles nombreuses ? Dans quelle mesure le journal est-il libre ?

Là, les bouches se ferment, laissent à peine filtrer les anecdotes.



(Roustan)

Raymond Marcillac.
Houphouët, c'est « obligé ».

Oui, bien sûr, on n'a pas le droit de prononcer le sigle G.P.R.A. Seulement quand Louis Joxe a fait sa première conférence de presse à Evian, il a lâché ces quatre lettres taboues. Le lendemain matin, dans le Journal, le présentateur ne s'est pas gêné. A six heures, arrivait une note sévère : *« Le G.P.R.A., ça n'existe pas. Qu'on se le tienne pour dit ! »*

D'eux-mêmes les journalistes doivent ajuster leur tir. A l'antenne, ils sont les maîtres et personne ne peut les relire, mais ils sentent toujours, au coin de l'écran, comme une épée de Damoclès.

Un jour qu'un journaliste avait commenté les image de l'arrivée du général Tchang à Séoul en traduisant les inscriptions des banderoles : *« Le général Tchang est le sauveur de la Patrie. L'ancien régime n'était que pourriture »* et en ajoutant : *« Les Coréens n'ont rien inventé »*, il fut convoqué à 8 heures du matin, chez M. Janot, qui se lève tôt, pour y recevoir un avertissement.

« Il faut se garder, lui dit-on, *des commentaires qui n'ajoutent rien à l'image. »*

Ainsi pour les journalistes de T.V., c'est évidemment souvent un « mauvais jour ».

Une autre fois, il fut recommandé de ne pas parler des manifestations réussies de l'U.N.E.F. à la Mutualité. Puis, vint la prière d'aller interviewer deux chefs de l'U.N.E.F. qui avaient organisé la manifestation.

Au rendez-vous, fixé d'avance au Luxembourg, le journaliste se rend et se trouve en face des deux chefs de la minorité, qui désavouent la manifestation au nom de tous les étudiants. Le journaliste revient affolé, rue Cognacq-Jay.

Décision générale est prise de ne pas passer une telle contre-vérité. Le refus est communiqué en haut lieu, mais la riposte vient :

« A la R.T.F., ou on obéit ou on démissionne. On ne prend pas le téléspectateur à témoin de ses états d'âme. »

Force est d'obéir. L'interview est passée à l'antenne mais après que le commentateur eut annoncé la fin du journal. Il ajoute alors : *« On nous demande de porter à votre connaissance... »*

Le lendemain, blâme, menace. Damoclès et son épée se rapprochent. La marge se rétrécit, s'atrophie. L'importance donnée à certains événements par rapport à d'autres permet peut-être encore d'avoir un minuscule état d'âme.

Maintenant, si le projet du « centre de documentation » prend corps, seul M. Barbé, ancien public-relations de l'U.N.R., qui le dirigerait, pourrait se le permettre. (1)

MICHELE MANCEAUX.

(1) Voir p. 11 : « Un ministère de la Propagande ».

PARTNER
l'eau de cologne
personnelle
de l'homme soigné
F. MILLOT
PARFUMEUR
PARIS

LA SEMAINE

LA VOILA enfin. Les Italiens — et singulièrement le producteur Franco Cristaldi — comptent sur elle pour prendre la relève de Gina Lollobrigida et de Sophia Loren, trop américanisées. Plusieurs dizaines de millions ont été investis dans la publicité consacrée à son lancement. Publicité efficace puisque son nom a été connu, sa photo publiée, ses faits et gestes rapportés avant que le public, juge suprême, soit en situation de l'adopter ou de la dédaigner. Elle s'appelle Claudia Cardinale. Elle a 21 ans. On peut la voir, Paris, dans « La Viaccia », dernier film d'un bon réalisateur, Mauro Bolognoni (« Ça s'est passé à Rome », « Les Garçons »). Morvan Lebesque vous dit ci-contre ce qu'il en pense.

C'est le seul film qui offre, cette semaine, quelque intérêt. Pour le cinéma, l'été règne. Rien de neuf ni d'important ne sera en principe mis en circulation avant septembre.

PRESENTEE à Cannes, « La Viaccia » arrive cependant sans avoir reçu le visa de la censure italienne pour l'étranger. C'est sur une copie apportée en France par la valise diplomatique que la censure française a accordé son visa (avec interdiction aux moins de 13 ans).

Faute de visa italien, impossible d'avoir, pour le moment, une seconde copie. C'est donc la même bande de pellicule (2.900 mètres divisés en 10 bobines) qui passera dans les deux salles (le Studio Publicis et le Plaza) où le film est programmé. Un taxi fait la navette entre les Champs-Elysées et le boulevard de la Madeleine pour apporter et rapporter les bobines une à une.

CELUI qui a fait du cinéma un spectacle, Georges Méliès, inventeur du truquage, mourut en 1938 dans un petit magasin de jouets du boulevard Montparnasse, pauvre vestige du monde féerique dont il avait été le créateur.

La Cinémathèque française rend un juste hommage au « Vieux » (page 49).

AU THEATRE, la saison se termine. Robert Kanters en fait le bilan. Il est optimiste (page 50).

L'ACTIVITE reste intense dans les musées et les galeries. Beaucoup de choses à voir (signalées en page 35).

A noter : l'ensemble de sculptures présenté par Roël d'Haese qui a dit à J.-F. Chabrun : **« Ce qu'il y a d'embêtant dans la sculpture moderne, c'est qu'elle est embêtante. »** (Page 53.)

POUR LES VRAIS AMATEURS, un événement : la peinture chinoise au Musée Cernuschi, où un grand peintre, Tchang-Ta-t'sien, de passage à Paris, expose des œuvres monumentales.

Une « rencontre au sommet » a eu lieu entre Tchang-Ta-t'sien et le peintre français André Masson. Madeleine Chapsal y assistait (pages 51, 52).

DU COTE DE LA MUSIQUE, deux agréables représentations à Enghien de « La Favorite » de Donizetti, interprétée par des artistes de la Scala de Milan.

Un récital Samson François, égal à lui-même.

En attendant le nouveau Festival de Rock and Roll (dimanche au Palais des Sports avec les Chaussettes Noires, Johnny Hallyday, etc.), Daniel Filipacchi a écouté trois nouveaux disques de jazz, importants (page 54).

CINÉMA

« La Viaccia »

● ***« Le Paysan perverti 1880 » : la comtesse de Ségur ou Octave Mirbeau ?***

« *JE suis ange, voyez mes ailes. Je suis démon, voyez mes cornes...* » Il y a deux films dans « La Viaccia » (1). Le premier conte l'histoire édifiante de Belmondo, ou le Paysan perverti. Belmondo est un brave petit gars de la campagne que ses parents, pour son malheur, ont envoyé à la ville. Or, que faire à la ville, sinon aller au bordel ? Dans cet antre de perdition, le jeune homme, il fallait s'y attendre, tombe sous les griffes d'une redoutable roulure, Claudia Cardinale. Il l'aime et elle se joue de lui, car elle le tient par les sens. La suite se devine, hélas : on commence par voler une lire à son patron et on finit larbin de maison close. C'est l'abjection totale : en vain les malheureux parents essaient de raisonner leur fils. Sa pauvre mère le supplie de revenir au bien, son pauvre père le maudit, et lui, que fait-il ? Il ricane. Mais doit-on jamais désespérer des âmes ? Blessé à mort dans une rixe — quelle autre fin pour un voyou ? — l'ignoble Belmondo rassemble ses dernières forces et vient mourir, repentant, au seuil du domaine paternel.

De Charybde en Scylla

Tel est le premier film qui se dégage de « La Viaccia ». Et maintenant, voici le second, titre : « La Glèbe ». D'horribles rustres, Harpagons de cambrousse, prêts à tout pour hériter de la terre qu'ils ont en fermage, envoient leur fils chez un riche parent citadin avec mission de le circonvenir. Là, le jeune homme, tombé de Charybde en Scylla, ne trouve qu'un faux ménage répugnant, un guêpier de ladrerie et de mensonge. Que faire pour échapper à cette sanie morale ? Un seul refuge : l'honnête maison close où, du moins, personne ne trompe ni ne trafique et où une belle prostituée lui révèle l'amour. De temps en temps, il est vrai, le gentil Belmondo songe à se réconcilier avec sa famille. Hélas ! elle ne lui offre toujours que duretés, brutalités, canailleries, un père capable de vendre sa bru à son propre frère et des charognards qui, derrière une porte, guettent l'agonie d'un moribond. N'en doutons pas : comme le dit notre héros, la véritable pureté est dans la prétendue impureté du lupanar. Belmondo, en tout cas, y a laissé son cœur. Et c'est seulement parce que sa belle le repousse — se jugeant indigne, peut-être, de tant d'amour — qu'il revient finalement à l'antre familial pour y exhaler son dernier souffle, en un geste de suprême tendresse.

Les foudres des cagots

Au spectateur de choisir entre ces deux films. Je ne doute pas que le premier soit hautement apprécié par les autorités morales qui dans tous les pays ont inventé cette chose parfaitement obscène, la censure. Le second, en revanche, a déjà valu à Bolognini les foudres des cagots italiens. Mais, direz-vous, l'auteur n'a-t-il pas choisi lui-même ou du moins suggéré les raisons d'un choix ? C'est possible, mais il n'en laisse rien voir, ou si peu que la question reste sans réponse. Il faut en prendre son parti : Bolognini est un auteur ambigu. Dans « Les Garçons », déjà, la frontière demeurait curieusement indécise entre la satire sociale et le feuilleton de blousons noirs. Ici, le thème essentiel de Bolognini : l'argent, considéré à la fois comme réalité pesante (puisqu'il déforme toutes les actions humaines) et comme fiction (puisque, en fin de compte, il passe de main en main), se lit encore, mais sous mille surcharges. Et cette fois, l'équivoque est plus lourde que d'habitude : car au fond nous n'avons le choix qu'entre une fable moralisatrice infantile et un vieux roman naturaliste. La comtesse de Ségur ou Octave Mirbeau.

Reste l'esthétique qui, elle, peut nous mettre d'accord. Inspirée de bout en bout par les photos de l'époque 1880, « La Viaccia », grâce au chef-opérateur Laonida Barboni, est un chef-d'œuvre de reconstitution. Rarement (« Senso », « Lola Montès ») le cinéma nous avait ramenés aussi intimement dans le passé. Images d'une Florence pluvieuse, de carrioles dans les rues pavées, de coquettes en tournures sautillant sous l'averse, tout est vrai, tout semble miraculeusement échappé d'un album. Mais le morceau de bravoure est évidemment le lupanar, compte tenu du pittoresque facile qu'il fallait refuser. Car rien n'était plus simple que d'aligner des Toulouse-Lautrec, mais Bolognini a fait mieux : les femmes qu'il nous montre ont la nudité grasse, le genou rond et le mollet courtaud des « nus » de Nadar ou de Constantin Guys. Et naturellement la couleur a été bannie : rien que le blanc et le noir, mais avec toutes leurs nuances. Ce film suffirait à le prouver, Bolognini est un très grand artiste. Et l'Italie ferait bien d'y réfléchir, au lieu de le brimer dans son travail.

D'excellents comédiens admirablement dirigés (Paul Frankœur, Pietro Germi, Marcella Valeri) entourent le couple Belmondo-Claudia Cardinale. Lui, de plus en plus convaincant, elle — une grande actrice ? Peut-être pas encore : son émotion est plus fabriquée que réelle. Mais sous les larmes de glycérine, quel beau visage, quelle splendeur charnelle, quel avenir !

(1) Studio Publicis, Plaza.

(Archives).

GINA LOLLOBRIGIDA.
Pour assurer la relève...

« Un raisin au soleil »

● ***Des Noirs de Chicago aux prises avec la ségrégation « en douceur ».***

UNE famille noire de Chicago, ses querelles domestiques, ses démêlés avec de pieux racistes blancs qui font de la ségrégation « en douceur ». Reflet intégral de la pièce de Lorraine Hansberry, que nous vîmes à Paris il y a deux ans, le film de Daniel Petrie

NAPOLEON Place de l'Etoile

Le plus étonnant film d'ORSON WELLES
le criminel
(THE STRANGER)

Sur 160 pages, dans
cinéma 61
Apologie de
CHRIS MARKER
*
JUDEX !
*
La critique de
50
FILMS
cinéma 61
EN KIOSQUE : 2 NF

(Promo-Press.)

SOPHIA LOREN.
...des dizaines de millions...

(Supra-Press.)

CLAUDIA CARDINALE.
...de publicité.

vaut par sa sincérité, son rythme — aussi varié que possible pour du théâtre filmé — et une excellente interprétation (Sidney Poitier, Clauda Mac Neill) (2).

C'est une œuvre émouvante qui méritait son accessit cannois et qui comporte, entre autres, une confrontation très suggestive entre un Noir africain et un Noir des Etats-Unis : celui-là, désormais, plus évolué que celui-ci... Et voilà un des nombreux problèmes qui feront, tôt ou tard, réfléchir l'Amérique.

« Chacun son alibi »

● ***Une farce à tiroirs encombrée de numéros d'acteurs.***

BERNARD BLIER, Vittorio Gassman, Alberto Sordi — et Silvana Mangano et Franca Valeri — tout ce monde crie, s'agite, se bouscule, se bagarre. Ils courent, ils courent. Après quoi ? Après « Le Pigeon ». Mais ils ne le rattraperont pas.

« Le Pigeon » était le chef-d'œuvre d'un genre difficile entre tous : le comique policier. « Chacun son alibi » (3) n'est qu'une farce à tiroirs encombrée de numéros d'acteurs, et pis : d'acteurs de théâtre. Sauf Blier, tout le monde en fait trop et chacun s'installe dans le sketch qui lui est dévolu comme une vedette dans sa grande scène. On a l'impression que ce n'est pas la caméra qu'il regarde, mais un chronomètre : *l'autre* aurait-il droit à une minute de plus ?

Sont également à l'affiche : « Quai Notre-Dame » (4), de Jacques Berthier: confiture sentimentale et pseudo-pittoresque. Les quais, le marché aux puces, amour-toujours. Une gentille nouvelle-venue : Geneviève Fontanel. « L'Affaire Nina B » (5), de Robert Siodmak : aventures et affairisme à Berlin-Ouest, le cinéma de papa (fatigué !).

MORVAN LEBESQUE.

(2) Monte-Carlo.
(3) Ermitage.
(4) Madeleine, Mercury.
(5) Berlitz, Paris, Wepler-Pathé.

LE CENTENAIRE DE MÉLIÈS

MUSEE des Arts-Déco, 107, rue de Rivoli. Le Vieux nous attend là. Il a cent printemps cette année. Et soudain, l'on se demande s'il ne va pas surgir en chair et en os d'un de ses praticables d'illusionniste, souriant dans sa barbiche et la main tendue — gaffe ! c'est la « main du diable » ! — pour nous faire les honneurs de sa Boutique des Merveilles.

« Boutique » ? Non : manufacture. Le terme est précisé, sur en-tête commercial, par un homme qui ne laissait rien au hasard : « Georges Méliès, Manufacture d'œuvres cinématographiques ». Et de fait, c'est la main, ici, qui commande, et la tête qui obéit. Main agile, experte, inlassable, compétente en toutes choses, planter un clou ou peindre une toile. Je dis bien : une toile, pas seulement un décor. Car le mérite de cette Exposition est de nous montrer un Méliès dessinateur, caricaturiste, affichiste, un Méliès enfant d'une fin de siècle baroque, s'exerçant à toutes les disciplines de son temps.

Jusqu'au jour où ces formes fixes ne lui suffisent plus, où il rêve de les projeter dans le mouvement ; et alors, tout naturellement, il devient illusionniste, puis — coup de génie ! — cinéaste. De ce moment, la main, éblouie, ne s'arrête plus. Elle invente le studio, l'histoire filmée, elle élève à la dimension mondiale le petit théâtre de Robert Houdin sur pellicule (« Paris ! Montreuil ! New York ! »). A chaque trouvaille, on imagine ce génial bonhomme de Concours Lépine criant : Eurêka ! et courant, vite, essayer son nouveau truc. Et avec ça, solide comme on ne l'était qu'à cette époque, col de zinc et chapeau noir sous les lumières. Jamais malade, jamais mourir. Comment n'est-il pas mort de joie...

Le Sélénite

On ne se lasse pas de contempler ces dessins jaunis, d'une minutie incroyable, ces croquis de costumes, de poulies, de leviers, de machines à promener en l'air les dieux et les fées, ces « plantations » indiquées d'un trait ferme et nécessaire, et la maquette du Pôle, et celle du Sélénite à pattes de homard. Voici le premier studio, quand le cinéma était encore une maison de verre. Et voici les lettres, dans lesquelles le Vieux, obstinément, revient sur sa vie, se raconte. Souvent à la troisième personne, comme Jules César: « En 1897, M. Méliès a fait ceci... » Et la fin en exil, le pire exil, la pauvreté, l'oubli. « Je ne suis pas un clochard... mais je vis maintenant comme un mollusque, moi qui... L'Amérique, elle, a fait une rente à Untel, à Untel... »

Le cinéma n'est plus une manufacture. Il est devenu une usine à la chaîne. Qui lui rendra la jeunesse, l'innocence et cet immense bonheur de créer, au jour le jour, avec ses mains ?

M. L.

(Archives)

« TÊTE COUPÉE », DE GEORGES MÉLIÈS.
A la troisième personne, comme Jules César.

THÉATRE

Une bonne année Vilar

● ***Bilan médiocre pour les créations, excellent pour le répertoire.***

PEGUY distinguait dans l'histoire les *époques*, où il se passe quelque chose et les *périodes*, où il ne se passe rien. Tout porte à croire, en lisant les journaux, que nous vivons une époque : et nous avons eu cette saison un théâtre de période, dont les plus grandes réussites : Tchékhov, Claudel, Brecht, voire Shakespeare et Victor Hugo, étaient presque toutes posthumes. En gros, l'année a été moyenne pour le théâtre de routine, excellente pour le théâtre de répertoire, médiocre pour le théâtre de création.

Le théâtre de routine, c'est celui où l'on va de confiance, les yeux fermés et l'esprit en veilleuse, et dont on sort d'autant plus satisfait que la pièce, comme l'addition d'un restaurant à prix fixe, est sans surprise. Le nouvel André Roussin n'était pas excellent (« Les Glorieuses »); le Marcel Achard de l'année (« L'Idiote ») ne valait pas celui d'il y a cinq ans (« Patate ») ni celui d'il y a vingt-cinq ans (« Noix de Coco »). Mais par chance, il y a beaucoup de merveilleux comédiens qui font des prouesses sur la corde molle de ces dialogues fatigués, et qui sont la joie de la soirée : Annie Girardot dans « L'Idiote », Pierre Dux dans « Les Glorieuses », Madeleine Robinson dans « Noix de Coco », Gaby Morlay dans « Les joies de la famille » de Philippe Hériat, Louis Ducreux dans « Les Ambassades », François Guérin dans « Boeing-Boeing » (qui a la grande supériorité d'être un vaudeville rigoureusement pur de toute prétention). A la limite, l'un des succès de la saison et des plus justifiés, c'est « Cher Menteur » qui est moins une pièce qu'un éblouissant exercice de virtuosité pour Maria Casarès et Pierre Brasseur.

Une tradition de prudence

De son côté, le théâtre de répertoire a été extrêmement brillant. Pas tellement, à vrai dire, dans les maisons officielles dont il devrait être le pain quotidien : la Comédie-Française reste fidèle à sa tradition de prudence académique quand elle crée « Le Cardinal d'Espagne » de M. de Montherlant, ce Casimir Delavigne de la scène contemporaine. Mais on peut regretter de ne voir dans son « Ruy Blas » que les décors, dans son « Britannicus » que la prouesse singulière de M. Robert Hirsch. D'ailleurs la situation est encore moins bonne au Théâtre de France où M. Jean-Louis Barrault semble avoir quelque peine à retrouver son génie aussi bien dans le choix des pièces que dans la manière de les présenter.

(Archives.)

LES GRANDES AFFICHES DE LA SAISON 1960-1961.
« Donnez-moi du bon théâtre, et je vous donnerai du bon public ! »

Petites salles, petits moyens

Mais cette année est celle de « La Nuit des Rois », avec Suzanne Flon, de « L'Annonce faite à Marie » avec Loleh Bellon et Danièle Delorme, de « Comme tu me veux » avec la même, de « La Mouette » chez Sacha Pitoeff, d' « Oncle Vania » à la fois dans l'esprit Pitoeff avec André Cellier et dans l'esprit Triolet avec Daniel Ivernel. Ce sont ces soirées-là qui survivront dans notre mémoire comme de grandes, parfois d'inoubliables images de théâtre. Spectacles montés souvent dans de petites salles, avec de petits moyens financiers et de grands moyens spirituels : et ils l'ont emporté et de loin sur les reconstitutions luxueuses et inertes de Raymond Rouleau (« Ruy Blas ») ou de Luchino Visconti (« Dommage qu'elle soit une p... »).

Malheureusement, la saison a été beaucoup plus médiocre pour ce qui devrait être l'aile vivante de l'art dramatique, le théâtre nouveau de qualité. Bien sûr, ceux dont nous attendons quelque chose depuis longtemps nous ont apporté des œuvres qui ne sont pas négligeables : Audiberti avec « La Logeuse », Jules Roy avec « Le Fleuve rouge », Georges Schéhadé avec « Le Voyage », Georges Neveux avec « La Voleuse de Londres », voire Félicien Marceau dont « L'Etouffe-Chrétien » est peut-être la pièce la plus ratée et la plus intéressante. Mais, hélas ! les tentatives d'auteurs plus jeunes, les Billetdoux, les Jamiaque, n'ont guère été concluantes cette année. Seul peut-être René de Obaldia avec « Genousie » nous a fait connaître une saveur nouvelle.

A tel point que le théâtre nouveau a été lui aussi un théâtre de répertoire consacré à des reprises d'Ionesco sur deux ou trois scènes, de Beckett, de Jean Genet, de Marguerite Duras. Reprises dont il faut se féliciter parce qu'elles marquent un progrès de ces auteurs dans l'opinion, une imprégnation progressive du public. Mais dont on peut s'inquiéter aussi dans la mesure où elles donnent l'impression que ces écrivains sont déjà fixés dans un proche passé, enfermés dans leurs formules, et suivis par des imitateurs plus que par des disciples.

Automobile et télévision

De même dans le domaine étranger, la reprise de « La visite de la vieille dame », de Friedrich Durrenmatt montre bien qu'une certaine imprégnation est peut-être nécessaire : à tel point qu'on rêve déjà d'une reprise du « Mariage de Monsieur Mississippi » qui a pourtant été cette année le meilleur spectacle de Georges Vitaly. Et d'une reprise de « Biedermann et les Incendiaires » de l'autre grand dramaturge - fabuliste suisse allemand, Max Frisch.

A part Durrenmatt, l'auteur étranger qui nous est devenu le plus familier cette saison, c'est Sean O'Casey et cela nous amène à parler, pour finir, du théâtre qui, cette année, a le mieux accompli sa mission et dont la saison a été une suite de joies et de succès. C'est le T.N.P.

La saison de Jean Vilar est d'autant plus remarquable qu'il a gagné sur tous les fronts : celui du répertoire le plus classique avec « Antigone » et avec « Turcaret » (sa moindre réussite à mon sens), celui du répertoire moderne avec « La résistible ascension d'Arturo Ui » de Brecht, celui de la création avec « Roses rouges pour moi » de Sean O'Casey. Choix des pièces, qualité de l'interprétation, force de l'imagination scénique surtout, chaque soirée du T.N.P. a été une soirée accomplie.

Ces grands succès, ceux des grandes reprises du répertoire dont nous avons parlé, ceux des matinées classiques qui se multiplient sur presque toutes les scènes — tout cela permet, me semble-t-il, de terminer cette petite revue d'une manière optimiste alors qu'il est de mode d'accuser l'automobile et la télévision de faire baisser le niveau de la soupe dans les marmites, et de se lamenter sur la fermeture anticipée de quelques officines. Ce public introuvable, est-ce que Vilar ne l'a pas trouvé, et est-ce qu'en plein mois de juin il ne fait pas le succès de Victor Hugo et de Durrenmatt à la Comédie de l'Est (Ambigu) ? « Donnez-moi du bon théâtre, je vous donnerai du bon public... »

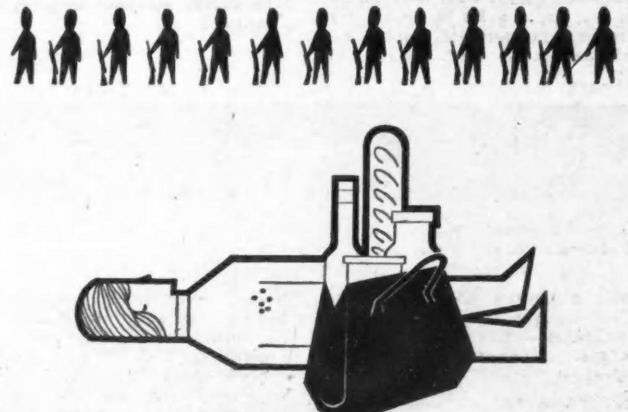
« La Ménagerie de verre »

● ***Plutôt de sucre filé.***

EN ce temps-là (1945), la ménagerie de M. Tennessee Williams était une ménagerie de verre, et même un peu de sucre filé : les grands monstres de l'obsession sexuelle n'y rôdaient pas encore. La vieille mère un peu farfelue, la fille boiteuse et timide jusqu'à la panique, ni l'une ni l'autre n'ont bien le sens de la réalité, mais, à part cela, tout est normal, baigné d'humour, de tendresse et de mélancolie... Et, en l'écoutant dans le texte, on perçoit dans la langue de M. Tennessee Williams une note de poésie qui échappe presque toujours à la traduction. La représentation de « The Glass Menagerie » par la Theatre Guild American Repertory Company (1) est dominée par Helen Hayes, admirable de finesse et de variété dans un emploi qui pourrait être celui d'une Gaby Morlay.

ROBERT KANTERS.

(1) Théâtre des Nations. La même troupe, toujours avec Helen Hayes, joue encore, ce soir jeudi, « The Skin of our Teeth », de Thornton Wilder, et, demain vendredi, « The Glass Menagerie ».



DÉFENDS TA PEAU !
PAR H. CH. GEFFROY

Dans ce livre, l'auteur de « NOURRIS TON CORPS » (75e mille) dévoile la vérité sur le pain, la viande, le lait et ses dérivés, les huiles, la margarine, la chimie alimentaire, le sucre, etc.

Au moment où chacun perçoit confusément les menaces que la dénaturation de nos principaux aliments fait peser sur la santé, cet important ouvrage vient à point faire toute la lumière sur ce qui sera considéré plus tard comme le plus grand scandale du XXe siècle.

Mais l'auteur ne se contente pas de dénoncer les méfaits des mauvais aliments : deux parties de son livre sont consacrées à l'enseignement de l'alimentation saine et aux conseils pratiques, règles, menus types, tableaux de composition et jusqu'à des recettes, permettant au lecteur de recouvrer une bonne santé, de la conserver longtemps et de résister victorieusement aux outrages des ans.

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES : 9 NF l'exemplaire

Envoi franco : 10 NF - « LA VIE CLAIRE », 5, impasse des Trois-Sœurs - PARIS (XIe)

C.C.P. Paris 16.251-05

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

PEINTURE

Tchang Ta-ts'ien

● *Lorsqu'un peintre français rencontre un peintre chinois — événement unique dans l'histoire de la peinture — que se disent-ils ? Madeleine Chapsal a écouté Tchang Ta-ts'ien parler (en chinois) avec André Masson.*

LES peintures qu'expose aujourd'hui à Paris (1) le grand peintre chinois traditionaliste Tchang Ta-ts'ien, sont d'une dimension monumentale rare dans la peinture d'Extrême-Orient — 3,60 × 8 mètres. C'est la deuxième fois que Tchang Ta-ts'ien vient à Paris, mais sa peinture est déjà bien connue des amateurs : expositions au Jeu de Paume en 1933, à Cernuschi en 1946, au Musée d'Art Moderne en 1956.

Collectionneur, grand lettré, Tchang Ta-ts'ien a également emporté dans ses bagages quelques chefs-d'œuvre du XVII^e siècle signés Tao-Tsi et Pa-Ta-Chan-Jen, qui lui appartiennent et qu'il expose pour le plus grand profit des Parisiens (2).

Tchang Ta-ts'ien a aujourd'hui 62 ans. Il a quitté la Chine populaire depuis dix ans pour vivre au Brésil avec sa femme, les gens de sa maison — un cuisinier du Nord, une cuisinière du Sud chinois — sa collection de tableaux et de pins nains, ses encres anciennes. Il s'est installé à une cinquantaine de kilomètres de Sao Paulo, dans une maison à la chinoise bâtie par un architecte japonais. Bientôt, dans le jardin, un grand bassin de 100 mètres sur 50 contiendra des lotus, le modèle préféré du peintre.

Les toiles exposées au Musée Cernuschi représentent des paysages et des lotus : « Lotus géants », « Lotus sous le vent »... Elles sont également accompagnées de poèmes. Comme il est courant dans l'art chinois, Tchang Ta-ts'ien, grand lettré, est à la fois poète, calligraphe et peintre.

Mais la peinture chinoise, en dehors de quelques rares initiés, qui l'apprécie ? qui la connaît ? Il y a quelques années, André Masson écrivit dans une revue : « Je mets au défi tous les peintres occidentaux de me citer plus de trois noms de peintres chinois. » *Et il ajoutait malicieusement :* « Moi, j'en connais quatre ! »

Quatre noms, mais les peintres eux-mêmes ? André Masson n'est jamais allé en Chine et sa connaissance de ce qu'il nomme « la plus grande peinture du monde avec la peinture européenne » *se réduit à ce qu'ont bien voulu lui offrir les musées européens et américains. Aussi, lorsque nous lui avons demandé s'il acceptait de s'entretenir, pour « L'Express », avec Tchang Ta-ts'ien, au cours du bref passage à Paris de ce dernier, a-t-il tout de suite acquiescé :* « Ce sera, à ma connaissance, le premier colloque jamais tenu entre un peintre européen et un peintre chinois !... »

Voici, tel que Madeleine Chapsal le rapporte, ce qui s'est dit au cours d'une « rencontre au sommet » tout à fait unique, entre deux hommes qui ne parlent pas la même langue, ne sont pas nés de la même culture, mais que rapproche leur patient amour d'un même art.

(Tchang Ta-ts'ien ne parlant que le chinois, et un peu le japonais, ses propos ont été au fur et à mesure traduits par un interprète.)

ANDRÉ MASSON. — Je voudrais d'abord dire mon admiration à M. Tchang Ta-ts'ien : ses immenses peintures à l'encre ont de quoi stupéfier un Français qui sait par expérience combien notre usage de l'encre est court et rudimentaire. Je voudrais lui dire aussi combien je suis ému qu'il ait fait don au Musée Cernuschi de la peinture « Lotus dans le vent ». Ainsi je pourrai la revoir. Cette peinture me touche particulièrement — intimement — et aussi le poème qui l'accompagne. Cette peinture et ce poème sont représentatifs de ce qu'il y a de merveilleux dans l'art, la poésie, la pensée chinoise : physique et métaphysique ne sont qu'une même chose, alors qu'en Occident il y a toujours — ou presque — séparation.

TCHANG TA-TS'IEN. — Extrêmement touché de vos louanges, peut-être exagérées, je vous en remercie vivement.

A. MASSON. — Je craignais qu'elles ne soient impertinentes...

TCHANG TA-TS'IEN. — Le but, les aspirations de tous les peintres chinois sont de pouvoir exprimer avec la main ce que pense l'esprit. Dès mon enfance, j'ai commencé à apprendre à peindre avec ma mère, ma sœur et mon frère. Nous étions une famille d'artistes. Après des années de travail, je crains toujours de ne pouvoir atteindre ce but : exprimer avec le pinceau ce que pense mon esprit. En Chine, comme en Occident, on sait combien c'est une chose difficile.

Un lourd véhicule

A. MASSON. — C'est bien mon avis. Il y a toujours cet obstacle qu'est notre propre nature, notre corps. L'esprit doit passer, mais nous l'arrêtons. Ce qu'il faut dire à la décharge de la peinture occidentale, c'est que la matière du peintre de l'Occident est la peinture à l'huile, un matériau lourd. Et l'esprit a encore plus de mal à passer. Tandis que l'encre, la fluidité de l'encre, rend — pas plus facile, non — mais plus adéquate la manifestation de l'esprit.

TCHANG TA-TS'IEN. — Les Chinois disent qu'il y a cinq nuances dans l'encre. Au lieu d'utiliser les couleurs, on utilise les nuances de l'encre.

A. MASSON. — C'est là où les Occidentaux sont très barbares, ils n'ont pas les degrés, lorsqu'ils utilisent l'encre. Nous restons plus dans la boue que dans le lotus !

TCHANG TA-TS'IEN. — Il ne faut pas être trop modeste, il ne faut pas dire que la peinture occidentale...

A. MASSON. — Je pense que les deux grandes peintures du monde sont la peinture occidentale et la peinture chinoise. Seulement nous sommes quelques-uns — alors que la peinture commence non pas à être à bout de souffle, mais à se tourner vers son passé pour trouver des voies nouvelles — nous sommes quelques-uns à nous être aperçus que son défaut, c'est la lourdeur. Nous sommes trop physiques et pas assez métaphysiques. Ou alors, si nous sommes métaphysiques, nous ne sommes pas physiques... Nous avons vu que c'était notre faute — pas tous, quelques-uns ! — et alors nous avons découvert la peinture chinoise, qui nous enseigne l'allégement. La jeune génération des peintres français est très attirée par elle. Lorsque j'étais jeune, nous ne la connaissions pas, nous ne connaissions que les Japonais. La difficulté, c'est de faire passer la fluidité de l'art chinois dans la peinture à l'huile. Les couleurs à l'huile sont un lourd véhicule, qui d'ailleurs traduit notre angoisse. Il n'y a pas d'angoisse dans la peinture chinoise, elle peut être violente, mais il n'y a pas cette inquiétude...

Peinture sans os

L'EXPRESS. — La peinture à l'huile existe-t-elle en Chine ?

TCHANG TA-TS'IEN. — Il y a plus de mille ans, un peintre chinois a inventé une technique de peinture qu'on appelait à cette époque, et même de nos jours, « peinture sans os ». Il peignait uniquement avec des couleurs. Sans l'emploi de l'encre. Sans lignes. Pourtant, il y avait une différence avec votre peinture : il ne peignait pas les ombres. Aux yeux des Chinois, ces ombres gênent la composition.

A. MASSON. — L'ombre a quelque chose de trop accidentel, elle nuit à l'idée d'éternel...

L'EXPRESS. — M. Tchang travaille-t-il d'après nature ?

TCHANG TA-TS'IEN. — Surtout dans l'Antiquité, les Chinois peignaient d'après l'objet. Mais le but d'un peintre, c'est de peindre sans l'objet...

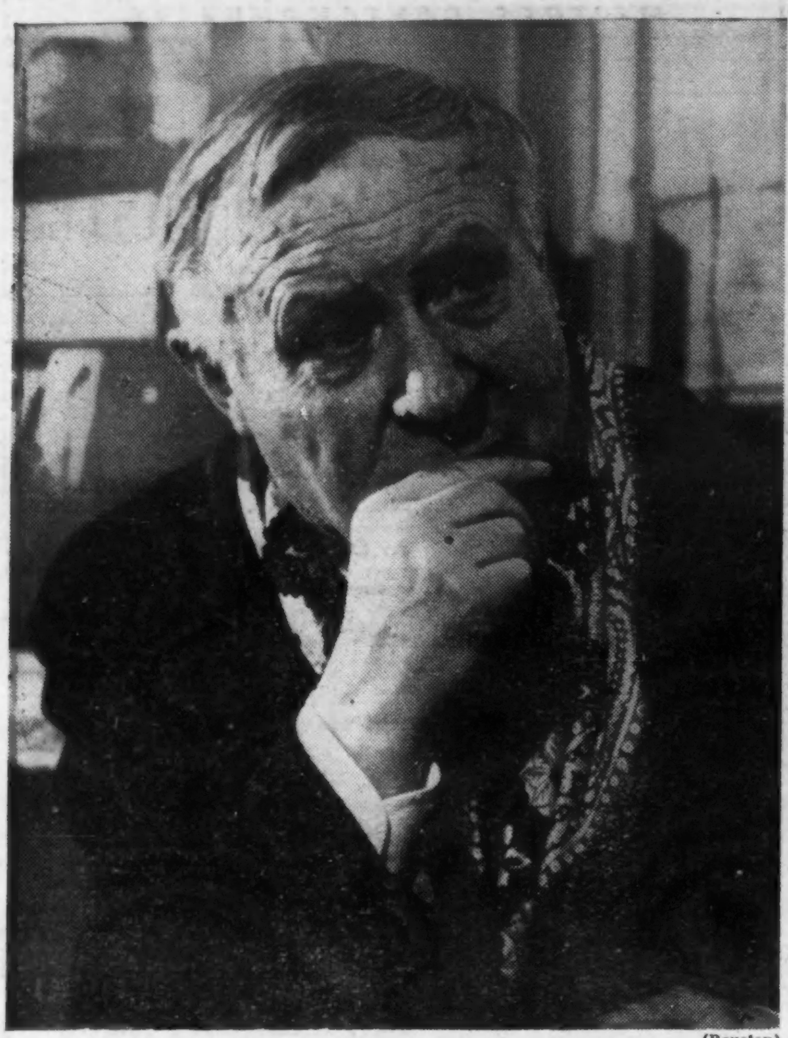
→

(Archives)

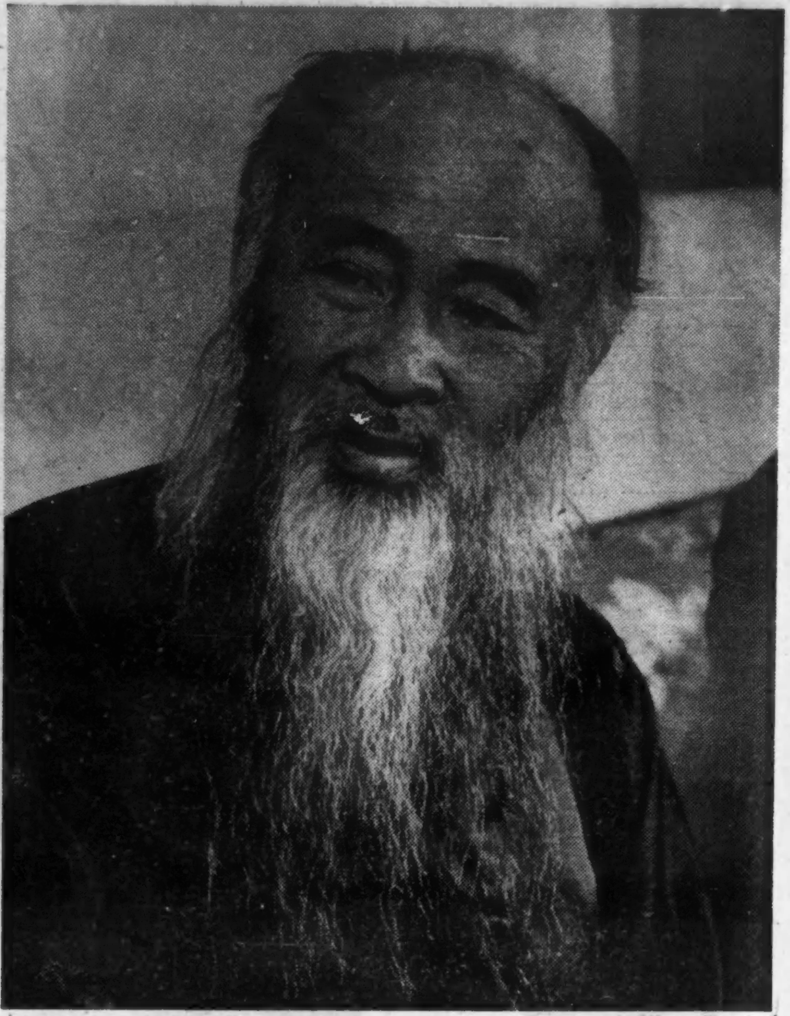
TCHANG TA-TS'IEN PEIGNANT SES « LOTUS ».
« Il est devenu lotus ! Tout lotus ! »

(1) Tchang Ta-ts'ien, Musée Cernuschi, jusqu'au 3 juillet.

(2) Tao-Tsi et Pa-Ta-Chan-Jen, Huguette Berès, 25, quai Voltaire, jusqu'à la fin du mois.



André Masson.
« Quand un peintre connaît son métier...
(Roustan)



Tchang Ta-ts'ien.
...en somme, il faut qu'il soit un dieu ! »
(Roustan)

A. Masson. — Quand un peintre connaît son métier, il n'a plus besoin de l'objet, il l'a avalé...

Tchang Ta-ts'ien. — Il faut connaître trois choses, d'un être ou d'une plante : son anatomie, son caractère qui le rend différent des autres, enfin son attitude, sa posture. Ainsi peut-on arriver à peindre l'esprit de cet être ou de cet objet. Lorsqu'on peint une cigogne, il faut commencer par étudier ces trois choses afin de pouvoir rendre cet oiseau en quelques traits typiques. A ce stade, on peut peindre sans l'objet. Un peintre doit être non seulement un interprète, il faut qu'il puisse recréer une chose, en somme qu'il soit un dieu. Que pensez-vous de cette définition du peintre ?

Il y a mille ans

A. Masson. — Je la crois bonne pour toute espèce d'artiste. Je voudrais vous poser une question technique. J'ai été émerveillé par les grandes masses des derniers lotus, surtout ceux de 1961. Ces énormes taches, tellement vivantes, comment les faites-vous ? Je pense que vous devez avoir besoin de grandes brosses, non ? De gros balais ? Si ce n'est pas un secret...

Tchang Ta-ts'ien. — Il a fallu faire faire des pinceaux spéciaux pour peindre ces lotus, mais ils ne sont pas particulièrement gros. Les poils sont ceux du cheval sauvage.

A. Masson. — Et votre encre ? En Europe, ce que nous appelons « encre de Chine », c'est du noir de fumée avec de la colle...

Tchang Ta-ts'ien. — A l'origine, les Chinois utilisaient en effet une matière minérale avec de la colle. Mais ce procédé a été abandonné il y a mille ans. De nos jours, on distingue trois sortes d'encre, selon la nature de l'arbre qui donne la suie : celle faite avec le pin, qui donne une laque à laquelle on ajoute la colle, puis il faut la piler dans un récipient, parce qu'elle n'est pas très fine. Cela donne une encre mate, pas très foncée, utilisée surtout pour peindre les cheveux et les barbes.

Ensuite, il y a l'encre préparée avec de l'huile de tung, arbre dont le bois est surtout utilisé pour les violons chinois. C'est une encre déjà plus noire et plus raffinée.

La troisième encre, la plus foncée, est préparée avec du vernis. On fait brûler du vernis, dont on utilise la suie.

Mais, depuis une soixantaine d'années, on ne trouve plus de bonne encre dans le commerce. J'ai peint mes « Lotus » avec une encre qui date du XVII^e siècle, dont j'ai pu me procurer quelques pots, très chers.

A. Masson. — Je n'ose pas penser à l'encre que nous employons !

Un tour de force

L'EXPRESS. — Combien de temps a-t-il fallu à M. Tchang pour peindre ses toiles géantes ?

Tchang Ta-ts'ien. — Trois jours. Mais j'aurais pu les faire dans une seule journée s'il ne s'était agi que de mon esprit et de la composition, c'est la technique qui m'a retardé : l'encre ne sèche pas assez vite. Le premier jour, j'ai fait l'esquisse. J'ai attendu que cette ébauche soit sèche, et le lendemain j'ai ajouté d'autres taches noires et un peu de nuances dans ces taches. Le troisième jour, le matin, j'ai ajouté les couleurs : un peu de bleu et de jaune sur l'encre. Dans l'après-midi, j'ai mis les petits points au milieu des fleurs et sur les tiges.

A. Masson. — C'est formidable ! Vous pensez bien qu'il n'avait pas le temps de voir, pratiquement pas d'examiner ! Il est devenu lotus ! Tout lotus ! Il faut que cela sorte comme cela, de l'esprit, ces grands machins...

Tchang Ta-ts'ien. — Pour exprimer le mouvement de l'esprit, il faut qu'une chose soit faite le jour même...

A. Masson. — Nous sommes en effet quelques peintres, en Occident, qui pensons qu'on ne peut pas reprendre un tableau le lendemain : l'esprit est changé ! Van Gogh le savait : il peignait chaque toile en une journée, sans s'arrêter. Tout dans la journée, jamais plus !

Ce n'est pas seulement du grand art, ces « Lotus géants » en trois jours, c'est un tour de force ! Et voyez-les, ce n'est pas descriptif, c'est tout le contraire des plantes de nos dessins botaniques. Ce sont des signes ! Un style !

Tchang Ta-ts'ien. — En Chine, les anciens maîtres ne signaient pas leurs toiles ni leurs calligraphies, ils pensaient que le style seul devait suffire pour qu'on les reconnaisse. Mon procédé, d'ailleurs, est nouveau.

A. Masson. — Comment faites-vous ?

Tchang Ta-ts'ien. — On trempe le pinceau dans l'eau, et seulement après on trempe la pointe dans l'encre. La pointe est très noire, puis à la fin du trait l'eau vient, et c'est moins foncé...

A. Masson. — Ça y est, j'ai appris ! J'ai appris ça !

Tchang Ta-ts'ien. — Il y a des peintres qui, pour savoir la nuance de leur encre, essayent d'abord sur un brouillon. Mais ce n'est pas à imiter. Il ne faut jamais s'essayer, si on essaye, l'inspiration disparaît, il faut y aller du premier jet.

A. Masson. — Eh bien, j'ai pris une leçon !

M. C.

EXPOSITIONS

Six jeunes sculpteurs

● *Ferraille, pierre à l'ancienne et cire perdue.*

Stahly est avec Etienne Martin l'un de ceux qui, peu après la dernière guerre, ont « installé » avec le plus de communicatif enthousiasme la jeune sculpture sur la voie royale de l'expression non figurative. Féraud, qui fut Prix de Rome de sculpture, n'a oublié des leçons de ses maîtres que ce qui méritait de l'être.

Depuis quatre ou cinq ans déjà, les formes qu'il crée à partir d'éléments de ferraille soudés entre eux ont cette particularité de découper l'espace en volumes équilibrés à la façon classique tout en respectant — comme il est aujourd'hui admis — les fantaisies et le génie propres aux matières qu'il magnifie. Marta Pan, elle, semble être tout naturellement née de plain-pied avec les exigences de la vie et de la sensibilité modernes. Femme de l'architecte Wogenszki qui servit longtemps de bras droit à Le Corbusier, son univers est constitué de formes lisses, lovées ou heureusement massives, conçues pour se mouvoir sur leurs pivots et pour animer ainsi la rigide et rationnelle ordonnance des nouveaux décors de notre vie quotidienne.

Dodeigne, lui, en travaillant la pierre « à l'ancienne », retrouve l'humanisme magique des sculpteurs primitifs.

Si ces quatre sculpteurs exposent une nouvelle fois leurs œuvres ce mois-ci

...cette semaine

à Paris (1), il n'y a rien d'original à constater que les uns et les autres occupent une place de plus en plus importante dans le mouvement de l'art contemporain.

On n'avait jamais eu, en revanche, l'occasion de voir un ensemble de statues de Roel d'Haese. Des dessins de lui avaient seuls été montrés, il y a quelques mois, dans cette même galerie de la rue des Beaux-Arts. Ils se situaient quelque part en ce pays fabuleux qui fut celui de Jérôme Bosch et de Breughel avant de devenir celui de Wols et de Klee. Ces grouillements fantastiques d'ombres et de lignes ont, aujourd'hui, quitté les murs où ils étaient sagement accrochés et pris possession des lieux sous forme d'étranges personnages de bronze qui semblent du fond des âges s'être ici donné rendez-vous pour quelque mystérieuse raison.

Massif dans le genre rustique, Roel d'Haese, quarante ans, est aussi typiquement flamand que César peut être typiquement méditerranéen.

L'œil vif mais la voix lente, il parle avec une sorte d'accent de Bourgogne nordique et, comme tous les paysans du monde, il possède l'art de poser avec une fausse naïveté des questions qui sont, en elles-mêmes, qui s'interposent entre lui et cette joie, sa sculpture.

— *Tenez, là, j'avais envie de flanquer un vieux soulier, ça me plaisait bien. Là, cette main, c'est de la sculpture, de la vraie sculpture. Parce que je sais faire. Mais si je devais ne faire que ça, je m'embêterais, pas vrai ?*

Grouillants de vie, ses personnages apocalytiques ou goguenards appartiennent indifféremment aux règnes végétal, animal ou minéral. Il ne se contente pas d'en susciter l'existence à travers des projets en plâtre. Il est à la fois sculpteur et fondeur, artiste et artisan.

Avec Delahaye, dont on a pu récemment admirer, chez Stadler, un monumental « portique » qui n'eût pas déplu à Rodin, Roel d'Haese est aussi un des très rares sculpteurs d'aujourd'hui travaillant « à la cire perdue ».

Cette technique coûteuse et délicate (cire modelée puis moulée et fondue dans le moule où l'on coule ensuite le bronze), ainsi que l'utilisation de l'argon pour la soudure — longtemps impossible — des éléments de bronze, permet, quand on en possède la maîtrise, une inégalable liberté d' « écriture ».

Surtout si, comme Roel d'Haese, on peut intervenir à chaque instant au

(Archives)
« LE CASSE-NOISETTES » ET « UNE GUEULE COMME MAX ERNST », DE ROEL D'HAESE.
« La vraie sculpture, je sais faire aussi. »

l'expression de convictions inébranlablement acquises :

— *Ce qu'il y a d'embêtant, dans la sculpture moderne, c'est qu'elle est embêtante, n'est-ce pas ?*

Un vieux soulier

Pas seulement parce qu'il vit à l'écart, aux environs de Bruxelles, mais parce que, comme tous les solitaires, il est capable d'éprouver plus vivement que d'autres le sentiment de la joie, Roel d'Haese tient pour nulles et non avenues les idées ou les modes cours de l'opération pour modifier ou « réinventer » tel ou tel détail.

Plusieurs sculpteurs, en visitant son exposition, ont demandé l'adresse de son fondeur. Mais Roel d'Haese ne fond que ses propres statues et c'est en grande partie au fait qu'elles ont été conçues et mises réellement au monde par le même homme qu'elles doivent et leur profonde originalité et leur surprenante vitalité.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Pour les adresses des expositions citées dans cette chronique, voir page 34.

MUSIQUE

Le Dictionnaire de Roland de Candé

● ***Pour tout lecteur réfléchi, même s'il a échoué au baccalauréat.***

JE ne sais rien de plus excitant que la lecture d'un dictionnaire, surtout lorsqu'il adopte la formule de l'encyclopédie, et que son propos avoué est de parler clairement de notions qu'une longue habitude baigne ordinairement de pénombre et de mystère.

Or, quand il s'agit de musique, les ouvrages destinés aux spécialistes adoptent une terminologie qui ne peut que rebuter les simples amateurs, tandis que les livres dits « de vulgarisation » noient le poisson dans un fatras philosophico - littéraire parfaitement déplaisant.

→

Restaurants

TABLE DU MANDARIN
8, rue de l'Echelle - OPE. 63-76 - Fermé lundi

MODEST ET FERDY
chez eux au CHAPEAU ROSE
BAR - DINERS ELEGANTS
1, rue Paul Escudier - TRI. 76-09
(ANGLE 56, RUE BLANCHE)

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

GALERIE VENDOME - 12, rue de la Paix
LITHOS ET EAUX-FORTES
MAITRES CONTEMPORAINS
14 juin - 2 juillet

GALERIE J.-C. et J. BELLIER
S.E.A. - 32, avenue Pierre-Ier-de-Serbie - PARIS (8e) - ELY. 19-13
LES NÉO-IMPRESSIONNISTES
6 juin — 7 juillet

11, rue Bernard-Palissy GALERIE DE POCHE BAB. 51-38
SIGNORI
SCULPTURES
15 JUIN - 4 JUILLET
(Valley House - Dallas-Texas)

GALERIE MONA LISA
32, RUE DE VARENNE, PARIS-VIIe — LIT. 17-25
KOPAC
du 1er JUIN au 15 JUILLET

RENE DROUIN présente
CUIXART
GRAND PRIX DE LA BIENNALE DE SAO PAULO 1959
à la
GALERIE MARCELLE DUPUIS, 37, quai des Grands-Augustins (16e)
Jusqu'au 13 juillet

Simone BADINIER
15, rue Guénégaud - MED. 04-38
CELICE
GOUACHES

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
EDITIONS : ARP - MONDRIAN - HERBIN SEUPHOR - MORTENSEN - S. DELAUNAY VASARELY.
Sculptures récentes de
ARP

DURAND-RUEL
37, avenue Friedland - ELY. 06-74
VUILLARD
De 10 à 18 h. Dim. matin exceptés

ANGLE DU FAUBOURG
Direction : J. MONTANA
à partir du 15 juin
MAITRES DU DEMI-SIECLE
124, rue du Faubourg-Saint-Honoré
Tél. : ELY. 10-36

Galerie PIERRE
2, rue des Beaux-Arts
DODEIGNE
SCULPTURES ET DESSINS
Du 9 juin au 10 juillet

GALERIE MAEGHT

ALBERTO GIACOMETTI

tapis d'art contemporain
Exposition permanente
5, rue La Boétie - Paris 8e
maurice andré - lucien coutaud
jean lurçat - mathieu matégot
jean picart le doux - mario prassinos
marc saint-saëns - robert wogenscky
Galerie ouverte tous les jours sauf le dim. de 14 h. 30 à 19 h. (Tél. : ANJ. 10-93)

GALERIE R. CREUZE
(Salle Messine) - 4, avenue de Mesine
KOLNIK
Du 16 au 30 juin

GALERIE HOCHE SAINT-HONORÉ
PINO DELLA SELVA
264, Faubourg-Saint-Honoré

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four - PARIS (VIe) - LIT. 40-26
MARTA PAN
SCULPTURES
1947 - 1961

Galerie CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition CENT TABLEAUX de Jacques VILLON
AU PREMIER ETAGE : Jules CAVAILLES
Clôture de l'Exposition le 22 juin au soir

GALERIE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN
253, rue Saint-Honoré
DEGOTTEX
SEPT METASIGNES
9 juin - 14 juillet

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
BAJ
Imageries et Papiers peints
JUIN

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur en son HOTEL RAMEAU à VERSAILLES, 5, rue Rameau
Tél. 950-55-06 et 950-71-29
MERCREDI 21 JUIN à 21 heures
TABLEAUX ANCIENS - BIJOUX PIERRES DURES - MEUBLES des 17e et 18e S. - TAPIS D'ORIENT
Expo le lundi 19 de 21 à 23 heures et le mardi 20 de 9 à 18 heures

C'est pourquoi le petit « Dictionnaire de Musique » que vient de publier Roland de Candé (1), est particulièrement bien venu. Destiné, nous dit l'auteur, à « *tout lecteur réfléchi, même s'il a échoué au baccalauréat* », cet ouvrage possède avant tout une qualité bien rare : il ne s'encombre a priori d'aucun parti pris esthétique ; estimant que son rôle est d'éclairer, non d'imposer, il est à même de rendre les plus grands services au fanatique de Webern aussi bien qu'à l'amoureux de bel canto.

Posant en principe que la connaissance et l'amour sont indissolublement liés, l'auteur espère éveiller chez ses lecteurs cette recherche de la plénitude esthétique dans laquelle tant de composantes si diverses interviennent. Ce sont ces composantes qu'il analyse, avec une lucidité, une rigueur et une clarté remarquables. Des articles comme ceux qui ont trait à l'« acoustique », au « diapason », au « dodécaphonisme » ou à la « modulation », pour ne citer que ceux-là, sont des modèles, susceptibles de satisfaire aussi bien l'amateur éclairé que le plus intransigeant spécialiste.

Et puis, comme toujours dans cette collection, les « à-côtés », notes, bibliographie, iconographie et surtout discographie, sont une pâture de choix pour l'esprit.

CAMILLE RAMEAU.

(J.-P. Leloir.)

MILES DAVIS.
Avec Coltrane.

JAZZ

Trois disques

● *John Coltrane : pas fini de nous étonner.*

DEPUIS bientôt deux ans, John Coltrane est devenu l'une des figures centrales de la scène parisienne du jazz. Intéressé puis conquis par Coltrane, ou au contraire irrité par ses audaces, le public s'est rapidement familiarisé avec ce musicien. Adopté ou critiqué, Coltrane n'aura pas connu le sort d'un Parker et, dans une moindre mesure, d'un Monk : le succès, la reconnaissance de son talent sont aujourd'hui pour lui des réalités incontestables. Ses adversaires eux-mêmes lui rendent hommage et le traitent avec sérieux lorsqu'ils contestent tel ou tel aspect de son monde sonore. A 35 ans, un âge où d'habitude tous les espoirs que l'on donnait aux autres se sont concrétisés, Coltrane n'a pas fini d'étonner. Bien mieux : il n'a pas fini de se découvrir lui-même.

Les disques de John Coltrane parus sous son nom sont relativement peu nombreux si l'on considère l'ensemble de sa carrière. Après le « Géant du Ténor » et « Soul Trane », deux albums qui ont joué un rôle décisif dans la popularité de Coltrane en France, la marque Atlantic vient de faire paraître un nouveau recueil intitulé « Coltrane Jazz » (Atlantic 332 032, 30 cm). Dès sa parution, ce « Coltrane Jazz » a défrayé la chronique. Le texte de pochette faisait en effet allusion au fait que Coltrane jouait du saxophone soprano sur certaines plages du disque. Amateurs et spécialistes tendirent l'oreille, disséquèrent chaque note, comparèrent chaque son et se retrouvèrent devant la plus grande perplexité : Coltrane jouait-il ou non du soprano ? On apprit ensuite qu'il s'agissait d'une erreur du texte de pochette et qu'en réalité, Coltrane n'avait pas abandonné son saxo ténor. Ce petit incident suffit pour mettre en lumière l'une des particularités les plus remarquables du jeu de Coltrane : sa sonorité. Celle-ci trouve dans ce disque des occasions exceptionnelles de se mettre en valeur. Je pense en particulier au thème « Harmonique » et à la coda de « I'll wait and pray » où Coltrane réussit ce tour de force de jouer deux et même trois notes simultanément. Il en résulte un climat sonore d'une étrangeté et d'une sombre grandeur qui n'a pas son équivalent à l'heure actuelle, si l'on excepte l'œuvre de Miles Davis.

(1) 288 p., 6,50 NF. Éditions du Seuil, collection « Microcosme ».

(J.-P. Leloir.)

JOHN COLTRANE.
Sans Miles.

● *Miles Davis : la grande formation de 1956.*

De Miles Davis précisément, vient d'être publié chez Barclay un recueil d'enregistrements datant de 1956 (Barclay 84 083, 30 cm). Les amateurs de Coltrane y retrouveront leur idole, qui faisait alors partie du Quintette de Miles. Ce disque a été enregistré par la plus remarquable formation qu'ait sans doute rassemblée Miles Davis au cours de sa carrière, et l'une des formations-phares du jazz moderne. Miles Davis et Coltrane jouaient avec une section rythmique composée de Red Garland (piano), Paul Chambers (basse) et Philly Joe Jones (batterie). Si Coltrane n'avait pas encore obtenu en 1956 le phrasé et la sonorité révolutionnaires du Coltrane 61, il seconde très intelligemment Miles Davis, qui nous livre tout au long de ce disque la quintessence de son talent. Chacune de ses interventions, dans « In your own sweet way », « Half Nelson » et « Four » notamment, sont d'une très grande beauté et d'une exceptionnelle sensibilité.

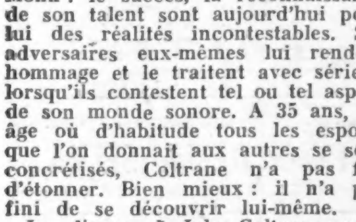
● *Count Basie : pèlerinage aux sources.*

Revenons un quart de siècle en arrière avec le dernier disque de Count Basie (Roulette-Ricordi R 52 056, 30 cm). Il s'agit de la « Kansas City Suite », une œuvre orchestrale composée pour Basie par l'une des figures les plus racées du « Middle jazz », le saxophoniste alto Benny Carter. Pour sa première grande œuvre écrite, Benny Carter s'est inspiré des années historiques de Kansas City, cette ville qui connut la gloire musicale entre 1920 et 1930 et où naquit ce qui allait devenir le grand orchestre de Basie. Kansas City, une ville qui relève aujourd'hui de la légende mais où, il y a vingt-cinq ans, vivaient et jouaient côte à côte William « Count » Basie, Lester Young, Benny Moten, Ben Webster, Andy Kirk, Herschel Evans, Coleman Hawkins, Budd Johnson, Hot Lips Page, Jimmy Rushing et bien d'autres... De cette époque révolue, Benny Carter a su retrouver les sortilèges : ses orchestrations sont autant d'évocations. Et l'on sent à la qualité irréprochable du jeu de l'orchestre combien ce pèlerinage aux sources tenait à cœur à ce roi du swing que continue d'être Count Basie.

DANIEL FILIPACCHI.

GYMNASE
J.P. SARTRE
HUIS CLOS
et
La P... respectueuse
dans une mise en scène de J.-Le Poulain
LOCATION PAR TELEPHONE

CLOITRE SAINT-SÉVERIN
3, rue des Prêtres-Saint-Séverin
A partir du 18 juin
GUY SUARES
présente
LE PÈRE HUMILIÉ
de Paul CLAUDEL
Location ODE. 48-36



L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
RÉGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Bonnes adresses

FRANCIS JAVITT
HORLOGER BIJOUTIER ORFEVRE
annonce l'agrandissement de son magasin
LE 20 JUIN 1961
109, AV. DU GENERAL-LECLERC (XIVe).
Rem. assurée 15 %

PLACEMENT AU PAIR

SPECIALISTE PLACEMENT au PAIR, dispose nombreux postes milieux choisis en Angleterre. Place jeunes filles étrangères sélectionnées dans FAMILLES EN FRANCE.
CONDUIT BUREAU
68, r. Lafayette (9e). LAF. 02-25

GRAPHOLOGIE

ETUDES GRAPHOLOG.
Caract. aptit. sélection candid. ADELIN, 3, pte Montrouge-14e

Offres d'emploi

CADRES

Importante Sté NUCLEAIRE 58, r. M.-Arnoux, MONTROUGE
AGENTS TECHNIQUES
2e et 3e CATEGORIES
DEPANNAGE, appareils de mesures et d'instrumentation nucléaire.
LABORATOIRES
Impulsions, transistors, V.H.F. simulateurs
PLATEFORME
Impulsions V.H.F. simulateurs
DESSINATEURS
PROJETEURS 2e ECHELON
ETUDES 2e ECHELON
PETITES ETUDES
Spécialistes en électromécanique place stable, av. soc. Retraite mutuelle, 45 h. en 5 jours. Se présenter avec références ou tél. pour rendez-vous ALE. 83-20.

ORGAINSATION INTERNATIONALE
ayant siège à BRUXELLES
recrute sur concours
REVISEUR
de langue maternelle française avec connaissances approfondies de la langue allemande et de bonnes connaissances des langues néerlandaise, italienne et anglaise. Les candidats devront être titulaires d'un diplôme d'enseignement supérieur juridique, économique ou scientifique. Date limite de dépôt des candidatures 26 juin 1961. Les candidatures accompagnées d'un curriculum vitae et d'une photo d'identité devront être adressées K. 9. HAVAS Bruxelles, Belg.

Entreprise équipem. électrique H.T., B.T. Paris recherche
INGENIEUR
CONFIRME Préf. HEC ou IEG Adresser C.V. manuscr. et prét. à n° 99354 CONTESSE Publ. 20, av. Opéra, Paris-1er qui tr.

INGENIEURS
GRANDE ECOLE
Formation universitaire ou autodidacte pour recherche expérimentale orient. sur la mesure des grandeurs physiques études en laboratoire. Applications à des installations d'essais industriels. Ecrire à :
S.E.P.R. Boîte postale VILLEJUIF

AGENT EN FRANCE IMPORTANTE INDUSTRIE
SECRETAIRE DIRECTION
connaissant allemand
HAUT SALAIRE
Adresser C. V. détaillé sous n° 6664 à B.C.S.
18, rue de Provence (9e)

DIVERS

Ch. JNE FILLE pour EMPLOI
ASSISTANTE DE PRODUCTEURS DE FILMS DOCUMENTAIRES
engagement pour voyage de 2 mois Afrique, Iran, Indes et Japon. Excell. présent. exigée. Photogén., sport. et rompue aux PUBLIC-RELATIONS, connaiss. anglais autant que possible. Salaire : 1.800 NF mens. Tous frais payés. Envoyer curriculum vitae avec photo. Rendez-vous sera donné à Paris entre 20-24 juin. Départ immédiat. Ecr. n° 84.621 Journal.

DESSINATEURS

SOCIETE MOTEURS FUSEES VILLEJUIF RECHERCHE
CONTROLEUR
de plans, niveau projeteur
DESSINATEURS
ETUDES ET PROJETEURS
Sem. 5 jours, cant., retraite. vac. août. Ecr. en adr. CV. à
S.E.P.R. BOITE POSTALE VILLEJUIF

DESSINATEURS
1.250 à 1.500 NF par mois. Travail varié. Formation par nos soins. Lib. service milit. Ecrire n° 98.760 CONTESSE Publicité 20, av. Opéra, Paris-1er q. tr.

SECRETAIRES

En vue de promotion rap. poste Secrétaire Direction, important Laboratoire rech.
VRAIE SECRETAIRE
anglais souhaité
Bon salaire. Avant. sociaux. Adresser C.V. détaillé sous n° 6663 à B.C.S.
18, rue de Provence (9e)

BUREAUX

STANDARDISTE DACTYLO
IMOFINA, 30, r. de Lubeck-16e

Emplois intérimaires

POUR POSTES SUPPLEANTES
BUREAU CENTRAL
340, rue ST-HONORE-1er
(près place Vendôme)
ENGAGE
Personnel très qualifié Secrétaires, Sténos-dactylos, etc.
Se prés. ts l. j. 9 h. 30 à 18 h.

Demandes d'emploi

CADRES

Dr en Droit, certif. Math. génér., commissaire Marine Réserve, 46 a., gde expér. des quest. financ., admin., person., organisat., ayt dirigé pendant nombr. années impte Sté. exc. référ. libre imméd., recherche :
SECRETARIAT GENERAL ou DIRECTION ADMINISTRATIVE ET FINANCIERE
rég. Paris ou gde ville province - Pour 1er entret., éc. à n° 99. 446. CONTESSE Publ. 20, av.Opéra, PARIS-1er q. tr.

Cadre 32 ans, 11 ann. expér. promotion ventes, publicité, organisation commerc. recherche poste en accord avec son expérience. Ecr. Journal n° 766147

Lib. suite M. 30 a. Etud. sup. angl., allem., ital. exp. admin. tourisme, journalistique cherche situation correspondante. Ecrire n° T. 24.062.

Retiré des affaires, vif, actif, conn. angl., allem., ch. occup. mi-temps ou temps compl. Paris ou Cannes. Ecr. Jl n° 84321

DIVERS

Corr. franç.-all. (thème-version) traduct. tr. rapidement (sténo allem.) s'adres. à ODEON 66-67

GENS DE MAISON

J. F. ch. pl. b. à tt faire, Mari logé. Sallet, 34, av. Eylau-16e

Travaux à façon

Vos vêtements rectifiés retouch. par Tailleur. SIMON, 31 bis, r. Fg-Montmartre - TAI. 57-85.

ALESIA 51.52 S.P.T.C. 2 bis, rue Arthur-Auger à Montrouge. Tous travaux bois, placards. Transformat. Devis rapides. Paris et banl. sud et ouest

Capitaux

DEMANDES

STE de transactions, investissements cherche plusieurs bailleurs de fonds, avec ou sans activité pour constitution
PUISSANT GROUPE BANCAIRE PRIVE,
sup. loc. pour bque 500 m2 bien placé ainsi que filiales. Vaste programme d'action immédiate assuré.
Renseignem. **SEPIF** 1, r. du Louvre LOU. 43-18

Constructions

10, AVENUE G.-MANDEL PARIS (16e)
Dans immeuble neuf
APP. et HOTEL PARTIC.
en duplex DISPONIBLES
TRES HAUT STANDING
Renseign. sur pl. 14 à 19 h. KLE. 53-98
S.P.E.I. 14, av. Fr. Roosevelt **BAL.** 20 61

A 150 mètres Jardins
LUXEMBOURG PARIS (5e)
25, RUE HENRI-BARBUSSE
Studios et appartements 2 et 3 pièces, grand standing, 5e ét. en cours livraison hiver 61
CREDIT POSSIBLE
60 %
Renseignez-vous à G.E.C., 31, rue Bassano PARIS (8e) **BAL. 99.19**

Propriétés

VENTES

AVIS
68, bd Sébastopol. TUR. 43-40

Sevran pav. meul. ss/sl 4 p. jard. Poss. gar. av. 4.000.

Bagnolet coq. pav. 3 p. ch. cent. jard. 300 av. 4.500.

Vigneux sup. pav. 3 p. c. déb. jard. 400 m. av. 5.000.

Colombes sup. 3 p. c. ss-sol jard. 300. P. G. av. 6.000.

Argenteuil sup. pav. 4 p. c. ss-sol, cft, 600 m. av. 7.000

Bondy, coq. pav. 4 p. c. jard. 600 m2. Avec 8.000.

Bagneux pav. s/cave 3 p. c. jard. 250 m. ch. av. 10.000

Versailles pav 3 p. c., sal. d'eau, cft, jrd.cave av.10.000

Dans un cadre de verdure EXCEPTIONNEL
LE MAGNIFIQUE
CHATEAU HISTORIQUE D'AVARAY (L.-et-C.)
est vendu en copropriété par appartements et studios 1 à 4 p. aménagés tout conf.
Jouissance totale des jardins à la Française, du parc et de la Terrasse aux Orangers
Douve d'eau courante, pêche, chasse privée de 100 hectares. Conditions exceptionnelles.
Demandez brochure illustrée S.C.I. CHATEAU D'AVARAY (L.-et-C.) ou tél. ODE. 98-35

A. C. B.
T60, rue Jules-Guesde, Bondy. SEV. 19-91, desc. Eglise.

Villeparisis, gare, 2 gd. p.c. 300 m. cft, G.P. Av. 3.000

Drancy, 4-Routes, ent., 2 p. c. jard.350 m. impec. Av. 4.000

Aulnay-s/B. Gare, vérand., 3 3 p.c., atel., jd. Av. 4.500

Pré-St-Gervais, ss-sol, ent. 3 gd p.c. cft. Mo. Av. 7.500

CHAVILLE Rive droite. Très résid. villa 7 p. Conf. gar. Vue impr. 926-50-56

P. à P. Villa 7 p.-c. bains. Vue 15 km. mer. 7500 m2 colline. Jard., Me Martin, Cuers (Var).

Biarritz-ext. et Hossegor
Villas 4, 5 et 6 p. Confort. Prix intéressant, dans les pins, vue sur mer. Lots terrain, viabilité. Toutes superficies, à partir 20 NF le m2. S'adresser : DID. 16-18 heures repas. CORTIER, 18, bd Soult, Paris.

Appartements

VENTES

SIP-SIP
74, rue Lafayette, Métro CADET. PROV. 67-80, 97-64.

Levallois Métro, 1 gd p., confort, soleil, av. **1.000 NF**

Versailles, 1 p. très propre, 3e ét. Avec **2.000 NF**

Gambetta, 2 p., cuis. conft 35 m2, ac. cpt **3.000 NF**

Hôtel-Ville, Studio c. s. de bains, impec. av. **4.000 NF**

Place Voltaire, 2 gr. p. c. w.-c. 56 m. av. **8.000 NF**

ASNIERES Très beau 5 pièces entr., cuis., bains, neuf, term., except. 30.000 NF. cpt. + prêt spécial. BOL.20.50

NEUILLY
vends studio 1er étage sur rue, calme, clair ensol. TRI. 01-86.

STUDIO CHAMPERRET Gd Cft. ANJ.68-89.

QUAI LOUIS-BLERIOT, 5e ét. tt cft., gd Liv.-Room, + 3 chb., box, chb.serv., 140m2 Exclus.DEPARDIEU. PIG 96-90

V-HUGO 6 P. 180 m2 3 Ch. Serv. APPT. EXCEPTIONN, B. IMM. Calme, Soleil, PROF. LIBER. PRIX RARE — ANJ. 68-89.

LOCATIONS

A LOUER pour 1 an banl. Est. 200 NF p. mois. APPART. 4 p. Caut. 2.000 NF. Ec. Jl 766167

L'APPART. FRANÇAIS
PYR. 66-60 disp. appart. 4 p. 420 NF. Charg. et chauff. comp.

Vacances

Rep. chât. XVe Loire, vie fam. cuis. soig. Px mod. Ec. 766161

ENFANTS
VACANCES EN
ITALIE
Séj. encadré en homes gd. conf. Montagne, bd de lac, plage, piscine, télé-sièges Participat. voyage compris 4 semaines : 450 NF
LOISIRS ET PLEIN AIR
OBS. 47-03

GUETHARY (B.-P.). Vacances d'été pour jeunes 10 à 16 ans. Sports, conv. angl., quelq. pl. disp. à L'ECOLE DU SPORT. 21, bd Lannes-16e. TRO. 13-69

AOUT en EVYPTE 1.500 NF INDE 4.900 NF
Rech. participants pour compléter groupe. Ecr. VOYAGES UNIVERSITAIRES. 1, villa Saint-Foy, NEUILLY-sur-Seine.

HOTELS - PENSIONS

DESINTOXIQUEZ-VOUS
PENDANT 15 JOURS
A 1.200 M. D'ALTITUDE
en profitant du forfait pension, toute taxes et serv. compris 495 NF dans un hôt. 3 ét. Ecr. G. BOISSON
HOTEL MONT-BLANC
MEGEVE TELEPHONE : 02-03-04

CESSION PAR PROMOTEURS à **SAINT-CLOUD**
2 bis, rue de Buzenval
PETIT IMMEUBLE LUXUEUX
APPARTEMENTS 4 et 5 PIECES PRINCIPALES
Nouvelle formule LOCATION-VENTE
avec ou sans versement initial
E.J.A.C., 49, RUE REAUMUR - PARIS (3e) - TUR. 25-69

Autos

ACHATS

Ach. cher toutes voit. 50 à 61. 122, r. Convention. LEC. 68-25

VENTES

GAR. BEAUMARIE
212, av. Argenteuil, ASNIERES
GRE. 56-00, 00-69
EXPOSIT. PERMANENTE
OUV. SANS INTERRUPTION de 7 h. 30 à 20 h. 30
SIMCA, Aronde, Vedette Ariane - FIAT
VOITURES SPORT
FACELLIA, FACEL VEGA. MGA 1600 freins disques D.K.W. Cpé 60, etc.
Bus 140 porte Clichy, 165 porte de Champerret

CARAVANING

Caravane 3 pl. et voit. 203-58. Tr. bon état. Argus Monnayes, 7, av. Carnot, Toulon (Var).

Occasions

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes.
JAS. 25-65

Cause départ vend meubles. LAURENT - TRU. 85-64

ANTIQUAIRE se déplace dans toutes rég. pour l'achat de tous meubles anc. et obj. d'art.
LES BELLES EPOQUES
58, boulevard de Courcelles.
WAG. 04-89

PERIODIQUEMENT
nous procédons à la liquidation des reprises que nous avons accumulées en
MACHINES A ECRIRE et A CALCULER, en DUPLICATEURS
et en certaines machines NEUVES
dans toutes les grandes marques.
VOUS POUVEZ ETRE LE BENEFICIAIRE des occasions inouïes
LIQUIDEES
selon le système américain
GARANTIE TOTALE 1 AN
(pièces et main-d'œuvre)
SOCIETE BURATOM
1, rue de la Bourse, Paris (2e)

A vendre 2 lits gigogne matelas Dunlopillo, couvre-lit tout état neuf. 400 NF les 2. Machine à repasser AMSTRONG 200 NF. Cludy, 3, R.G.Ville. PAS.82.56

TARIFS
DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS La ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en sus

Le cadeau de la saison

ATKINSONS
English Lavender

la plus fraîche des lavandes anglaises

Le cadeau par excellence en cette saison — et qui témoigne de votre goût — c'est *English Lavender Atkinsons*, extraite des plus fines lavandes récoltées dans le Comté de Hertford.

Dès le matin, la lavande anglaise Atkinsons vous apporte sa fraîcheur relaxante. Au long de la journée, et le soir avant de sortir, l'odeur fraîche, riche mais discrète, de l'*English Lavender Atkinsons* vous procure une sensation personnelle de bien-être raffiné qui contribue à votre succès.

Offrez-la, essayez-la dès aujourd'hui !

AFF. 21.252/3

CHER MENTEUR

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

L'ECHEC d'Evian est un crime. A qui profite-t-il ? La vieille méthode du commissaire Maigret nous est plus utile, en l'occurrence, que les éditoriaux pathétiques qui, depuis mercredi, nous rebattent les oreilles de « l'intransigeance du F.L.N. ».

Cette fameuse intransigeance est un fait, comme la rébellion nationaliste elle-même. Comme l'Algérie. On ne fait pas de la politique avec des rêves, mais avec la réalité — le reste est propagande. Laissons donc la psychanalyse du F.L.N. Nous n'avons pas assez d'estime pour ceux qui s'en barbouillent la figure afin de camoufler leur échec (échec ? nous allons voir cela de plus près). Et n'étant, ni de près ni de loin, des nationalistes algériens, nous n'avons pas à être leurs avocats.

A qui profite le crime ? Supposons que M. X. et le parti Y., qui n'avaient aucune chance dans des circonstances ordinaires de prendre le pouvoir, y soient parvenus grâce aux remous violents entraînés par la guerre d'Algérie. Supposons que cet X. et cet Y., grâce à la prolongation de cette guerre, aient réussi peu à peu à liquider tout ce qui entrave ou limite leur pouvoir (partis politiques, Parlement, Constitution, etc.) et en soient arrivés très naturellement, sous la forme d'un article n° 16, à transformer une puissance précaire en monarchie absolue. Il faudrait vraiment être un saint pour risquer d'y mettre un terme. En politique, il n'y a pas de saint. En tout cas, M. Michel Debré n'en est pas un. Et — qu'on nous le pardonne — nous ne croyons pas non plus que le Général de Gaulle, malgré ses qualités très particulières, soit homme à faire cadeau de la toute-puissance que les circonstances lui ont offerte.

Sans guerre d'Algérie, il n'y aurait plus de chantage possible, plus de référendum à 80 %, plus de raison de gouverner comme en état de siège. La guerre d'Algérie et les menaces qu'elle entretient braquent sur la tempe de chaque citoyen français un pistolet qui lui fait accepter les choses les plus incroyables.

A qui profite la guerre ? C'est assez clair.

AINSI, le mobile on le voit. En plus, il y a les faits. Evian a été saboté — comme Melun. Cette fois, c'est encore plus précis. Melun fut plus ou moins improvisé, on était dans le brouillard. La rencontre d'Evian a été longuement prévue et préparée. C'est en février dernier, au cours de la visite à Paris de M. Bourguiba, invité par le Général de Gaulle, que les pourparlers ont commencé.

M. Pompidou d'abord, puis M. Bruno de Leusse, M. Joxe enfin — tous les émissaires personnels du chef de l'Etat (qu'on ne vienne pas nous reparler des divergences entre l'Elysée et Matignon, la comédie a assez duré) ont eu le loisir de prendre connaissance des dossiers, des difficultés, des contours et des écueils de la négociation.

Tous ces contacts préliminaires destinés à mettre la Conférence d'Evian sur de bons rails avaient établi que la clef de la négociation possible, pour le F.L.N., était la liaison entre l'arrêt des combats et un accord politique.

C'est parce que le F.L.N. craignait que le Général de Gaulle, dans sa conférence de presse du mois de mars, n'annonçât une décision unilatérale de trêve qu'au dernier moment l'ouverture de la Conférence fut alors annulée et reportée.

Le jour où Evian, grâce à la novation politique créée par le putsch manqué d'Alger, s'ouvrit enfin le mois dernier, la règle évidente devait donc être de mettre en discussion le problème de l'arrêt des combats, directement lié à la représentativité politique du F.L.N.

Au lieu de quoi on commença par annoncer spectaculairement la fameuse trêve unilatérale qui, dès le départ, torpillait les chances de réussite.

Comme M. Coup de Fréjac vient d'en donner la liste officiellement, le nombre des victimes en Algérie en a été, c'était immédiatement prévisible, largement accru.

A partir de là, nous avons été de surprise en surprise : rien n'avait été déblayé des difficultés évidentes d'une pareille négociation. Trois mois de préparatifs n'avaient donné que des dossiers vides, une absence totale d'accord, non seulement sur les questions, mais même sur la méthode.

De deux choses l'une : ou bien le Général de Gaulle est un très mauvais négociateur, ou bien il n'a jamais eu l'intention de faire réussir la Conférence. Pour ne pas susciter de polémique secondaire, et tout à fait inutile, nous ne choisirons pas entre les deux hypothèses. Elles reviennent au même (1).

Le régime et son chef ne sont pas, comme on le répète bien légèrement de tous côtés, « les seuls à pouvoir faire la paix en Algérie ». Ils sont aussi mal placés que possible pour y parvenir. A peu près n'importe qui parviendrait plus vite que le Général de Gaulle et M. Debré à en finir avec la guerre. Prenez M. Pinay, le Général Challe, M. Guy Mollet, M. Edgar Faure, prenez qui vous voudrez.

1. — Le Général de Gaulle, plus que n'importe qui, endort l'opinion française et l'empêche de se manifester.

2. — Le Général de Gaulle, plus que n'importe qui, après tant de démonstrations de machiavélisme et d'astuces, paralyse le F.L.N. de méfiance.

3. — Le Général de Gaulle, plus que n'importe qui, révulse l'Armée d'Algérie qui lui en veut d'avoir été tellement trompée.

4. — Le Général de Gaulle, par la conception qu'il a de son rôle, est le moins négociateur des négociateurs possibles. Négocier c'est échanger. Lui ne peut qu'accorder, concéder, décréter. Négocier c'est obtenir, et donner, des garanties. Il exige qu'on lui fasse confiance.

5. — Le Général de Gaulle ne peut gouverner la France qu'en maître absolu. L'idée du débat démocratique lui est complètement étrangère. Or l'article 16, c'est-à-dire la monarchie, est directement lié à la guerre d'Algérie. Sans elle, il disparaît.

« Cher menteur !... » L'homme de la paix ? Lui et la paix sont antinomiques.

ALORS ? C'est sans issue ?

Sans issue agréable — sûrement. Cela n'est pas nouveau. Mais, une issue, il y en a toujours une. Quelle que soit la force de caractère de l'homme qui nous gouverne, la force des événements lui est supérieure. La guerre d'Algérie s'arrêtera un jour, que de Gaulle s'y prête ou non. S'il s'y oppose, c'est lui qui devra céder.

LUNDI, l'éditorialiste du « Figaro », toujours excellent annonceur des sentiments officieux, condamnait avant terme la Conférence d'Evian en disant : « La confrontation n'a plus de sens. Chacun de nous le ressent avec une impatience de plus en plus vive et qui pourrait devenir insupportable. »

Quand le leader du « Figaro » parle de cette manière, c'est qu'on approche du dénouement.

Août 1955. Editorial du « Figaro » à propos de la crice franco-marocaine, en plein drame : « L'exilé de Madagascar, le Sultan, ne nous paraît à aucun degré digne du moindre intérêt. Son retour est impensable et, d'ailleurs, exclu. »

Novembre 1955. Editorial du « Figaro », même place, mêmes caractères, après les émeutes et les massacres de Oued-Zem, l'effondrement du Glaoui : « C'est un fait, nous nous sommes trompés. Ce que, songeant à nos morts, j'écrivais ici-même sur l'impossibilité morale du retour de l'ancien Sultan paraît dérisoire aujourd'hui. Une tornade emporte les choses et pousse de vague en vague les bâtons flottants que nous sommes... A un vœu exprimé avec cet enthousiasme explosif par un peuple unanime, la France ne saurait, sans renier ses principes, opposer un refus. »

IL faudra donc, une fois de plus, attendre de nouveaux massacres (dits : « enthousiasme explosif ») pour pratiquer sous la contrainte irrésistible de l'événement la politique du « bâton flottant » et reconnaître au G.P.R.A., comme autrefois au Sultan du Maroc, la représentativité politique. « En songeant à nos morts », c'est dommage.

J.-J. S.-S.

(1) Jean Daniel, lui, considère que l'une de ces hypothèses est plus probable que l'autre (voir pp. 6 et 7).

Tonic Water Perrier

Licence de la société anonyme Source

LA MEILLEURE SIGNATURE CONTRE LA SOIF

NOUVEAU

L&C